

*Handwritten scribbles*

LIBRARY OF CONGRESS  
\* JAN 13 1902 \*  
\* FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION \*

*Comm...*

SCB  
3721

DISCOVERS  
DE L'ESTAT  
DES FIDELES  
APRES  
LA MORT:

Par MOYSE AMYRAVT.



A SAVMVR,

Par JEAN LESNIER, Imprimeur & Li-  
braire, Au Livre d'Or.

---

M. DC. XLVI.

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa



# L'AUTEUR, A SA FEMME:



AMIE,

Comme l'occasion qui a donné la naissance à ces Discours nous est domestique & particuliere, aussi n'auoy-ie quand ie les ay composez aucun dessein de les donner au Public. Mon intention estoit seulement de contribuer quelque chose à vostre consolation dans la perte que nous auons faite, en vous representant briuement les principales considerations qui sont capables d'adoucir l'amertume de tels ennuis. A quoy ie me proposois aussi d'adjoûter la resolution de quelques Questions qui m'auoyent esté faites sur ce sujet. Depuis estant sollicité par quelques

## EPISTRE.

vns d'en donner la lecture à tout le monde, ie  
 n'y ay pas fait grande resistance, & m'en suis  
 rapporté au iugement de ceux qui ne les ont pas  
 estimez indignes du iour; veu principalement que  
 vous les pourrez lire ainsi beaucoup plus commo-  
 dément. Je les laisse donc aller tels qu'ils sont  
 premierement sortis de dessous ma plume, n'ayant  
 peu obtenir de moy mesme d'essayer de leur donner  
 plus d'ornement que ce qu'en a peu auoir le naïf  
 de leur premiere production. Je ne me repenti-  
 ray pas de leur edition, si les Fideles de nostre  
 Seigneur en peuuent recueillir quelque utilité, &  
 ce nous deura estre beaucoup de soulagement en  
 nostre tristesse, si les brèches de nostre famille  
 seruent à l'edification de l'Eglise de Dieu, & nos  
 larmes à la ioye & à l'esperance des gens de bien.  
 Quant à cette bonne fille que vous pleurez de vo-  
 stre part, & a laquelle ie pense de la mienne, tous  
 les iours, si elle auoit creu que son depart, outre  
 le bon exemple qu'il a donné en une si grande ieu-  
 nesse, eust peu aider en quelque chose à la pieté  
 des Chrestiens, elle s'en fust encor allée plus gaye-  
 ment qu'elle n'a fait. Et si dans ce bien-heureux  
 séjour ou elle est, & dont i'ay tasché de vous

## E P I S T R E.

*faire icy un crayon, elle auoit quelque connoissance de ce qui se passe en la terre, cette pensée, que son absence nous à donné sujet de mediter la gloire du Ciel, & de fournir quelque matiere de la mediter à ceux qui l'esperent, adiousteroit quelque chose à l'inenarrable contentement qu'elle reçoit de sa beatitude. Et elle & nous auons esté faits pour la gloire de nostre Sauueur, & deuons reputer à beaucoup d'honneur d'y seruir, de quelque façon qu'il nous y employe. C'est a ce but que nous deuons rapporter & nostre vie & nostre mort, & nos ioyes & nos ennuis, & rascher de faire que nos prochains profitent de nos dommages. J'ay regardé principalement à cela en la publication de cét Ecrit, & s'il est tel que ie me puisse promettre d'y auoir en quelque fasson riüssi, i'en beniray nostre Seigneur. Sinon, au moins suis- ie asséuré que mon inention ne luy aura pas esté des-agreable, & espere que ceux entre les mains de qui cette Meditation tombera, imiteront sa charité, & prendront ce mien petit trauail en bonne part. Quand ils n'en tireroyent autre auantage sinon que sa lecture les aura obligez d'attacher quelque temps leurs esprits à la pensée de*

## EPISTRE.

l'éternité, & incités peut-estre à former sur une si noble matiere de beaucoup plus belles conceptions que celles qu'ils verront icy déployées, ils ne m'en deuront pas sçavoir mauuais gré. Pour moy j'aduouë que cette occupation ne m'a pas esté infructueuse, & qu'encore que ie sçache bien que mes pensees sont non seulement infiniment disproportionnées d'avec leur sujet, mais beaucoup au dessous de celles de plusieurs de mes Freres, s'il leur plaisoit de s'y appliquer, ie ne repasse pourtant point les yeux dessus, que ie n'en retire quelque usage. Car outre la consolation que ie reçois de penser à la condition de ceux dont le départ nous à esté si sensible & si douloureux, ie me familiarise par la grace de Dieu aucunement avec la Mort, & suis quelques fois en telle constitution que ie l'estimerois plus auantageuse que la vie. De sorte que ie trouue beaucoup moins admirable cet élan de la pieté de S. Paul, ie desire de déloger & d'estre avec Christ, quand ie considere qu'il auoit continuellement en l'Ame vne si belle idée des Cieux & des choses qu'il y auoit entenduës. Quant à vous, ie vous prie & vous exhorte tres-affectueusement de puiser dans les



## E P I S T R E.

mesmes sources ce qui est necessaire pour vostre consolation. L'extremite de vostre affliction, qui iusques icy à esté comme inconsolable, ayant esté la principale cause & de la composition & de l'edition de ces Discours, peut estre que le don que ie vous en fais les rendra plus efficacieux pour la diminuer. Que s'il y a quelque chose qui y puisse servir, ie prie Dieu de tout mon cœur qu'il luy plaise de l'imprimer profondement en vostre esprit, & que de l'abondance du sien il supplée ce qui y defaut, & vous remplisse de sa ioye.



*Le Lecteur est prié de corriger ainsi les fautes.*

Pag. 19. ligne 18. c'est cette, *li ez* c'est en cette. Pag. 26. lig. 13. assemblés, *lis. assemblée.* Pag. 75. lig. 7. des fideles, *lis. des infideles.* Idem, lig. 10. tourmentés, *lis. tourmentées.* Pag. 79. lig. 12. tric mplant, *lis. triomphant.* Pag. 91. lig. 9. desquelles, *lis. desquels.* En quelques exemplaires pag. 103 lig. 9. source, *lis. lagelle.*



# T A B L E.

## PREMIER DISCOVERS.

*Si l'Ame du Fidele est douée de sentiment apres la  
Mort. Page 5.*

## SECOND DISCOVERS.

*Quelle est la felicité des Ames Fideles separées du  
corps, & quel le lieu ou elles sont recueillies.  
Page 64.*

## TROISIEME DISCOVERS.

*Que c'est que la Resurrection adjoustera à la beati-  
tude de l'Ame Fidele. Page 122.*

## QUATRIEME DISCOVERS.

*De la felicité des Fideles apres la iornée de la Re-  
surrection. Page 180.*



# DE L'ESTAT DES FIDELES APRES LA MORT.

## AVANT-PROPOS.



ENCORE que l'Apostre S. Paul écriuant aux Theſſaloniens, les exhorte de tirer leurs conſolations en la perte de leurs amis, de l'eſperance de la Reſurrection bien-heureuſe, & qu'en eſſect ce ſoit au iour auquel elle ſe fera qu'eſt reſeruée la pléne reuelation de noſtre felicité; ſi ne laiſſons nous pas de conſoler ceux à qui ces accidens arriuent, par cette conſideration, que dés auſſi toſt que l'Ame eſt ſeparée du corps, elle eſt recueillie en vn lieu de rafraichissement & de repos, ou en attendant cette Reſurrection, elle jouiſt d'vn contentement inenarrable. Nous auons meſmes accoûtumé

de donner cette esperance aux malades, que nous voyons en quelque danger de la mort, que s'ils sont retirés de cette vie, ce sera pour entrer en vne meilleure, ou ils possederont incontinent vne ioye & vne beatitude, que nous essayons de décrire la plus grande que nous pouuons, mais dont l'effect doit surpasser infiniment tout ce que nous en representons en nos paroles. Et pource qu'il semble que naturellement les choses éloignées nous touchent moins, au lieu que celles qui sont prochaines, & que nous pensons auoir sous la main, donnent à nos esprits des mouuemens & des sentimens beaucoup plus vifs, cette consolation aie ne sçay comment plus d'efficace, soit pour adoucir l'ennuy de ceux qui restent viuans, ou pour diminuer le regret de ceux qui meurent, que n'a l'attente du rétablissement de ce corps, qui dans les apparences des choses paroist estre differé encore d'un assez long temps. Or comme il conuient à la Religion Chrestienne, & à ceux qui ont la charge de l'annoncer, de remplir les esprits des hommes de magnifiques esperances, & de leur faire sentir de viues consolations, aussi est-il digne

de son excellence que ces esperances & ces consolations soyent certaines & veritables, & que ceux qui les reçoivent en ayent vne plene persuasion. Car l'efficace de telles choses dépend de l'évidence & de la solidité de leur verité, & autant que l'homme doute que ce qu'on luy promet, ou ce dont on l'assure, soit veritable, autant s'affoiblit & se diminuë le contentement qu'il en reçoit. Pource donc qu'il n'y a quasi chose dont l'usage reuienne plus souuent en la vie humaine, qu'il n'y a famille entre les Chrestiens ou on n'ait quelques fois besoin de telles consolations, que l'infirmité de la chair trouue toujours beaucoup de difficulté à s'imprimer bien auant la creance de ces choses, & que mesmes il ne se peut éuiter que dans les conuerstations particulieres on ne tombe sur ce discours, que quelques vns d'entre les Chrestiens mesmes ont douté de l'estat des Ames apres la mort, i'ay creu qu'il ne seroit pas hors de raison que ie donnasse quelques heures à la consideration attentiuë de ce sujet. Si mes pensées là dessus ne seruent à l'édification du public, au moins certes mes plus proches, dans les afflictions de cette sorte

dont Dieu nous a tous visités, en pourront ils tirer avec moy quelque vtilité particuliere. Je me propose donc d'examiner icy par la Parole de Dieu, car c'est de là seulement que nous pouuons tirer en ces matieres des lumieres qui nous contentent, quatre choses principalement. Premièrement, Quel est l'estat de l'Ame Fidele apres la mort; si elle est douëe de sentiment, ou si elle demeure assoupie, comme quelques vns le pensent, sans exercer aucune fonction de ses facultés, jusques au iour du iugement. Puis apres, cela posé, comme nous le monstrerons, qu'elle en exerce avec beaucoup de ioye & de satisfaction, quel est le lieu ou elle est recueillie, & quelle la mesure de la ioye & de la felicité dont elle iouït. En troisieme lieu, quel sera son estat lors de la Resurrection, & quel l'état du corps auquel elle sera rejointe. Et finalement, quel sera l'état de sa felicité lors qu'elle sera recueillie dedans le Ciel avec le corps, pour y viure vne vie eternelle & glorieuse.



SI L'AME DV FIDELE EST  
*doüée de sentiment apres la Mort.*

PREMIER DISCOVRS.

**D**OVR venir à la resolution de la premiere de ces questions, si l'Ame du Fidele est doüée de sentiment apres la mort, ie desire qu'on me supporte si d'abord i'entre par necessité dans quelques considerations vn peu Philosophiques, que neantmoins ie tâcheray d'expliquer le plus briuement & le plus intelligiblement que ie pourray. Je pose donc pour fondement vne chose qui demeure sans contestation entre les Chrestiens, que l'Ame & le Corps sont deux substances de nature merueilleusement differente, & doüées pareillement de tres-differentes facultés. Car le corps est de la nature materiel, & pris de la terre, & des autres elements: l'Ame est spirituelle, à peu pres de la mesme sorte que ces intelligences separées de

la matiere, que nous appellons de ce nom d'Anges ordinairement. Le corps a bien à la verité certains organes, comme on parle, par le moyen desquels il est capable de recevoir les images des choses sensibles, & de iuger de leurs qualités. La veüe, l'oüïe, le flair, & les autres choses qu'on nomme de ce nom de sens, sont sans doute en nous des puissances corporelles, & destinées à iuger des couleurs, des sons, des odeurs & des autres conditions qui environnent & qui accompagnent les objets materiels. Mais neantmoins l'Ame est celle qui communique au corps la vertu d'vser de ces siens organes, & de se déployer dans les fonctions de ces sentimens. Et cela paroist manifestement par ce qu'aussi tost que l'Ame est separée d'avec luy, toutes les vertus de ces organes s'esteignent, & ne reste trace quelconque de leurs operations. De plus, le corps semble bien estre de mesmes le siege de certains appetits, & de certaines passions. Car la Colere, & la Conuoitise l'affectent & l'ébranlent quand elles s'émeuent, & la part que le temperament du corps a dedans leurs émotions, est vne preuve assés certaine que ce sont



aussi des puissances naturellement liés & attachés avec luy. Les bilieux ne seroyent pas naturellement sujets à la colere, les sanguins de belle humeur & joviaux, les melancoliques chagrins & tristes, & les flegmatiques lents & peu sensibles à la rencontre des objets fâcheux, si ces humeurs du mélange desquelles résulte la temperature du corps, n'auoyent vn merueilleusement grand pouuoir de donner le pli & les inclinations aux mouuemens de l'Ame. Mais si est ce que ces passions ne s'excitent que par le moyen de quelque objet extérieur qui touche la fantaisie, & par la fantaisie les affections. Car c'est l'offense qui réueille la colere, & c'est la rencontre des choses plaisantes & agreables, qui fait sortir & épanouir le germe de la ioye qui estoit caché dedans le sang. Or est ce l'Ame qui donne à la fantaisie le moyen de receuoir les images de ces choses exterieures, qui picquent ou qui chatouillent nos passions, à chacun selon la difference de nos humeurs. Et qui plus est, c'est elle qui raisonne avec intelligence sur les choses exterieures qui luy sont présentées par l'entremise des sens du corps, & qui se porte à embrasser

ou à rejeter ce dont elle a tâché de reconnoître la nature & les qualités par ses raisonnemens. De sorte qu'encore que les objets ayent vne grande liaison avec nos humeurs, & nos humeurs vne grande puissance à donner la pente à nos mouuemens, l'ame en doit pourtant naturellement estre la maistresse, & mettre les bornes à l'efficace des objets & à l'émotion des humeurs & des passions. Et ce que j'ay déjà dit des sentimens, que le corps destitué de l'assistance de l'Ame les perd, l'expérience m'oblige à le dire encor de toutes ces passions que les Philosophes comprennent deffous ces deux noms generaux de Concupiscible & d'Irascible, que la separation de l'Ame abolit également. Dequoy le discours de la raison nous découvre aisément la cause. Car quelle que soit la constitution des organes du corps, soit pour les fonctions des sens exterieurs sur les qualités des choses sensibles, soit pour les operations des sens interieurs, comme est l'Imagination, si est ce que puis qu'ils ne peuuent agir sinon autant que l'Ame les remuë, comme quand dans vne montre le grand ressort vient à manquer, tous

les autres mouuemens s'arrestent en vn moment, il faut necessairement que l'Ame se retirant, les actions de tous les organes cessent. Ainsi & l'experience & la raison nous apprennent concurremment, que c'est que nous de uons estimer des facultés de nos corps.

Quant à l'Ame, nous n'auons pas de si visibles ni de si ordinaires experiences de ce qu'elle fait ou qu'elle ne fait pas apres la mort; & si nous en consultons le discours de la raison, elle y trouue de la difficulté sans comparaison dauantage. Car premierement, quelques vns font icy cette consideration, qui leur semble n'estre pas de petite consequence. C'est qu'encore que l'ame & le corps soyent deux substances fort differentes, si sont elles tellement associées en l'homme, qu'elles ne composent qu'vn mesme sujet : de sorte que ni le corps à part, ni l'ame à part ne constituë, comme ils parlent, aucun estre acheué, ni aucune nature complete. Ni le corps ne fait l'homme, ni l'ame aussi, mais ils le composent ensemble tous deux; & quand ils sont separés, ni le corps ne tient point de lieu dans les especes determinées des choses qui existent absolu-

ment, & sans dependance d'une autre, ni l'Âme non plus. De l'un on dit que c'est le corps d'un homme, & de l'autre que c'est l'Âme d'un homme encor. De tous deux, si on vient à les reioindre, on dira proprement que c'est l'homme, auquel ils auoyent cette relation respectiue. Or semble-t'il que les natures imparfaites ne produisent aucunes operations. Quelque chose que vous consideriés en la Nature, soit de celles qui ont vne ame, qui informe & qui anime leur matiere, cōme les plantes & les animaux; soit de celles qui ont vne forme seulement, qui leur tient en quelque fasson lieu d'Âme, comme les Mineraux & les Metaux, si vous vous figurés qu'apres leur dissolution la forme en subsiste quelque temps, ainsi que la matiere n'exercera pas les fonctions de tout le composé, la forme ne les exercera pas non plus. C'est à dire, que comme le corps d'un cheual mort n'aura plus aucuns mouuemens, son ame, si vous vous imaginés qu'elle subsiste encore quelque temps apres sa separation, ne sçauroit non plus faire mancige. Dauantage, comme il est vray que tandis que l'Âme de l'homme est en son corps,

elle donne l'actiuité à les sentimens, aussi semble-t'il d'autre part qu'elle ait absolument besoin de la presence & de l'entremise de ses organes, pour former ses raisonnemens. C'est elle qui donne au corps la vertu de voir, & de goûter, & de flairer, & generalement de connoistre par l'operation des sens, les choses que la nature a reuestuës des qualités qui tombent sous leur discernement. Mais aussi si le corps ni ne voyoit, ni ne goûtoit, ni ne flairoit, ni en vn mot, ne discernoit aucune chose sensible, sans doute l'intelligence de l'Ame demeureroit sans mouuement, & languiroit sans operation, faute de matiere sur quoy appliquer & exercer sa pensée. Et comme vn lut ne peut sonner sans qu'il y ait quelcun qui le touche, ni vn corps humain se mouuoir si l'Ame ne luy donne l'action, ainsi semble-t'il d'abord que comme le ioüeur de lut ne sçauroit faire les fonctions de son art sans vn instrument monté de cordes, l'ame ne pourroit raisonner sinon dans vn corps bien composé. En effect, il appert que tandis que l'Ame est au corps, elle raisonne seulement sur les images des choses qui luy viennent des objets cor-

porels, qui se forment en la fantaisie, qui s'y  
 épurent & s'y subtilisent, & qui s'y rendent si  
 minces & si lumineuses, qu'elles sont capa-  
 bles de s'appliquer & de s'attacher à l'entende-  
 ment, afin qu'il les compose, qu'il les diuise,  
 qu'il les compare les vnes aux autres, & qu'il y  
 face les reflexions qui sont necessaires à ses  
 raisonnemens. De sorte que quand l'Ame est  
 separée du corps, n'ayant plus les sens corpo-  
 rels pour receuoir les choses sensibles, ni la fa-  
 culté de l'Imagination, qui est vne puissance  
 corporelle, pour y élaborer ces images, &  
 les rendre capables d'estre presentées à l'intel-  
 lect; il semble qu'elle ait aussi perdu l'usage de  
 cette intelligence par laquelle elle est naturel-  
 lement propre à speculer sur tous ces objets.

Neantmoins si nous examinons bien atten-  
 tiuement ces raisons; nous trouuerons qu'el-  
 les ne sont nullement concluantes. Car pour  
 ce qui est de la premiere, ce qui fait qu'entre  
 les choses destituées d'intelligence, comme  
 sont, excepté l'homme, vniuersellement tous  
 les animaux, les natures incomplettes n'exer-  
 cent aucune operation, n'est pas proprement  
 & precisement pour ce qu'elles sont incom-

plettes ; c'est pource qu'elles n'ont point de facultés pour cela. La forme s'aneantissant lors qu'elle se separe de la matiere, comme fait l'ame d'un cheual quand il meurt, elle perd necessairement ses facultés avec son estre ; estant absolument impossible que ce qui n'est plus ait aucune vertu d'agir. Quant à la matiere, elle subsiste bien apres la forme à la verité, comme le corps du cheual demeure encore apres qu'il est mort. Mais en qualité de matiere simplement elle n'a point de faculté d'exercer aucunes operations : toute la puissance qu'elle en auoit auparauant, luy venoit necessairement de la forme. C'estoit l'ame du cheual qui donnoit à son corps l'action & le mouuement. Cette matiere donc n'ayant plus la forme qu'elle auoit auparauant, elle ne peut plus agir comme elle agissoit. Et si elle vient à estre assistée, ou reuestuë, ou informée d'une nouvelle forme, comme s'il s'engendre des guespes ou quelques autres insectes du corps d'un cheual, comme elle aura ses facultés d'elle, ses operations seront aussi conformes au nouvel estre que cette nouvelle ame luy aura donné. Tellement qu'au lieu que le cheual

14 DE L'ESTAT DES FIDELES  
marchoit & faisoit manège auparauāt, la matière dont il estoit formé volera peut-estre, ou se trainera & rampera à la façon des chenilles & des vers. En l'homme il n'en est pas de mesmes. Car le corps perd bien les fonctions, pource qu'elles dependoyent de l'Ame, laquelle n'y est plus. Mais l'Ame estant presupposée subsister apres sa separation d'auec le corps, est aussi presupposée conseruer les facultés qui luy sont vraiment propres & naturelles. De sorte qu'il reste seulement à sçauoir si lors elle en peut vsfer, ou non. Je dis donc pour la seconde raison, que quand nous supposerions, ce qui n'est point & qui ne peut estre, que l'ame d'un cheual subsistast apres sa separation d'auec le corps, la cause pourquoy elle ne pourroit exercer ses operations, ne conuiendroit pas à celle de l'homme. Car il est bien vray sans doute que l'ame fournit au corps du cheual le mouuement & l'action: mais tant y a que ce mouuement est corporel, & ne se peut rencontrer en aucune nature qui ne soit materielle & corporelle. Ce sont les jambes du cheual qui se remüent, & toutes les parties de son corps qui se tournent & qui se



virent, selon les inclinations de celuy qui le monte, & qui le gouverne à sa volonté. Tellement que si son ame estoit quelque chose si distincte d'auec le corps qu'elle ne fust point corporelle elle mesme, il seroit impossible qu'elle exerçast à part de tels mouuemens. Mais quant à ces operations de l'Ame de l'homme dont nous parlons à cette heure, elles sont tout à fait d'une autre sorte, & se trouuent en des natures qui ne sont iointes à aucun corps. Car entendre, & vouloir, & receuoir ou delectation ou mécontentement des choses qu'on entend & que l'on veut, ou qu'on ne veut pas, c'est chose qui se rencontre dans la nature des Anges. Quand donc il seroit veritable que l'Ame, tandis qu'elle est au corps, ne fait aucune fonction de ses facultés raisonnables, sinon avec l'aide & par l'entremise des organes corporels, si est-ce que ces fonctions là ne sont pas corporelles elles mesmes, puis qu'elles se trouuent en des natures qui n'ont aucune liaison ni communication avec le corps. Ainsi, bien qu'il soit certain que l'Ame d'un cheual ne peut toute seule faire maneige, quand elle subsisteroit apres le corps; encore

que l'Amé de l'homme n'eust point exercé ses fonctions sans les organes du corps pendant qu'elle y a esté logée, il ne s'ensuit pourtant nullement qu'elle en ait necessairement besoin pour les exercer alors qu'elle n'y loge plus. Et par mesme moyen se peut monstrier que la comparaison du lut & du ioüeur ne conuient pas à cette matiere. Car il est bien vray que ni le lut ne sçauroit sonner sans le ioüeur, ni le ioüeur ioüer sans lut; pource que ioüer est exciter par la rencontre des doigts & des cordes du lut vn certain son harmonieux, qui comme il est corporel, aussi ne peut-il venir d'ailleurs que d'vne chose corporelle. Mais comme le ioüeur de lut, bien qu'il n'excite pas ce son effectiuement, pource qu'il n'a point d'instrument propre pour cela, ne laisse pas de pouuoir raisonner en son entendement sur les mesures, & les accords, & la diuersité des sons dont se formoit cette harmonie quand il ioüoit, & mesmes sur la structure du lut & sur la composition de ses parties: ainsi l'Amé bien qu'elle n'exerce pas actuellement les operations du corps, pource qu'elle ne s'y tient plus, ne laisse pas de pouuoir discourir & faire des

specula-

Speculations sur la nature du corps humain, sur l'usage de ses facultés, & sur tous les autres objets qui s'offrent à son intelligence. Elle ne sauroit faire alors, ni que le corps se nourrisse, ni qu'il marche d'un lieu en l'autre, ni qu'il use de ses sentimens : mais de cela ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse former de belles contemplations sur la façon de la perception des images des choses dans les sens, sur le merveilleux agencement des ressorts qui sont dedans le corps pour servir à la locomotivue de ses membres, & sur l'économie incomparable que la Nature a établie entre les parties qui doivent élaborer, distribuer, recevoir, & s'approprier ce qui est nécessaire pour leur aliment. En fin la dernière raison n'a non plus de force que les précédentes. Car puis que les Anges, qui sont, comme j'ay dit, des natures entièrement séparées du corps, ont néanmoins certains moyens, que nous ne comprenons pas aisément à la vérité, mais que nous croyons pourtant certainement, de connoître les choses sensibles & corporelles, & de former dessus des raisonnemens excellens, de quoy l'Escriture nous fournit des preuves indubitables, pourquoy

l'Ame estant vne substance à peu pres semblable à celle des Anges, ne sera t'elle pas capable de mesmes operations? Figurons nous que par la puissance de Dieu vn Ange s'incarne de telle sorte, qu'il deuienne la forme d'vn corps humain, & qu'il l'anime de la mesme façon que l'ame raisonnable l'informe. Sans doute tandis qu'il y sera logé, il verra & sentira les choses corporelles par les organes des sens, & raisonnera sur les images qui en seront portées & élaborées en la fantaisie, comme nous faisons maintenant. Et si de fait il est deuenu l'ame de ce corps, il sera tout autant assujetti à l'employ de ses organes pour les fonctions de son intelligence, que nostre Ame l'est a cette heure pour l'exercice de ses plus excellentes facultés. Que si apres cela Dieu venoit a le développer des liens de ce corps, auroit il perdu l'usage de ces Puissances dont il se seruoit si auantageusement sans l'aide de ses organes, auant qu'il y fust asserui? Il y a quelque chose d'auantage. C'est bien vne verité constante, & dont tout le monde doit demeurer d'accord, qu'il n'entre rien dedans nos entendemens, qui n'ait esté premierement dedans nos sens en quelque fa-

çon. Mais ce qui est ainsi indubitable à parler généralement, n'est pas sans quelque difficulté quand il en faut venir à l'interprétation. Pour ce qu'on le peut prendre en ce sens, que du tout il n'y peut avoir d'autres idées en nostre intelligence, que celles qui sont émanées des choses matérielles, & que nos yeux, ou nos oreilles, ou nos autres sentimens ont esté capables de recevoir. Et derechef on le peut ainsi interpreter, qu'encore qu'il y ait en nos esprits des idées purement intellectuelles, & qui ne tiennent du tout rien de la nature des corps, si est-ce qu'elles ne s'y sont point formées sinon à l'occasion des images des choses corporelles qui se reçoivent en la fantaisie, & sur lesquelles l'intellect fait premierement ses reflexions. Et ie pense que pour peu qu'on vse de sa raison, on trouuera que c'est en cette secõde maniere qu'il le faut entendre. Car pour ne dire point qu'on passe de la science de la Physique à celle de la Metaphysique par le moyen de certaines abstractions, qui conduisent l'esprit de l'homme de la contemplation des corps à celle de la nature des esprits, & des choses immatérielles, i'estime que la Religion met la

chose hors de controuerse. Car c'est bien par l'entremise de nos sens que nous voyons les cieux & la terre, & que nous oyons prescher la Parole de Dieu; & c'est sur les idées que ces operations de nos sens portent en nostre fantaisie, que nous nous mettons à raisonner de la Diuinité. Mais c'est chose conneuë par nostre propre experience, que quand nous nous y sommes vne fois serieusement appliqués, de la consideration des choses sensibles, qui nous en donnent les premieres connoissances, nous montons à des speculations de la nature de Dieu & de ses propriétés, qui sont entièrement & absolument separées des conditions & de la matiere des corps. Bien donc que nos esprits ne produisent aucunes operations dont les choses corporelles ne nous ayent présenté les occasions, comme S. Paul dit, Rom. i. que de l'ouurage du Monde on paruiet à connoistre la Puissance eternelle & la bonté de la Diuinité, si y a t'il pourtant ainsi quelques actions de nos esprits qui sont purement spirituelles, & qui ne dépendent nullement des corps, sinon entant que les objets corporels nous ont fourni les occasions de les pro-

duire par la ratiocination. Or s'il y a quelques vnes des operations de nos esprits qui à proprement parler n'ont rien de commun avec le corps, mesmes pendant le temps qu'ils y habitent, & qu'ils sont aucunement attachés à ses instrumens, pourquoy ne seroyent ils pas capables d'en produire sans le ministere de ses sens, lors qu'ils sont tout a fait dépris des attachemens qui les conjoignent? Si donc nous pouuons auoir quelques preuues de l'Écriture que les Ames vsent de leurs facultés apres la mort du corps, non seulement cette diuine reuelation doit auoir alsés d'autorité pour imprimer cette creance en nos esprits, nonobstant la contradiction de ces pretendus discours de la raison; mais ces difficultés que quelques vus pensent estre en la chose mesme, ne doiuent pas laisser en nos esprits la moindre hesitation, ni le moindre ombrage. Voyons donc maintenant ce que la Parole de Dieu nous en enseigne.

Les Theologiens qui ont voulu tirer preuue de cette verité, de la parabole du mauuais riche & du Lazare, ont receu cette contradiction de la part de ceux qui croyent que l'A-

me perd l'usage de ses facultés en la mort, que ce que nostre Seigneur dit là n'est pas vne histoire, mais vne parabole seulement, & que c'est vne impertinence de vouloir faire passer telles sortes de propos pour narrations de choses effectivement arriuées. Et là dessus il y a eu beaucoup de contestation. Pour ce que d'vn costé il n'y a aucune autre parabole en l'Escriture, ou les personnages qui y sont introduits, soyent designés par leurs noms, & représentés exactement par beaucoup de circonstances, comme Lazare est décrit en cet endroit là; & que de l'autre ce propos que nostre Seigneur rapporte qu'Abraham & le Mauuais riche ont eu l'vn avec l'autre au trauers d'vn grand abyfme, n'a aucune apparence de narration historique; pour se faire recevoir comme vne réelle verité. Partant puis que ce peut estre en partie vne histoire & en partie vne parabole, examinons la briuement sous cette derniere consideration. Dans toutes les paraboles que nostre Seigneur employe en l'histoire de l'Euangile, il faut regarder au but auquel il tend, & à ce qu'il dit pour y paruenir. Or quant au but de celle là



il paroist assés par sa conclusion que le Seigneur y a eu dessein de monstrier, que l'obstination de l'esprit de l'homme à l'encontre des choses qui luy sont adressées de la part de Dieu, est si grande, qu'il n'y a ni reuelation faite par sa parole, ni miracle étalé deuant nos yeux, qui soit capable de nous émouuoir. De sorte que quand les morts mesmes ressusciteroient, nous ne croirions pas plustost à leur temoignage, que nous faisons aux écrits de Moÿse & des Prophetes, si Dieu ne nous touche de son Esprit interieurement. Tout le reste du propos est employé à venir à cette conclusion, si ce n'est que comme on met à l'entour des pourtraits des ombres & des fueillages, qui ne seruent qu'à remplir le vuide & à donner quelque ornement au tableau, il y ait aussi quelque chose dans ce discours de nostre Seigneur, dont l'usage consiste tout à rendre la parabole plus pléne & plus lumineuse. Il est donc icy à obseruer, qu'ou bien ça esté la commune opinion des Iuifs que les Ames des infideles sont tourmentées incontinent apres leur mort; ou bien qu'elles sont dépouillées de tout sentiment de leurs facultés, comme si

elles étoient endormies. Si c'est le dernier, nostre Seigneur ne fait pas, ce semble, chose assés digne de sa sagesse, de fonder sa parabole sur vne hypothese contraire à la commune creance des Iuifs. Car si la parabole n'est tirée d'vne verité réellement arriüée, au moins ne faut-il pas qu'elle choque les communes conceptions des hommes, & nostre Seigneur n'en a iamais mis aucune en auant, ou on ne voye beaucoup de raison & d'apparence de possibilité. Et plus il y a dans celle-cy de difficulté à comprendre comment ces deux personnages ont peu raisonner ensemble vn si grand abyfme entre deux, plus faloit il que le reste s'accommodast au sens des auditeurs, afin qu'ils n'accusassent pas celuy qui parloit, de leur donner des enseignemens fondés sur des opinions fausses & extrauagantes. Si ç'a esté la creance populaire des Iuifs que les Ames joiüssent de sentiment, nostre Seigneur la confirme assés, non seulement en ce qu'il ne s'y oppose pas, mais encore en ce qu'il édifie dessus des instructions si belles & si plénes de sapience. Je ne fais donc aucune doute qu'il ne nous ait voulu donner à entendre en cet

emble;

emblème que les ames des méchans sont tourmentées dès en sortant de cette vie, & que celles des Fideles reçoivent de la consolation. Ce qui ne peut estre sans vn notable sentiment, ni vn si notable sentiment sans qu'elles ayent leurs facultés agissantes & éueillées.

Lors que l'Apôstre S. Paul nous raconte qu'il a esté ravi en Paradis, ou il a entendu des choses inenarrables, il nous dit à la verité qu'il ne sçait si ç'a esté en corps, ou hors du corps. De façon qu'encore qu'il ne soit pas sans apparence que ç'a plustost esté hors du corps, si est ce qu'il y auroit de la temerité à le decider déterminément, puis qu'il ne l'a pas voulu faire. Mais tant y a qu'il est clair qu'il presuppôse que cela a peu se faire hors du corps, & par consequent que les ames peuvent vser de leurs facultés, quand elles en sont separées. Car en cét estat auquel il presuppôse que la sienne ou a esté ou a peu estre, elles ne peuvent pas ouïr des choses qui leur soyent inenarrables puis apres, sans quelque vsage de leur intelligence; encore est il necessaire que c'en soit vn vsage bien excellent, tant pour la magnificence de l'objet, qui ne se comprend pas sans doute

finon par vn intellect bien agiffant, que pource qu'il s'y étoit si fortement appliqué, & qu'il en auoit receu des impressions si profondes, qu'apres que l'ame a esté rejointe à son corps, & derechef attachée aux organes d'auparauant, elle en a néanmoins conserué la souuenance. Orest-ce assés que S. Paul ait supposé que cela se peut, pour tirer nos esprits de toute difficulté en cette matiere.

L'Apostre en L'Epistre aux Hebricux, representant magnifiquement à quelle condition les Chrestiens sont appellés, dit que c'est à la *Ierusalem Celeste, aux milliers d'Anzes, à l'assemblée des premiers nés qui sont enrrollés dans les Cieux, & aux esprits des iustes sanctifiés*. Je ne m'arresteray pas à éplucher ce que signifie ce mot d'*enrrollés dans les Cieux*, quoy qu'il semble que ce soit vne façon de parler tirée des registres publics & des matricules ou on écrit les noms des Citoyens qui doiuent auoir droit de Bourgeoisie, & participer aux priuileges de l'Estat. Ce qui signifieroit que ces premiers nés sont deja recueillis dedans les cieux; demeure qui n'est pas propre pour vn sommeil si profond & si destitué de tout sentiment, qu'est celuy au-

quel quelques vns condamnent les ames iufques au iour de la refurrection. Je diray feule-ment que ce mot *d'esprits*, signifie fans difficulté les ames separées des corps, & que celuy que nous traduifons *sanctifiés*, signifie proprement *parfaits* ou *accomplis*; tiltre qui au Nouveau Testament ne fe donne finon à ceux qui foit en connoiffance, foit en fanchtification, ont acquis le degré de perfection auquel ils tendoyent auparauant, & ou ne font point encore paruenus ceux qu'ils ont laiffés derriere. Ainfi fommes nous dits parfaits, en comparai-son des Iuifs qui ont vefcu fous la difpenfation de la Loy, mais imparfaits en comparai-son de ceux qui acquierent les connoiffances aufquelles on ne peut paruenir en cette vie. Tellement que ces Iuftes parfaits, des esprits defquels il eft parlé en ce paffage, font ceux qui ont acquis vn degré de perfectiõ que nous n'auons point encor. Ce qui ne fe peut com-prendre fans vn excellent vfage de ces facultés qu'on appelle Volonté & Intelligence.

Au liure de l'Apocalypfe, ch 14. v<sup>s</sup> 13. il eft dit, que *l'Esprit declare bien-heureux ceux qui font morts au Seigneur*. Or la felicité, & la priuation

de l'usage de toutes les facultés, ne peuvent compatir ensemble. Aristote même a dit que la beatitude ne peut estre proprement attribuée sinon à ceux qui sont effectiuement dans l'exercice des plus belles fonctions de leurs plus nobles puissances, & qui vacquent actuellement à la contemplation & à l'amour de leurs plus excellens objets. Et afin qu'on ne pense pas qu'ils soyent appellés heureux, pource qu'ils sont destinés à la iouissance de la felicité qui doit estre reuelée au dernier iour, comme le mesme Philosophe dit qu'on appelle par esperance les petis enfans heureux, quand il y a beaucoup d'apparence qu'ils le deviendront quelque iour, il est dit, *qu'ils se reposent de leurs traux, & que leurs œures les suivent.* Or est-il bien vray qu'on a accoûtumé d'appeller le sommeil de ce nom de repos, en l'opposant aux traux & aux fatigues de la journée. Mais neantmoins si en parlant d'un homme qui seroit retourné en sa patrie apres de grands & memorables combats donnés en pais estrange, on disoit que desormais il se repose de ses traux, ie ne pense pas qu'aucun entendist qu'il fust endormi pour vn bien

long temps, mais bien qu'il iouïroit en tranquillité du fruit de ses pénes precedentes. De fait ces mots, *que leurs œuures les suiuent*, veulent dire qu'ils iouïssent de leur remuneration. Car pource que l'œuure & la remuneration sont inseparables en la disposition de la bonne volonté de Dieu, le S. Esprit voulant dire que les Fideles ne perdent pas leur péne dans les bonnes œuures qu'ils font icy bas, & que là haut ils en obtiennent le salaire qui leur est promis, par vne façon de parler ordinaire à l'Escriture, ou ce qui precede est mis pour ce qui suit, il ne fait point de difficulté de les nōmer l'vn pour l'autre. Or la remuneration gratuite des bonnes œuures ne gist pas en priuation de sentiment, mais en possession de contentement & de gloire.

Au mesme liure les Ames de ceux qui ont esté martyrisés pour la Parole de Dieu sont representées criant, *Jusques à quand Seigneur, qui es Saint & veritable, ne iuges tu point & ne vanges tu nostre sang de ceux qui habitent sur la terre.* Ce qui témoigne en elles & memoire & ressentiment. Et on ne peut pas dire icy que ce cri leur soit attribué comme au chapitre huitié-

30 DE L'ESTAT DES FIDELES  
me de l'Ep. aux Rom. les soupirs, & les ahans,  
& les desirs à toute la machine des Cieux & de  
la terre, ou comme le cry de vengeance au sang  
d'Abel, par vne espece de prosopopée. Pour  
ce que notoirement les cieux, & la terre, & le  
sang d'un homme n'ont point de connoissan-  
ce ni de sentiment, il n'y a point de peril que  
telles façons de parler figurées engendrent des  
opinions erronées en l'esprit de qui que ce soit.  
La nature de la chose aduertit asses qu'il faut  
nécessairement qu'il y ait quelque figure en  
l'enonciation. Mais ou il s'agit des ames des  
hommes, que l'on void, pendant qu'elles sont  
au corps, doüées de si vifs & de si exquis senti-  
mens, posé qu'ils fussent éteints, ou au moins  
absolument assoupis apres la mort, qui se  
pourroit empescher de tirer de la lecture de ces  
mots des opinions au contraire? Mais afin  
que personne ne doute du sens de ce passage, il  
leur est ordonné d'atendre & de se reposer en-  
core quelque temps. Or quand par quelque  
prosopopée on pourroit attribuër de telles  
voix à des choses destituées de sentiment, qui  
a iamais veu ou que Dieu soit introduit leur  
répondant, ou que quelcun pour luy vienne



a dresser vn dialogue de la façon avec des choses dépourueuës d'intelligence ? En fin il leur est donné des robes blanches ; ce qui ne peut signifier sinon vne grande lumiere de connoissance, & vne grande pureté de sanctification. Or ni l'vne ni l'autre de ces choses ne peut subsister sans vn vsage parfait de la faculté de l'entendement, & de toutes les affections de l'Ame. Et quand ces robes blanches signiferoient ou la grace de la iustification, ou l'attente de la felicité & de la gloire, pource qu'autrefois les robes blanches estoient les marques de ceux qui aspiroyent aux grandes charges de la Republique de Rome, encore cela ne pourroit il estre sans sentiment & sans affection. Car si c'est le premier, pour ce que ces Ames nous sont là représentées en vn lieu ou elles ne peuvent auoir eu entrée qu'elles ne fussent iustificées, & que leurs pechés ne leur fussent pardonnés, ce n'est pas proprement la iustification, qu'elles ont déjà, qu'on leur donne, c'en est le goust & le sentiment, dont on leur donne la plénitude, au lieu qu'icy bas nous n'en auons que les auances en la paix & en la ioye de nos esprits. Et si c'est le

second, cela ne peut représenter sinon le desir de leur pleine & entiere glorification, accompagné d'assurance, & par consequent d'un incroyablé contentement. Ce qui ne peut encor compatir avec le sômeil de l'esprit & l'assoupissement de ses puissances.

L'Apostre écriuant aux Philippiens dit qu'il est balancé entre ces deux pensées, s'il doit souhaitter de mourir, ou de demeurer plus long temps au monde. Pour ce que s'il regarde à l'edification que son ministere donnoit à l'Eglise, & à l'vtilité qu'elle en pouuoit retirer, il doit plustost choisir de viure long temps: & s'il a égard à son bien particulier, la mort luy est plus souhaittable que la vie. Je vous prie s'il eust creu que tous les sens de son ame, aussi bien que ceux de son corps, fussent en mourant demeurés perclus pour vn si long-temps, eust-il pensé que la mort luy eust esté plus auantageuse? Je veux bien qu'il endurast beaucoup de maux pour la confirmation de la verité qu'il annonçoit, dont vne mort, telle que ceux contre qui ie raisonne se la representent, endormie, & priuée de toute intelligence, l'eust garenti: si est-ce que la connoissan-

ce qu'il auoit de nostre Seigneur Iesus en uiuant, la merueille des reuelations qui luy auoyent été adressées, la ioye & la consolation qui luy reuenoit du sentiment de l'amour de Dieu & de sa paix, & l'exercice de tant de belles & eminentes vertus dont il auoit esté reuestu, estoient choses de telle importance à mon aduis, qu'elles luy deuoyent plustost faire preferer la vie, dans laquelle il en retenoit la possession, bien qu'accompagnée de quantité d'afflictions, que non pas embrasser la mort, qui, qu'elle quelle peust estre d'ailleurs, luy en ostoit la iouissance. Mais la raison qu'il adjoute, pourquoy il deuroit plustost choisir la mort, s'il n'auoit égard qu'à sa personne, c'est *qu'il luy seroit beaucoup meilleur d'estre avec Christ*, retranche toute occasiõ de douter du sentiment de S. Paul en cette matiere. Car ceux là sans doute ne sont pas avec Christ, qui dorment sans sentiment, & sans aucune connoissance de leur felicité, fussent ils recueillis dedans le lieu le plus saint & le plus auguste de sa gloire. Autremét ceux la pourroyent estre dits habiter avec les Roys, qui sont enterrés dans les Chapelles de leurs Palais, ou il ne penetre pas

vn rayon de la pompe qui les enuironne.

Cet autre passage ne me semble pas moins exprés, 2. Cor. ch 5. v. 1. 2. 3 ou il s'explique en ces termes. *Nous sçauons que si nostre habitation terrestre de ceste loge est détruite, nous auons vn edifice de par Dieu, vne maison eternelle aux cieux, qui n'est point faite de main Et pour cela nous gemissons, désiras tant & plus d'estre reueſtus de notre domicile qui est du ciel Car y a t'il apparéce qu'il desirast avec tant d'ardeur d'estre dépoüillé de ce domicile terrien, pour estre reueſtu de celuy du Ciel, si non seulement il n'y acqueroit rien de nouveau, mais si vniuerſellement il y perdoit toutes les connoissances qu'il possedoit en cette vie? Or qu'il entende là parler du changement qui se deuoit faire en luy auant celuy qu'il attendoit en la iournée de la resurrección, c'est chose claire & manifeste par toute la suite du passage. A la verité il auoit dit auparauant, qu'il ſçait que celuy qui a ressuscité le Seigneur Iesus, nous ressuscitera aussi par Iesus, & nous fera comparoïr en sa presence. C'est pourquoy il témoigne qu'il ne perd point courage en ses tribulations, & adioûte qu'encore que nostre homme exterieur aille déchéant, toutesfois l'interieur se renouelle*

de iour en iour, & s'auance de force en force. Et si nous sōmes exposés à diuerses afflictions, il dit *Que nostre legere affliction qui ne fait que passer, produit en nous vn poids eternel de gloire excellentement excellente.* Ce qui montre bien qu'il a quelque égard à cette iournée de la plēne reuelation de nostre salut. Mais ce qui suit de la destruction de cette loge terrestre, se pourroit il entendre autrement que de la dissolution du corps? Ce qu'il écrit incōtinent apres, que tandis que nous sommes logés dans ce corps nous sōmes absens & cōme étrangers de nostre Seigneur, mais que pour l'assurance que nous auons de nostre salut, nous aimons mieux estre étrangers du corps, & estre avec le Seigneur, se peut-il interpreter de la resurrección bien heureuse? Serons nous alors absens & étrangers de nos corps, ou bien si nos esprits y auront vne habitation éternelle? I'estime donc que l'Apōstre oppose là le temps auquel nous sommes en cette vie, à celuy auquel nous n'y sommes plus. *Que tandis que nous sommes en cette vie, il dit que nous sōmes absens du Seigneur; mais que quand nous en sommes délogés, nous sommes presens avec luy.* Et pour ce qu'en-

cor que ce temps futur ait deux parties, l'une en laquelle nous sommes dépoüillés du corps par la mort, l'autre en laquelle nous en sommes reueſtus par la reſurrection, ſi eſt ce qu'en l'une & en l'autre noſtre condition doit toujours eſtre de iouir de la preſence de I. Chriſt, il ne conſideré cela que comme vn meſme trait de temps, dans la premiere partie duquel eſt le commencement de noſtre felicité, & ſon accompliſſement en la ſeconde. Ce qui excite nos deſirs & nos affections d'eſtre maintenant dépoüillés de ce corps, afin d'entrer en poſſeſſion de ces bien heureux commencemens, iuſques à ce que le temps de la perfection vienne. Or eſt cela merueilleuſement éloigné de cette opinion qui oſte aux ames des Fideles apres leur mort tout ſentiment de quoy que ce ſoit, & meſmes de leurs propres puiffances & de leur eſtre.

S Luc nous rapporte que S. Eſtienne en mourant recommanda ſon eſprit a noſtre Seigneur Ieſus, en diſant, *Seigneur Ieſus ie remets mon eſprit entre tes mains.* Et le Seigneur luy meſme auoit pareillement recommandé le ſien à ſon Pere en ſa Croix. A quelle intention

estoit-ce donque? Ce n'estoit pas sans doute pour le garentir de perir & d'estre reduit à neant. Car la substance de l'Ame ne tenant rien de la matiere ni du mélange des elemens, elle est de sa nature incorruptible & imperissable, comme les Anges. Estoit-ce donc pour estre garenti des tentatiōs & des entreprises du Malin, ou pour estre rendu iouissant de la felicité & de la gloire? Quant au premier, il ne peut auoir lieu si les esprits des Fideles demeurent engloutis d'un si profond sommeil, qu'ils perdent absolument tout vsage de leur connoissance. Car les tentations du malin consistent ou en l'artifice de presenter exterieurement à nos sens des objets propres à émouvoir nos appetits: ou en ce qu'il nous forme interieurement en la fantasia des images de choses qui nous excitent, & qu'il y fauorise de son efficace celles que nous y auons déjà; ou qu'il émeut nos humeurs, & que par nos humeurs il sollicite nos appetits & les passions de nos ames. Que peuuent donc les attentats sur des substāces, qui ne sōt point sujettes à l'émotion des humeurs, qui ont perdu en mourant la faculté de l'imagination, qui n'ont point de

sens corporels, puis que ce ne sont pas des corps, & dont tous les sentimens spirituels sont tellement liés en l'exercice de leurs fonctions, que ni les objets extérieurs ne les peuvent aucunement toucher, ni les visions de dedans y engendrer la moindre pensée ? Pour le second, il n'y a ni gloire ni félicité qui puisse conuenir aux esprits, sans l'action de leur volonté & de leur intelligence. Il n'y a personne à qui l'on die que les esprits des Fideles trépassés sont heureux & glorieux, qui ne conçoieue incontinent que tant s'en faut qu'ils soyent engloutis en ce profond assoupissement, qu'au contraire ils ont vn tres-vif & tres-notable sentiment de leur félicité & de leur gloire.

Je suis bien fort de l'aduis de ceux qui pensent qu'en ces paroles de nostre Sauueur, *Qui croit en moy, ne verra iamais la mort, il est passé de la mort à la vie*, il y a vne particuliere emphase, & qui fait singulierement à nostre propos. Je sçay bien qu'en diuers endroits il semble que Christ interprete ces mots par cette Promesse, *Je le ressusciteray au dernier iour*. Neantmoins si depuis le temps auquel il parloit ainsi, les Fideles qui sont trépassés alors, ont dormi ius-



qu'à maintenant, & doiuent encore dormir iufques à la confommation des ſiecles, ſans auoir non plus de l'Ame que du corps aucun ſentiment de leur eſtre ni de leur condition, ie ne comprens pas que l'eſperance de la reſurrection rempliſſe tout à fait la magnificence de ces termes. Bien que le corps s'endorme de la forte, ſi la principale partie de l'homme, & de laquelle l'Ecriture parle quelquesfois comme ſi c'eſtoit l'homme, & que le corps n'en fuſt que l'habitation, vit, & veille, & ſent, & exerce avec ioye & contentement les fonctions qui ſont dignes de l'excellence de ſa nature, la mort n'eſt pas vne mort proprement, & ne ſemble pas meriter vn nom ſi terrible ni ſi odieux. C'eſt pluſtoſt, comme l'Ecriture parle, vn ſommeil, pendant lequel l'homme ſ'entretient de viſions ſouuerainement agreables. Mais ſi les ſentimens de l'ame & du corps ſ'eſteignent également, & cela non pour peu de temps, mais pour ie ne ſçay combien de ſiecles, comment eſt ce que cela ne s'appelle pas vne mort, mais vn transport de la mort à la vie ? Et cela paroitra encore beaucoup plus étrange ſi nous l'appliquons aux Peres & aux

Patriarches qui ont vescu dans les premiers siecles, comme Adam, & Seth, & Noé, & Abraham. Car puis que l'Apostre, Hebr. II. leur attribuë vne mesme foy avec nous, bien que les choses que la foy embrasse ne leur ayent pas esté reuelées si clairement qu'a nous, si est ce qu'elles ont deu produire vn mesme effect en leur égard qu'au nostre, Iesus Christ estant toujours le mesme hier, & aujour d'huy, & encore eternellement. Ceux là donc sont ils passés de la mort à la vie, qui depuis auant le Deluge & peu apres, sont non seulement reduits en poussiere quant à leurs corps, mais enseuelis quant à leurs esprits dans vn si profond endormissement, & dans vne insensibilité si extreme ? Et veritablement il semble qu'il est manifeste qu'ils en ont esperé tout autrement. Quand Iacob apres tant d'afflictions & de pelerinages si penibles & si fâcheux, se consoloit par ce qu'il auoit attendu le salut de l'Eternel, s'il n'auoit point d'autre esperance que celle de perdre le sentiment de tous biens & de tous maux pour vne si longue suite de siecles, il auoit plus d'occasion de s'affliger que de se réjouir, & d'apprehender la mort, que de tirer de

la consolation de ce qu'il la voyoit si prochaine. Encore est icy considerable tant & plus, que comme il estoit beaucoup plus éloigné du iour du iugement que nous ne sommes maintenant, & qu'il n'apperceuoit sinon de bien loin dans les tenebres de l'aduenir la manifestation du Redempteur, que nous voyons arriüée, aussi ne voyoit il point si clairement que nous faisons l'esperance de la resurrection, & n'auoit point vne si distincte connoissance de la gloire qui nous attend dans les lieux celestes.

Je voy que Dauid, qui a mesure qu'il approchoit dauantage du temps de la reuelation du Sauueur, receuoit aussi de Dieu, & donnoit à son Eglise de plus grands éclaircissements sur ces matieres, que n'en auoyent eu ses deuan- ciers, à neantmoins de fort differens mouue- mens quand il se void ou en peril, ou en estat de mourir. Quelques fois dans ses Pseaumes il montre qu'il a beaucoup de crainte de la mort, & demande à Dieu affectueusement que par sa bonne Prouidence & par la puissance de sa main, il empesche qu'il n'y tombe. Et ces siens mouuemens si frequemment rapportés

& repetés dans ses écrits , accompagnés de vœux si ardens , suivis d'actions de graces si viues & si plénes de deuotion , lors que Dieu l'a déueloppé de ses dangers, monstrent bien que cet objet, quand il se presentoit à luy, donnoit de terribles agitations à son ame. Et neantmoins lors qu'il faut mourir , ils'y dispose tres tres-paisiblement , & n'en témoigne apprehension ni alteration quelconque. Si vous demandés à ceux qui pensent que les sentimens de l'Amé s'amortissent avec ceux du corps, pourquoy Dauid apprehende si fort la mort, ils vous diront qu'il en rend la raison luy mesme. C'est que dans la mort il ne se fait point de mention du nom de Dieu , & qu'on ne luy chante point de louanges. Psal. 6. Ce qui prouue à leur aduis qu'il a creu que la mort estoit tout d'un coup, aussi bien à l'esprit qu'au corps , la connoissance de toutes choses. Mais si ç'a esté là la seule raison, pourquoy ne craint il autant la mort quand il est vieil ? Mourir vieil empescher il qu'on ne perde la souuenance de tous objets ? Ou à t'il deu estre plus sensible à Dauid quand il estoit en fleur d'aage , de perdre en laissant la vie, le moyen de chanter

les loüanges de Dieu, que d'estre priué de ce contentement en mourant en bonne vieillesse? Il est donc beaucoup plus raisonnable de dire que Dauid & les autres Saints des temps passés, ont estimé que Dieu les auoit mis au monde pour deux fins. L'vne qui regarde sa gloire, pour l'auancer & la celebrer tant qu'ils pourroyent. L'autre, pour y iouir long-temps des témoignages de sa faueur, en ces benedictions temporelles dont il auoit donné les promesses. Quand donc quelque peril de mort les menace auant le temps qui sembloit auoir esté déterminé par la nature pour mourir, soixante & dix, pour exemple, ou quatre vingts ans, ou s'il y auoit au temps de Dauid quelque autre terme naturel & ordinaire de la vie, ils s'en émeuent extraordinairement, pource qu'il semble que la mort auant âge leur soit vn témoignage de l'ire & de la malediction de Dieu. Ainsi pour induire Dieu à les en garentir, apres luy auoir demandé la remission de leurs pechés, ils luy alleguent cette raison, c'est qu'autrement il sera luy mesme en quelque façon priué du fruit du dessein auquel il a regardé, quand il les a mis au monde.

Car c'est comme si vne ieune plante se plaignoit au iardinier ou au maistre du verger, de ce qu'ayant esté mise au rang des autres pour porter quantité de fruits, il la couperoit neantmoins par le pied, lors qu'elle ietteroit les premiers boutons, & qu'elle commenceroit à monstrier quelques belles esperances. Mais quant à cette grande tranquillité d'esprit, en laquelle ils reçoient la mort, quand elle leur arriue au temps auquel elle ne porte point de marques de l'ire de Dieu en sa precipitation, elle vient sans doute de ce que la mort est accompagnée du sentiment de la paix de nostre Seigneur, & de l'esperance de quelque felicité pour leur Ame. Autrement, par l'adueu mesmes de ceux avec qui ie raisonne maintenant, ce qu'ils ne celebreroyent plus Dieu dans la mort, & qu'ils n'y auroyent plus aucun goust de son amour enuers eux, leur en deuroit donner de grandes apprehensions, & des auersions inimaginables. Quelques vns d'entre les Payens se sont autrefois, comme Socrate, fortifiés par cette pensée contre l'apprehension de la mort, qu'ou bien elle oste le sentiment de toutes choses, ou bien elle ne l'oste

pas. Si elle ne l'oste pas, ceux qui meurent, doiuent, s'ils sont honnestes gens, esperer du contentement apres leur vie, dans la conuersation des grands personages qui sont trépassés auant eux; & la compagnie d'Orphée, de Musée, d'Homere, d'Hesiodé, d'Ulysses & d'Agamemon est sans doute, comme ils estiment, pour leur donner des satisfactions incomparables. Si elle l'oste tout a fait, il ne faut point craindre la mort, puis qu'elle reduit les hommes à ce point de n'estre plus sensibles à chose quelconque. Mais ces gens n'auoyent iamais rien saouuré de la douceur de la paix de Dieu, ni du contentement qui naist de l'assurance de la dilection paternelle. N'ayans donc point experimenté d'autres biens que ceux que le monde fournit, ils se pouoyent bien retirer de la vie, ainsi qu'ils disent eux mesmes, comme d'un banquet, apres s'en estre rassasiés, sans se plaindre beaucoup d'estre obligés d'en laisser la iouissance à ceux qui les suiuent. Mais quant à David & aux autres fideles seruiteurs de Dieu, à qui il auoit donné les commencemens & les auantgousts de la gloire, avec quelle douleur de-

uoient ils receuoir en quelque temps que ce fust la nouvelle de la mort, s'ils estoient non flottans & chancelans, comme les Payens, entre l'esperance de voir Abraham, Isaac & Iacob, & la crainte de perdre toutes sortes de sentimens, mais plénement & profondement persuadés, qu'au lieu de les mettre en la plene iouissance de ce qu'ils auoyent commencé de sauouer icy bas, la mort leur en rauiroit absolument la souenance?

Ce mesme Dauid témoigne en vne infinité d'endroits vn regret fort sensible & fort profond d'estre éloigné de l'Arche de l'Eternel, pource que c'estoit là que Dieu donnoit des preuues extraordinairement reconnoissables de sa presence. Si est-ce que dedans les cauer- nes, & dedans les deserts, & dedans les plus profondes forests, il pouuoit s'entretenir avec Dieu, & tirer des sources de sa propre meditation, comme aussi paroist il qu'il l'a toujours fait, quantité de belles consolations, pour détremper l'ennuy queluy causoit son eslongnement d'aupres de l'Arche. Je vous prie donc, s'il eust creu que la mort luy eust deu oster pour tant de siecles, toute connoissance &



toute memoire de son Dieu, quelles lamentations n'eust il point faites ? Ou eust-il trouué des paroles suffisantes pour exprimer les angoisses de son ame en cette occurrence ? A toute heure il demande avec quelque espece d'impatience, *Quand verray- ie la face de mon Dieu ?* Si par ces mots il entend l'Arche, combien plus deuoit il desirer de voir la vraye face de Dieu apres sa mort ? Et de quelle inquietude deuoit il estre rempli quand il pensoit que le trépas luy rauiroit, non pas seulement le contentement de voir la face de Dieu, mais le souuenir d'auoir iamais ni rien veu ni rien appris de luy, soit dedans le Tabernacle, ou dedans le Monde ? S'il entend voir la face de Dieu, comme elle se void dedans les cieux, comment est- ce que Dauid à peu faire ce souhait, s'il a eu cette opinion que le sommeil de la mort luy fermeroit si long temps les yeux de son intelligence ? Certes ce n'a esté l'opinion ni de Dauid, ni d'aucun autre fidele de ce temps là. Leur commun sentiment estoit celuy qui est exprimé disertement au liure de l'Ecclesiaste ; que quand l'homme meurt, *Le corps retourne en la terre a'où il a esté pris, & que l'esprit se retire vers Dieu qui l'a*

donné. Or de croire que l'esprit des Fideles puisse estre avec Dieu, sans auoir quelque connoissance de sa presence, & iouir de quelque rayon de sa felicité, c'est vne chose tout a fait hors de raison & d'apparence. Lors que Dieu vouloit autrefois promettre quelque assistance particuliere à ses Fideles, il leur disoit, *Je seray avec toy*, & c'estoit aussi leur vœu commun & ordinaire pour ceux à qui ils souhaittoient grace & benediction, *L'Éternel soit avec vous*. Si donc Dieu ne peut estre avec personne, sans luy donner le sentiment de sa faueur, comment pourroyent nos esprits estre avec Dieu, sans iouir de quelque effect de sa presence gracieuse?

Veritablement quand nous n'aurions autre preuue de l'estat des Fideles apres leur mort, que ces paroles de nostre Seigneur au Larron qui se conuertit en la Croix, *Tu seras aujourd'huy avec moy en Paradis*, elles seroyent seules suffisantes, si nous ne nous auenglons volontairement, pour nous faire connoistre qu'ils se reposent bien à la verité, mais que c'est d'un repos accompagné de beaucoup de contentement & de ioye. Car que ce mot *Aujourd'huy*, se doie

se doive prendre au sens ordinaire & commun, pour signifier le temps qui devoit immédiatement suivre la mort de nostre Seigneur, pendant que son Ame à esté separée de son Corps, c'est chose qui ne peut estre reuquée en doute, sinon par ceux qui de gayereté de cœur abusent de leur raison. En quel endroit du Nouveau Testament nostre Seigneur, ou qui que ce soit l'employe-t'il en autre signification ? Et si l'auteur de l'Epistre aux Hebreux l'ayant rencontré au Pseaume xcv. en cette sentence, *Aujourd'huy si vous oyés sa voix, n'endurcissés point vos cœurs*, l'a entendu du temps de la predication de l'Euangile du salut, y a t'il apparence qu'à son imitation nous deuions aussi expliquer les paroles de Iesus Christ en cette sorte ; En verité en verité ie te dis, qu'au iour de la resurrection ie te recueilliray avec moy en Paradis en mesme gloire ? Si tels commentaires nous sont permis, y aura t'il rien de certain ni dans la Parole de Dieu, ni dans le langage des hommes ? Paroist-il pas manifestement que le Seigneur voyant ce brigand angoissé en son esprit par l'apprehension du iugement de Dieu, dont il

attendoit l'exécution, selon le commun sentiment de la conscience, immédiatement apres la mort, l'a voulu consoler par l'assurance de la remission de ses pechés, & par l'esperance d'une félicité, dont son ame iouïroit dès aussi tost qu'elle seroit separée ? Ou donc l'Esprit de Iesus Christ, estant délogé de son corps, est monté en Paradis, ou non. S'il n'y est point monté, nostre Seigneur n'a rien voulu promettre sinon que l'Ame de ce personnage seroit dès ce iour là mesme presente avec sa Diuinité dedans le ciel. Or bien que nostre Seigneur fust Dieu benit eternellement, si n'y a t'il point d'apparence qu'il regarde à sa Diuinité en l'enonciation de ces paroles. Outre que sa Diuinité n'estoit point encore lors si clairement reuelée, qu'il eust voulu commencer à donner connoissance de ce qu'il estoit à cet homme par là, qui peut douter que voyant leurs corps à tous deux en vne mesme condamnation, il ne vueille releuer le courage de ce miserable, qui dans le milieu de son agonie monstroit auoir quelque foy & quelque esperance en luy, par l'assurance qu'il luy donne que dans peu de momens leurs

plus ses organes. Car il est bien aisé de concevoir qu'il y a en l'homme, tandis qu'il est composé d'Ame & de corps, vne faculté d'intelligence, qui pendant quelque temps n'exerce point ses fonctions. Puis que cette conjunction est faite de telle sorte que les organes de l'vn doiuent seruir aux operations des facultés de l'autre, & qu'elles se fassent ou toujours, ou le plus ordinairement, par leur entremise, quand les organes viennent à recevoir quelque trouble ou quelque empeschement, il faut necessairement que les operations de l'entendement cessent de mesmes. Mais qu'il y ait vne substance actuellement existente separée d'vn corps, qui soit douée de faculté d'intelligence, & qui neantmoins n'en puisse vser pour ce qu'elle n'a point de corps, est vne chose à mon aduis absolument inconceuable; parce qu'elle ne peut actuellement exister qu'elle ne viue, & on ne peut concevoir aucune sorte de vie en elle, qu'on n'enferme en la mesme pensée l'usage de ses facultés. Vous conceurez aisément que le corps vit, sans que pourtant l'homme voye, ni qu'il raisonne: pource que la vie peut subsister en l'homme sans la veüe &

le raisonnement. Mais vous ne vous figurerez point que le corps de l'homme viue, que vous ne vous figuriez pareillement qu'il se nourrit, & que le cœur luy bat, ou qu'au moins les esprits ont encore quelque chaleur & quelque mouuement dedans ce siege de la vie. Ainsi la faculté ou la vie consiste, agira, encore que toutes les autres fussent endormies. En l'ame raisonnable, lors qu'elle est separée d'auec le corps, quelle puissance agira, si elle n'a aucun usage de celle de l'intelligence? Car il n'y a en elle ni puissance vitale, ni animale, ni naturelle, semblable à celles de nos corps; & quant à celle qu'on appelle locomotiue, c'est à dire, qui sert à se mouuoir d'vn lieu en l'autre, si l'usage de l'intelligence ne luy conuient pas, il n'y a nulle raison de s'imaginer qu'elle ait non plus aucun pouuoir de se remuer d'vne place en l'autre. Chose dequoy la nature mesme nous peut fournir vn témoignage bien authentique & bien euident, en ce qu'elle n'a donné à creature aucune entre les viuantes cette puissance de se mouuoir, sinon aux animaux qu'elle a doüés de fantaisie & de certains appetits, qui requierent necessairement le

transport

transport du corps, pour estre contentés. De sorte que s'il n'y a en l'ame ni intelligence ni appetit, ce seroit contre toute raison qu'on s'imagineroit en elle quelque employ de sa puissance locomotive. Ainsi vaudroit il quasi autant dire que l'Ame meurt avec le corps, & qu'elle ressuscitera avec luy, que de dire qu'elle vit, & que neantmoins elle ne fait aucune fonction de sa vie.

Il y a plus. En cette faculté de l'intelligence que nous possedons maintenant, il s'imprime certaines habitudes, qui sans aucune doute n'ont rien de commun avec les organes du corps, sinon, comme j'ay dit cy-dessus, qu'ils ont donné l'occasion à l'intellect de vacquer aux contemplations, & de former les raisonnemens par lesquels elles se sont acquises. Telle est, pour exemple, l'habitude qu'en Philosophie on appelle de ce nom de Sapience, qui consiste en l'intelligence nette & certaine des premiers principes des choses, & en la connoissance des conclusions qui en dependent, dans les objets les plus beaux & les plus nobles qu'on puisse presenter à l'intellect. Car que ce soit vne habitude purement intellectuelle, la

raison le nous enseigne, & l'experience y consent. Pource que d'un costé elle déploye ses operations sur des objets qui ne tiennent rien de la condition des corps, & que de l'autre elle ne se rencontre en aucun sujet de la nature de ceux esquels il n'y a point de Puissances sinon corporelles. Car il ne s'est iamais trouué ni cheual, ni elephant, ni aucun autre tel animal, destitué de la raison, en qui il ait paru le moindre rayon de ce qu'on nomme Sapien-  
ce. Ou donc cette sorte d'habitudes s'effaçent entierement par la mort, ou bien elles demeurent en l'Ame. Or n'y a t'il point de raison pertinente pourquoy l'on die qu'elles se doivent effacer. Car ie veux bien qu'elles soyent en quelque fasson entrées en l'intellect par l'interuention du corps, & que les organes du corps ayent contribué quelque chose aux raisonnementens dont elles se sont formées, si sont elles quant à elles intellectuelles tout a fait, & ont leur propre siege dans la raison mesme. Comme au contraire, encore que ce soit par la conduite de l'intellect que le corps apprend à se duire à certains mouuemens reglés par quelque mesure & par quelque art, si est-ce



que pour exemple l'habitude de bien escrimer ou de bien monter à cheual, est vne habitude corporelle. Ainsi donc que quand l'Ame raisonnable vient à se separer d'avec le corps, si le corps pouuoit subsister viuant sans elle, & par la presence de l'Ame sensitiue seulement, il n'y a rien qui empesche qu'il ne peust garder quelques vnes des habitudes qu'il a acquises par la conduite de l'entendement, comme on dit qu'il y a des cheuaux si bien dressés, qu'ils font maneige d'eux mesmes, sans que celuy qui les monte les gouerne: il est beaucoup plus conuenable que l'Ame demeurant viuante & subsistante apres le corps, les habitudes qui luy conuiennent si parfaitement demeurent & subsistent avec elle. Si donc elles subsistent, comme il est tout apparent, comment seroit il possible qu'une nature effectiuement viuante, douëe de si belles facultés, & ornée en ses facultés d'habitudes si excellentes, demeurast tant de siecles sans en estre aucunement excitée à les deployer en quelques operations? N'est-ce pas le propre des habitudes d'encliner les facultés à agir, de leur faciliter l'action à laquelle elles les enclinent, & mes-

mes de les y aiguillonner en quelque maniere? Et puis que l'homme est vn estre naturellement agissant, & que ce qui luy donne cette actiuité, c'est l'Amé, & que ce qui fait que l'Amé se porte plustost à vne chose qu'à l'autre en ses actions, c'est que les habitudes luy donnent la pente de ce costé là, pourquoy est-ce que l'Amé ne pourra conseruer en elle mesme separée l'actiuité qu'elle communiquoit au corps, & que ses propres habitudes n'auront pas le pouuoir qu'elles auoyent auparavant de la ployer en ses actions du costé qu'elles mesmes sont panchées?

Mais ne nous arrestons pas aux enseignemens de la nature, & consultons l'analogie de la religion. Certainement tous les fideles ont communion avec Christ, & cette communion consiste de leur part en la foy par laquelle ils l'ont embrassé, & de la sienne en la communication de son Esprit, qui les console, & qui les sanctifie. Or est cette communion si estroite qu'elle ne se separe iamais. Et comme la mort du corps en nostre Seigneur n'à pas empesché l'union hypostatique de la nature diuine & de la nature humaine en luy, de sorte

que ce dire ancien de l'Eglise est veritable, que ce que Christ à vne fois pris en cét égard il ne l'a iamais laissé ; ainsi la mort de nos corps n'empesche pas l'vnion mysterieuse de nostre Seigneur avec nous, de façon que ceux qu'il a vne fois fait ses membres, ne peuvent qu'ils ne demeurent tels à toujours. Partant mesmes apres la mort la communication de son Esprit de consolation & de sanctification nous demeure. Or quel peut estre cét Esprit de consolation & de sanctification qui ne nous consolera & ne nous sanctifiera point ? Ou quelle sera cette consolation & cette sanctification, si elle ne nous donne aucun sentiment ni de loy, ni de nous mesmes ? Quand vn des membres du corps tombe en mortification, il n'est plus reputé membre du corps : par ce qu'il n'est tenu pour tel sinon à cause de la communion à mesme vie & à mesme ame, qui est le principe de la vie & des actions. Si donc l'ame ne participe point à l'Esprit de Christ, qui seul anime tout ce corps mysterieux composé de luy & des fideles qu'il a rachetés, comment peut elle estre de ses membres ? Et comment y participera t'elle si elle ne

retient l'usage d'aucunes de ses facultés ? Car la participation de l'Esprit consiste ou dans les operations auxquelles il nous excite, ou dans les habitudes qu'il imprime en nos facultés. Or il n'y a point d'operations ou les facultés sont si profondement endormies. Car c'est le propre du sommeil d'arrester & d'intercepter les fonctions des facultés. Et quant aux habitudes, il n'est ni raisonnable ni imaginable qu'elles se conseruent tant de siecles en vn sujet ou elles ne se produisent iamais en aucunes operations. Le corps peut bien certes aucunement retenir la qualité de membre de Christ dedans la poudre du sepulcre, bien qu'il n'y sente aucun effect de la communication de cet esprit. Pour ce que s'il n'a point de liaison avec le chef immediatement & par soy mesme, au moins y en a t'il par l'entremise de l'Ame, qui est l'autre partie du tout qu'ils composoyent ensemblement. Car l'Ame par la relation qu'elle a avec luy en cet égard, le considere toujours & comme vne dependance de son estre, entant que sans elle il ne peut constituer aucun sujet, & comme vn estre dont elle depend en quelque façon, entant que sans

luy elle ne ſçauroit constituer vn homme. Ainſi l'Ame ayant vne effectiue & immediare communion avec Chriſt par la participation de ſon Eſprit, le corps entretient auſſi quelque liaiſon avec le chef, au moins certes mediatement & par la vertu de l'entremiſe de l'Ame. Mais ſi toute liaiſon venoit à eſtre rompuë entre l'Ame & Ieſus Chriſt, ce qui arriueroit indubitablement ſi l'Eſprit ne ſe communiquoit à elle ni en operations ni en habitudes, l'Ame ceſſeroit d'eſtre membre de Chriſt par elle meſme, & le corps ne le pourroit plus eſtre par ſon interuention. Je conclus donc pour ce premier Point, que l'Ame ſeparée du corps a intelligence & ſentiment, & par conſequent que les eſprits des Fideles trépaſſés iouiſſent de quelques degrés de leur felicité & de leur gloire. Voyons iuſques ou cela peut aller, autant que la Parole de Dieu, & l'analogie de la foy nous en enſeigne.



## QUELLE EST LA FELICITE'

*des Ames Fideles separees du corps, & quel  
le lieu ou elles sont recueillies.*

### SECON D DISCOVRS.

**P**OURCE que le lieu auquel les Ames Fideles sont recueillies à l'heure de leur separation d'auec le corps, cōtribuë sans doute beaucoup à leur contentement, & que quand nous aurons decidé ou il est, il nous sera beaucoup plus aisé de parler de la nature de la beatitude mesme, auant que de passer à l'examen des degres de la felicité des gens de bien, il semble qu'il soit necessaire de rechercher quel est le lieu qui leur est ordonné pour leur demeure. Afin donc de commencer par là ce discours, plusieurs ont esté de cette opinion que les esprits des Patriarches & des Peres qui ont vescu dessous l'Ancien Testament, n'ont point esté recus dedans le ciel iusques à la manifestation du Nouveau, que par l'ascension de Iesus Christ

Christ là haut, l'entrée leur y a esté donnée. Et de cette opinion ils ont eu pour principal fondement le passage qui est au chapitre IX. de l'Epistre aux Hebreux, ou il est dit, *Que le chemin des lieux saints n'estoit point manifesté sous les tēps del'Economie de la LOY, tandis que le premier Tabernacle estoit encore debout.* Ayant donc ainsi banni les Ames des Peres de la demeure des cieux pour tout ce tēps qui devoit couler iusques à l'ascension de Christ, & estant necessaire de leur pourvoir de quelque certaine habitation, afin qu'elles ne demeurassent pas errantes & vagabondes, pource qu'ils n'ont pas creu qu'il y eust de logement plus propre à leur marquer que le sein d'Abraham, dont nostre Seigneur parle en l'Euangile, ils n'ont point fait de difficulté de determiner que c'est là qu'elles ont demeuré tout ce long-temps. Seulement se sont ils trouués en quelque perplexité quand il a falu definir precisement en quelle partie du monde estoit ce sein d'Abraham. Car les vns l'ont placé dedans le prochain voisinage des Enfers, quoy que nostre Seigneur met vn grand abyfme entre deux; les autres en ont fait comme vn vestibule des

cieux ; & les autres enfin ne sçachans pas bien à quoy s'en tenir, ont laissé la question indécise.

Or quant à ce qui est du sein d'Abraham, comme quand nostre Seigneur a dit, Mat. 8. 11. *Que plusieurs viendront d'Orient & d'Occident, qui seront assis à table avec Abraham, Isaac & Jacob,* il n'a pas voulu proprement designer le lieu ou ces Patriarches sont ensemble, ni définir si c'est dedans ou dehors les cieux; tellement que si le lieu ou ils sont se peut recueillir de ce passage, c'est de ces mots, *Au royaume des cieux,* & non pas de ceux là, *estre assis à table avec Abraham, Isaac & Jacob;* ainsi n'y a t'il point d'apparence qu'il ait non plus voulu determiner vn certain lieu par ces paroles, *Au sein d'Abraham.* Pource que de son temps il y auoit deux façons de manger ensemble, l'vne de s'asseoir à l'entour d'vne table comme on fait encore maintenant, l'autre, de se coucher en certains lits, de telle façon qu'on auoit la teste près de l'estomach l'vn de l'autre, & qu'on se reposoit quasi dans le sein de son voisin, en l'vn de ces passages le Seigneur a regardé à l'vne de ces coustumes, & en l'autre à l'autre, pour signifier vne



mesme chose, c'est qu'on mange avec Abraham. Et pour ce encor que manger ensemble de la sorte est un témoignage d'une conuersation familiere, & d'une société plene d'amitié, pour dire que le Lazare auoit cette étroite familiarité avec Abraham, il dit qu'il estoit en son sein; comme pour signifier que les autres iouïront de cette douce société avec luy, il dit qu'ils seront avec luy à table. Ce qui montre bien sans doute qu'ils doiuent estre en mesme lieu, mais ne determine nullement si ce lieu est au dessus des cieus, ou au dessous de la terre.

Quant à ce qui est de l'intelligence de l'autre passage, assurement ceux qui s'en sont preualus pour empescher les esprits des Peres d'entrer dans le ciel auant l'Ascension de Christ, se sont trompés en son interpretation. L'Apôstre n'y a rien voulu dire autre chose sinon que par la ceremonie de faire entrer le souverain Sacrificateur vne fois l'an dans le Saint des Saints avec du sang, pour la propitiation des pechés, le S. Esprit a asés clairement donné à entendre, que le vray Souverain Sacrificateur n'estoit point encore entré dans le Sanctuaire des cieus, & que le moyen par

lequel cela s'accompliroit n'estoit point encores mis en euidence. Et de fait il n'y pouuoit estre mis sinon par l'éuenement de la chose mesme. Or la chose mesme & la ceremonie ne pouuoient subsister en mesme temps. Car l'une tenoit lieu de figure, & l'autre de realité & de verité. Or la figure & la verité sont destinées à diuers temps, & pour des dispensations differentes. La verité donc subsistant, la figure cessoit necessairement. Et partant tandis que la figure a subsisté par l'institution de Dieu, la verité ne peut estre presumée effectivement exhibée. Mais quelque interpretation qu'ils ayent donnée à ce passage, il ne nous importeroit pas beaucoup qu'ils s'y fussent trompés ou non, pourueu que ce que la plupart d'entr'eux tient, fust vne verité constante, & de laquelle tout le monde demeurast d'accord avec eux. C'est que depuis que nostre Seigneur Iesus est monté là haut, l'entrée des cieux a esté ouuerte, non seulement aux Fideles qui sont decedés depuis luy, mais mesmes generalement à tous ceux qui ont vescu sous l'Economie des temps passés, tant depuis que deuant la publication de la Loy dessus la mon-

tagne. Car que m'importe qu'Abraham & les autres Patriarches, Peres, fideles, & gens de bien qui ont esté dans ces premiers temps, n'ayent pas eu cet avantage d'entrer dedans le ciel, sinon lors que nostre Seigneur y est monté, pourueu que quant à moy i'y entre quand ie mourray, & que ie les y rencontre tous pour y iouïr avec eux d'une mesme ioye? Quel interest, di-je, puis-je auoir que quand Dieu a pris les Ames de ses fideles autrefois, comme Elie parloit de la sienne, il les ait logées à part en quelque lieu reculé de luy iusques à l'ascension de Christ, pourueu que quand il prendra la mienne il la mette dans son Sanctuaire? Mais pource que les Chrestiens n'ont pas tous esté de ce sentiment, & que quelques vns ont estimé qu'encore que les Fideles en mourant entrent en vn profond repos, accompagné d'une consolation & d'une ioye merueilleusement sensible, si est-ce qu'il ne leur sera pas permis d'entrer dedans le ciel en la presence de Dieu, ni de iouïr de sa vision, sinon lors de la resurrection, il nous faut briefuement examiner & les passages & les raisons sur lesquelles ils se fondent.

Ils disent donc que l'Ecriture sainte nous renuoye ordinairement à la resurrection pour l'accomplissement de nos esperances, & que c'est en cette iournée là seulement que nostre Seigneur promet de donner la remuneration à ceux qui croiront en luy. Comme cela se peut voir au ch. 6. de S Iean, & en diuers autres lieux semblables. Quelques vns mesmes n'ont point fait de difficulté d'alleguer à ce dessein le passage ou S. Pierre dit, que *Christ a esté viuifié en Esprit, par lequel aussi estant allé il a presché aux esprits en charité.* Pource qu'encore qu'il y soit parlé des esprits de ceux qui ont vescu longtemps auant la reuelation du Nouveau Testament, si est-ce qu'à leur aduis il y a pareille raison, & qu'on doit faire mesme iugement des fideles de maintenant, & de ceux du temps passé en cette matiere. Et voicy à peu pres comment ils expliquent cette raison. Nul, disent ils, n'est ni remuneré ni puni des punitions & des recompenses qui sont ordonnées par les loix, sinon apres que la sentence est donnée & prononcée iuridiquement. Or est le iugement qui doit estre prononcé iuridiquement de nous, differé iusques au dernier

jour. De faſſon qu'il ſeroit contre les formes ordinaires de l'adminiſtration de la iuſtice, que les eſprits des fideles fuſſent admis à la viſion de Dieu, auant que noſtre Seigneur ait prononcé, *Venés les benits de mon Pere, poſſedés le royaume qui vous a eſté préparé deuant la fondation du monde. Car i'ay eu faim; & les choſes qui ſuiuent.* Comme donc on tient les criminels en priſon, (& c'eſt ce que ſignifie ce mot de chartre) iuſques à la prononciation de l'Arreſt, & comme on ne les produit point en la place publique pour y eſtre ſuppliciés, ſinon apres que l'Arreſt eſt prononcé; ainſi eſt il raiſonnable qu'il y ait vn lieu deſtiné pour recueillir ceux qui doiuent eſtre abſous à l'aduenement de Chriſt, qui ſoit different du lieu ou la remuneration leur ſera donnée. Mais comme ceux qui ſont en priſon pour leurs crimes, ſont geſués & tourmentés en leurs conſciences par l'apprehenſion de l'Arreſt & du ſupplice qui les attend, (ce qui eſt proprement à leur aduis la péne que les damnés ſouffrent à cette heure,) auſſi eſt il raiſonnable que ceux qui attendent leur remuneration en ce lieu de repos, iouïſſent de conſolation

par l'assurance de leur future absolution, & par l'esperance de la gloire. Or si cette consideration a lieu pour les Peres d'autrefois, il est sans doute qu'elle est aussi bonne pour les fideles du Nouveau Testament, que pour ceux de l'Ancienne Alliance.

Quant à ce qui est de ce passage, ie voy qu'on l'a pris en diuerses façons, dont il y en a deux considerables entre les autres. Car quelques vns ont pensé que par l'Esprit de Iesus Christ doit estre entenduë son Ame : par sa predication, la connoissance qu'il a donnée aux Ames des anciens Fideles, de la propitiation qu'il venoit de faire en la croix : & par le mot que nous traduisons *chartre*, vne espeece d'échauguette, dans laquelle ces Ames estoÿt en attente de la redemption qu'ils auoyent esperée, selon que les promesses leur en auoyent esté données. Ils se figurent donc les Ames des anciens Fideles à peu pres comme ceux qui sont mis en sentinelle en quelque lieu élevé dans vne placé assiegée, pour decouvrir de loind'ouë & quand apparoiſtra leur secours. Seulement y mettent ils cette difference, que l'esperance du secours en vne place assiegée est  
 toujours

toujours meſſée de doute, à cauſe de l'incertitude des conſeils & des éuenemens humains. Et cette doute n'eſt point ſans crainte, ni la crainte ſans inquietude, ni par conſequent ſans anxieté. Au lieu que les ames des ſainctſ personnages des temps paſſés ne heſitant aucunement ſur la promeſſe de Dieu, ont poſſedé vne eſperance toute aſſeurée, & par conſequent vne tranquillité fort profonde, & vn contentement ſans aucun meſlange d'affliction. Quelques autres ont eſtimé que par l'Eſprit de Chriſt, doit eſtre entendu eſa diuinité; par ſa predication l'inuitation qu'il a fait faire du temps de Noé à la repentance; & par les eſprits qui ſont en chartre ( car ils croyent que pour adjuſter cette locution Hebraïque à noſtre langue, il y faut ſuppleer ces mots *qui ſont*, ou, *qui ſont maintenant* ) les ames de ceux qui n'ont pas voulu entendre à cette inuitation, & qui à cauſe de leur obſtination ont eſté mis ſoubs chaines d'obſcurité dans les horribles priſons, ou ils attendent leur dernier ſupplice. Or pour faire icy vne petite digreſſion, & retourner pour vn peu de temps à la queſtion precedente, ie dis que laquelle que

l'on suiue de ces deux interpretations, il s'en conclud euidemment que les ames ne sont pas destituées de connoissance apres la mort. Car si on s'arreste à la premiere, les ames des fideles attendoyent avec auidité la reuelation de la redemption de Iesus Christ. Et si on suit la seconde, les criminels n'ont pas accoustumé de dormir toujours dans leurs cachots. Le ver de leur conscience, & l'apprehension de l'aduenir les réueille. Ioint que si les ames des méchans perdoient tout sentiment au sortir du corps, il ne seroit point besoin de leur assigner de certaine commune prison : elles seroyent assés bien pour l'attente du dernier iugement, en quelque lieu du monde qu'elles se trouuassent. Mais retournons à nostre propos. I'estime donc que cette seconde interpretation est de beaucoup la meilleure & la plus conuenable tant à l'intention qu'aux paroles de l'Apostre. Et si ie me veux tenir à cela, ie n'ay rien à répondre sinon qu'encore que le lieu du supplice & celuy de la prison soyent assés souuent differens, si ne le sont ils pas toujours pourtant. On punit bien quelques fois les criminels dans les Bastilles & dans les Con-



ciergeries, dans lesquelles ils ont esté gardés en attendant leur Arrest. Et du temps que S. Pierre a écrit, c'estoit chose assés ordinaire entre les Grecs & entre les Romains, que de faire seruir vn mesme lieu premierement de prison, & puis de theatre de supplice. Ainsi ce passage ne proueroit nullement que les ames des fideles ne soyent maintenant reseruéés dedans les enfers, encore qu'elles y doiuent estre quelque iour tourmentés pour leurs crimes; & par mesme raison il ne s'en ensuiuroit pas non plus, que les esprits des fideles ne soyent pas maintenant recueillis dedans les cieux, encore que ce doie estre quelque iour le lieu de leur remuneration & de leur gloire. Mais donnons cela à l'honneur de ceux qui ont mis cette premiere interpretation en auant, de voir si en la receuant il s'en pourroit prouuer que le ciel n'est pas encore pour maintenant le domicile des ames fideles. Quoy que la vision de Dieu en laquelle doit consister nostre souveraine felicité, se doie communiquer principalement dedans le ciel, la demeure du ciel pourtant, & la vision de Dieu, peuuent estre choses distinctes. Dieu, di-je, se pourroit bien

faire voir hors du ciels'il vouloit, & s'il vouloit encor, il y pourroit bien auoir quelcun dans le ciel qui pourtant ne verroit pas Dieu, de cette vision en laquelle consiste le comble de la beatitude. Prenons donc le cas que les ames des fideles ou ayent deu autrefois, ou doiuent encore maintenant estre mises comme en sentinelle en quelque lieu, celles des fideles d'autrefois pour attendre la reuelation de la redemption de la croix, celle des fideles de maintenant pour attendre la seconde apparition du Redempteur mesme, ce lieu pourroit bien auoir esté dans les cieux, quoy que la gloire de la vision de Dieu ne leur eust point encore esté donnée. Et à comparer ce passage ainsi interpreté avec cettuy là, *Tu seras aujourd'huy avec moy en Paradis*, il y auroit beaucoup plus de sujet de croire que la guerite de cette sentinelle seroit au ciel que non pas ailleurs. Car c'est dans le ciel qu'est le Paradis, ou l'ame de nostre Seigneur est montée, & ou par consequent estoient celles à qui il vouloit donner connoissance de sa satisfaction.

Quant à ce qui est des autres passages dans lesquels l'Ecriture nous renuoye à la iournée de la bien-heureuse resurrection pour obtenir

nostre remuneration, il ne semble pas non plus necessaire de les prendre de telle sorte, qu'ils nous induisent à exclure les ames fideles des cieux. Il n'y a point de terme plus vsité pour représenter la gloire que nous attendons en cette bien-heureuse iournée, que celuy de triomphe. Comparons donc l'estat de ceux qui ont triomphé à Rome autrefois, avec les fideles qui attendent la remuneration de cette gloire. Ils combattoyent premierement hors de Rome dedans les pays étrangers, soit qu'ils fussent plus, ou moins élognés, selon que le requeroient les occurrences des choses, ou l'étenduë de l'Empire. Apres avoir vaincu leurs ennemis, il leur estoit permis d'entrer dans la ville de Rome cōme particuliers, pour y demander les charges de la Republique, ou l'honneur du triomphe. Le Senat en ordonnoit premierement, & nul n'a iamais triomphé dans Rome que du consentement du Senat, ou par l'autorité du peuple. Puis quand la permission de triompher étoit obtenuë, alors ils sortoyent de la Ville, pour y retourner incontinent, non plus comme personnes particulieres & sans appareil, mais comme

Capitaines victorieux & Conquerans, en pompe & en magnificence solennelle. Pour quoy donc apres que le fidele a combattu icy bas contre les ennemis de la gloire de Dieu & de son salut, & apres qu'il est sorti victorieux de tous ses combats, ne luy seroit-il pas permis d'entrer comme vne personne priuée, & dé-pouillé de son corps, dedans cette celebre Ierusalem, non pour demander le triomphe, car il est desia tout ordonné, mais pour attendre le iour auquel il se doit celebrer, en passant cependant ce bien heureux temps en la compagnie des saints Anges & des fideles esprits qui sont en la mesme attente? La mesme chose se pratique enuers les Ambassadeurs, qui peuuent entrer premierement en personnes particulieres dans les villes capitales des Empires ou leur ambassade est adressé, & puis apres en estans sortis, retourner encor vn autre iour en qualité d'Ambassadeurs en la celebrite d'vn grand cortege. Et à l'entrée des Princes, quand ils retournent de quelque conqueste, & de quelque glorieuse expedition, on obserue assés souuent la mesme pratique, d'en remettre la pompe & la magnificence à quelque iour

solennel, tandis qu'ils ne laissent pas de viure chés eux avec leur Cour ordinaire. En fin la mesme chose s'estant pratiquée enuers nostre Seigneur Iesus, il ne doit pas estre trouué étrange si Dieu en vse de mesmes enuers ses Fideles. Car il a combattu premierement en la Croix, & a vaincu par la constance. Son corps ayant esté mis dans le sepulcre, son Esprit est môté en Paradis, s'il faut ainsi dire, à petit bruit; & puis estant retourné & le corps ressuscité, il a esté enleué en haut, guindé dessus les nuës, & est entré comme triomphant dans le ciel, entre les applaudissemens des esprits bien-heureux, & les acclamations des saints Anges. Cependant ce n'est pas merueille si l'Ecriture parle vn peu plus rarement de la reception des ames fideles dans le ciel, que de cette glorieuse iournée de la resurrection bien heüruse. Car ces cōmencemens de nostre beatitude, dont nous ioüissons incontinent apres la mort, sont bien merueilleux à la verité, si vous les considerés precisément en eux mesmes : mais ils sont obscurs, imparfaits, & de peu ou point d'éclat, si vous venés a les comparer avec la splendeur de la magnificence en laquelle nous en ver-

rons quelque iour l'accomplissement. Comme donc encore que les Promesses de remuneration faites à Iesus Christ pour l'obeissance de sa Croix, regardent proprement son Ascension au ciel, & son exaltation en gloire à la dextre de son Pere, ainsi que S. Paul l'y rapporte au chap. 2. de l'Epistre aux Philippiens, cela n'empesche pas pourtant que son ame n'ait pretendu le droit d'entrer en Paradis pour le temps de sa separation d'auec le corps, & qu'elle n'en ait vsé de mesmes; ainsi quoy que les promesses de la remuneratiõ ayent vn particulier égard à la resurrection, cela n'induit pas pourtant que nos ames soyent priuées de la liberté d'entrer en l'attendant, dans le sanctuaire celeste. Et si quelcun de nous auoit selon l'ancien droit des Romains, adopté quelcun pour estre son enfant, en resolution de declarer cette adoption hautement & authentiquement en vn certain iour, afin de le rendre capable de la succession de ses biens & de ses dignités, il n'y a rien qui empeschast qu'il ne le logeast cependant en sa maison, en le tenant peut estre vn peu plus clos & couuert, iusqu'au iour destiné pour cette action publique & solennelle.

Il est vray qu'il y en a quelques vns qui trouvent de la difficulté à loger dedans le ciel les ames de ceux que Dieu à ressuscités, pour les laisser encore viure au monde vn certain espace de temps, comme le Lazare, & quelques autres. Car quelle apparence, disent ils, de les ramener de ce lieu de gloire & de felicité, en vn estat si chetif qu'est celuy de nostre conuersation en la terre? Ne vaudroit il pas mieux ne leur auoir point donné le goust des cōtenremens des cieux, que de les en arracher ainsi, pour les ramener dans les infirmités, & dans les incommodités de la vie presente? Ils enclinent donc volontiers à dire, qu'il auroit esté plus à propos de leur auoir assigné leur demeure en quelque lieu, dont la priuation ne leur fust pas si sensible ni si dōmageable. Mais il me semble que ces gens se donnent de la pêne pour neant. Car s'il y a de l'inconuenient en cela, n'est il pas bien aisé à Dieu d'ordonner quelque demeure particuliere à ceux là, & receuoir cependant tous les autres dans les cieux, afin de n'en sortir point que pour la resurreccion derniere? Vne vintaine d'ames, peut estre, qui ont deu estre rejointes à leurs corps par vne

particuliere dispensation, doiuent elles faire loy pour tant de millions d'esprits qui n'y sont point assuiettis, & qui ne doiuent point esprouuer d'autre resurrection que la derniere & generale? Ioignés à cela que quand elles auroyent esté recueillies dedans le ciel, puis qu'en leur premiere creation elles ont esté faites pour la gloire de Dieu, & que d'ailleurs elles luy ont tant d'obligation pour ce qu'ils les a rachetées, elles ne se doiuent pas plaindre si elles souffrent quelques chose d'extraordinaire pour son service. Scipion l'Africain, apres des triumphes si glorieux, alla bien à la guerre en des conquestes fort lointaines, sous l'autorité de son frere, & en qualité de son Lieutenant, pour la seule affection qu'il luy portoit, & pour luy aider à paruenir aux grandes dignités de la Republique. En quoy il souffroit quelque diminution de la sienne, outre les incommodités qu'il y reçeut en sa personne, & les sensibles déplaisirs qu'il y eut de la prison de son fils. Les Anges mesmes descendent bien des cieux, ou ils iouissent de la vision de Dieu avec vn inenarrable contentement, afin de seruir au salut & la protectoin



des fideles. Enfin , en quelque lieu qu'on eust logé ces ames, qui par vne particuliere resurrection retournent encore vne fois en l'habitation de leurs corps, elles sont deliurées de leurs infirmités tandis qu'elles en sont séparées, & semble qu'elles n'y peuvent r'entrer sans quelque defauantage en ce changement de condition. C'est pourquoy puis qu'elles ne peuuent reuenir au monde sans quelque dechet de leur felicité, il ne leur peut estre gueres plus fâcheux d'estre ramenées des cieux, que de la region elementaire.

S'il estoit raisonnable de decider absolument cette question, touchant le lieu ou les fideles sont receus apres la mort, par de simples raisonnemens tirés ou de la probabilité des choses, ou mesmes de l'harmonie que les parties de la Theologie & de la Religion ont entr'elles, il y en a de bien clairs & de bien preignans pour nous induire à croire qu'ils sont recueillis dans les cieux. Car puis que comme S. Paulle nous apprend, *nostre bourgeoisie est delà*, & que nous auons l'honneur d'en estre citoyens, pourquoy serions nous si long-temps exilés de nostre patrie ? Quel

peché reste à nous pardonner, qui nous empesche le retour au lieu d'où nous sommes descendus ? Puis que nous sommes exhortés à tendre là, & a ne penser deormais qu'aux choses celestes, pourquoy serions nous si long temps priués du fruit de nos desirs & de nos pensées ? Comment est ce que l'Euangile travaillerait si puissamment à nous en donner l'auuidité, pour ne nous en donner pas tout aussi tost la iouissance ? Puis que nous sommes morts au monde, & que nostre vie est cachée avec Christ en Dieu, pourquoy n'irons nous pas conuerter ou nostre vie est en reserve ? Puis que nostre chef y est, & que la communion que nous auons avec luy est si étroite & si indissoluble, pourquoy ne rassembleroit il pas ses membres à l'entour de soy, quoy que par sa sage dispensation il en demeure quelque partie en la terre ? Puis qu'il a prié que là ou il est nous fussions avec luy, pourquoy le fruit de cete priere, que Dieu à exaucée indubitablement, seroit il differé apres tant de siecles ? Puis qu'il a dit qu'il alloit là pour nous y preparer nostre lieu, pourquoy douterons nous qu'il ne nous recoiue en la place

qu'il nous a marquée ? En fin puis qu'il s'est montré à ceux qui ne le cherchoient point, pourquoy reculeroit il si loin de soy ceux qui le desirent avec des passions & des affections si extremes ? Quand Marie se ietta à ses genoux pour l'embrasser, il luy dit, *Neme touche point ; car ie ne suis point encore monté à mon Pere.* Sans doute pour ce que cette fême transportée d'aïse de le voir ressuscité, l'en vouloit, comme on dit, feliciter, & luy congratuler d'une si glorieuse victoire. Et pour ce qu'elle & les autres Disciples auoyent eu iusques là quelque esperance, que le Seigneur demeureroit en terre avec eux, pour rétablir le Royaume à Israel, elle fut raüie de ioye, comme si desormais il n'y eust plus rien eu qui peust empescher qu'elle ne iouist de sa presence à souhait, & qu'elle n'en cõtentast tous les desirs de son ame. C'est pourquoy il reprime cette ardeur, & luy dit que ce n'est pas encore fait, qu'il luy reste encor de monter là haut, auant qu'ils voyent l'accõplissement de leurs esperances. Car selon sa bonté & sa sagesse admirable, il scauoit ainsi dispenser ses actions & les propos à ses seruiteurs, & les accommoder pour vn

peu de temps à la portée de leurs connoissances. Mais à cette heure qu'il est monté là haut, pourquoy en attendant qu'il en descende pour ressusciter nos corps, ne permettroit il pas à nos esprits de s'aller jeter à ses pieds, & de se rassasier de la douce iouissance de sa presence ? Toutes ces considerations sans doute doiuent faire vne grande impression dessus nos esprits, mais ce qui les doit plénement persuader est, que l'Eseriture sainte nous y donne des enseignemens tres-euidens & tres iadubitables. Choisissons en donc quelques passages bien exprés, & qui rendent la chose toute manifeste.

S. Paul en cét endroit que j'ay allegué cy-dessus, dit, que *si cette loze terrestre de nostre corps est détruite, nous auons vn edifice de par Dieu, assavoir vne maison eternelle aux cieux.* Et nous auons veu cy dessus qu'il parle de ce qui arriue aux fideles incontinent apres la mort, & non pas seulement de ce qu'ils attendent en la resurreccion derniere. Dira t'on là que ce mot de *cieux* signifie non le lieu, mais la condition, c'est à dire, que cette habitation soit appellée celeste, non pour ce qu'elle soit dans

le ciel, mais pour ce qu'elle est sainte & heureuse ? Certes cela ne se peut, ni ne se doit. Car outre qu'il ne faut auoir recours à ces interpretations qui paroissent vn peu forcées, sans vne absolue & inuincible necessité, il dit que c'est vne maison *eternelle* és cieux. Or la demeure du ciel qui est destinée aux fideles, peut bien estre appellée *eternelle*, encore qu'il faille que les ames la laissent pour vn moment lors de la resurrection. Pour ce que les choses qui ne se fōt que pour fort peu de temps & par dispensation seulement, ne sont point considerées, & qu'vn si petit interualle n'empesche pas qu'on ne die qu'on à toujours demeuré en mesme lieu. Comme pour faire vn voyage à la campagne, on ne quitte pas pour cela son domicile, & quoy que les Anges viennent assés souuent en la terre, on ne laisse pas de les nommer les Anges des cieux. Mais si les ames étoient en quelque lieu hors du ciel iusques au iour de la resurrection, cette demeure deuant estre alors abandonnée à perpetuité, ne pourroit en aucune façon estre appellée de ce nom d'*eternelle*. Le mesme Apostre dit qu'il desire de deloger & d'estre avec Christ, d'autant

qu'il luy est beaucoup meilleur. Sans doute Iesus Christ est dans le ciel ; & si Saint Paul n'eust creu y aller en mourant , mais deuoir estre confiné en quelque autre lieu du monde que ce soit , hors de la presence du Seigneur , il ne se fust iamais serui de ces termes. Nostre Seigneur promet au larron qu'il sera le mesme iour avec luy en Paradis. Or le Paradis est dans le ciel ; & si nostre Seigneur en est redescendu quasi tout aussi tost pour le reünir à son corps, le larron sans doute y est demeuré, luy qui n'auoit pas besoin de reuenir en la terre. Au liure de l'Apocalypse cha. 14. v<sup>s</sup> 4. tous les fideles trépassés sont representés sous le nombre de cent quarante & quatre mille recueillis dedans le ciel, en la compagnie de l'Agneau, & le suiuan en quelque part qu'il aille. Or n'y a t'il point d'apparence que Dieu eust présenté à son Prophete des visions de cette nature , pour la consolation & la confirmation de ses enfans, si elles eussent esté contre la verité des choses. En l'Epistre aux Hebreux il est dit que nous sommes venus à l'assemblée & à l'Eglise des premiers nés qui sont enrollés dans les cieux : or on n'enrolle pas des bourgeois

bourgeois en vne Cité, pour les releguer puis apres vn fort long-temps à la campagne. Encore est il euident que ce mot *enrollés* signifie icy recueillis. Car il n'y a point de matricules publiques dans le Ciel, ou on écriue effectiuement les noms & les qualités des fideles. Mais pour ce que ceux qu'on admet aux priuileges d'une bourgeoisie, ont accoûtumé d'estre enrollés premierement, par cette façon de parler que j'ay déja remarquée cy-deuant, ou ce qui precede est mis pour ce qui suit, & ce qui suit pour ce qui precede, le'S. Auteur appelle enrollés ceux qui sont actuellement receus dans la possession de la Bourgeoisie. Et veritablement il semble qu'il n'y ait aucune raison de douter d'une chose de laquelle il a pleu à Dieu donner des assurances tres-expresses en tous les periodes de l'Eglise. Car pourquoy estimons nous qu'il ait enleué Enoc auant la Loy, & Elie pendant l'Economie de la Loy, & Iesus Christ dessous l'Euan-gile, si apparemment, si manifestement, que nul n'a peu hesiter qu'ils n'ayent esté transportés au ciel, sinon afin que nous y éléuassions apres eux nos desirs & nos pensées ? Je sçay

bien que cela à vn egard particulier à l'esperance de la resurrection. Mais ie maintiens aussi que Dieu n'auroit point attiré les coeurs des hommes à luy si visiblement, s'il eust eu intention de commander à leurs esprits à leur separation d'auec le corps, de demeurer ie ne scay ou, bien loin du lieu dont il leur auoit excité de si belles & de si fortes esperances. Et ce bon Dieu qui a eut tant de soin de pouruoir en toutes manieres au soulagement de nostre foy, ne nous auroit pas commandé de nous embarquer auec tant de courage & de resolution dessus vne si fâcheuse mer, & si pléne de tenebres & de gouffres qu'est la mort, s'il ne nous auoit clairement monstré le port ou nos ames doiuent surgir apres des agitations si turbulentes.

L'autre point touchant les degrés de la beatitude des esprits qui sont recueillis au ciel, est pour donner vn peu d'auantage de difficulté, soit pour rechercher soigneusement ce qui s'en peut dire par la Parole de Dieu, laquelle n'en parle pas si disertement, soit pour nous tenir modestement dans les termes de ce qu'elle en a reuelé, & de ce que nous en pouuons



comprendre par l'analogie de la foy, sans passer au delà de ses bornes. Je tafcheray neantmoins à faire exactement & l'vn & l'autre. Il faut icy pofer pour fondement de nostre propos, que les efprits des Fideles font mis par la mort en l'eflat d'vne parfaite fanctification, puis qu'ils entrent dedans le ciel. Car là il n'entre aucune chose pollüë ni fouillée. En effect, veu que le peché confifte ou dans les affections du corps, que les Ecoles appellent Irascible & Concupifcible, ou dans les habitudes de l'efprit mefme, & dans les mauuaises difpofitions de l'entendement & de la volonté, la mort les a deu affranchir de la fujettion aux vnes & aux autres. Car premierement l'Ame eftant deliurée du corps, ne peut plus eftre fujette à fes affections. Et c'eft là entr'autres la raifon pour laquelle nous mourons, que les affections & conuoitifes de nos membres, qui n'ont peu eftre absolument mortifiées par la grace de la fanctification que nous receuons icy bas, foyent entierement éteintes par la deftruction & la diffolution des membres mefmes. Ce qu'il femble que l'Apoftre vucille fignifier quand il dit, *Que le corps eft mort à caufe du*

peché, c'est à dire mortel, ou assujetti à la mort, afin que le peché s'y éteigne. Puis apres, pour ce qui est des habitudes de l'esprit, comme ç'a esté celuy de Dieu qui a commencé de les dissiper dès icy bas, afin d'y en mettre de meilleures, aussi est-ce luy mesme qui nous en nettoye-tout a fait apres la mort, & qui nous donne l'empreinte d'une sainteté parfaite. Or la parfaite sainteté presuppose necessairement quelque perfection en la connoissance. Car nous sommes ainsi composés que c'est de la lumiere qui est en nostre intelligence, que naist l'amour & l'affection dans nos volontés. Et cette constitution estant essentielle à nos ames, & par conséquent absolument inseparable d'avec elles, en quelque lieu & en quelque estat qu'elles soyent, il faut qu'elles soyent telles aussi bien apres que devant leur separation d'avec le corps. Car il ne se peut pas concevoir ni que nous aimions les choses que nous ne connoissons du tout point; ni que nous n'aimions pas celles que nous connoissons veritablement estre aimables; ni que nous ne les aimions pas ou plus ou moins, à proportion de ce que nous les connoissons.

Cependant la perfection de la connoissance depend de deux choses ; l'une est l'objet qui nous est présenté ; & l'autre la maniere en laquelle nous le receuons. L'objet auroit beau nous estre présenté d'une façon excellente, si nous ne sommes bien disposés à le recevoir, l'effect qu'il deuroit produire en nos ames, ne se produit pas. Et de l'autre costé nous aurions beau estre bien disposés à le recevoir, s'il ne nous est présenté de bonne sorte, nous n'en pouuons pas tirer les lumieres que nous en tirerions autrement. Or quant à ce qui est de la disposition des facultés de nos ames, nous supposons icy qu'elles sont apres la mort parfaitement bien constituées, puis qu'elles sont deliurées du peché par l'extinction des conuoitises du corps, & renduës par la presence de l'esprit incomparablement plus fortes & plus lumineuses qu'elles ne peuuent estre naturellement. Reste donc maintenant que nous considerions quel peut estre l'objet qui se presente à contempler à des Ames ainsi disposées.

Il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y en a necessairement de trois sortes. Le

premier depend de la souuenance des choses que nos ames peuuent auoir conneuës pendant la vie. Le second consiste aux œuures de Dieu qui se presentent à leurs yeux. Le troisième finalement gist és personnes qu'elles peuuent voir, & en la communication qu'elles peuuent auoir là haut avec les autres esprits qui s'y trouuent avec elles. Or pour ce qui est de la souuenance, ie pense qu'il n'y a personne qui ne conçoie aisément que nous en auons de deux sortes. Car il y en a vne qui consiste à retenir les choses singulieres & sensibles, avec leurs particularités & leurs circonstances, selon lesquelles nos memoires en ont receu les images, que nous rappellons dans la fantasia lors que les occasions s'en presentent, ou lors que nos esprits se portent à les rechercher. Car il n'y a personne qui ne sçache par experience que c'est que retaster sa memoire, pour y retrouver les idées de diuerses choses sensibles qu'on y a mises en reserue, à peu pres comme si on repassoit les yeux sur les pieces de son cabinet, pour y en retrouver quelqueune dont on a presentement à faire. Mais il y en a aussi vne autre qui consiste à retenir les choses plus

vniuerselles, & qui sont établies en raisonnemens. Car il n'y a gueres de gens non plus ou qui n'ayent fait, ou qui n'ayent peu faire cette obseruation en eux mesmes, qu'apres auoir ce semble tellement oublié certaines conclusions que nous auons sceuës autrefois, que d'abord elles ne se presentent pas à nostre pensée, lors que nous venons à considerer attentiuement les principes desquelles elles dépendoyent, nous retrouvons incontinent les traces de nos raisonnemens, & retournons sans aucune difficulté aux consequences que nous en auons tirées. De sorte qu'il y a pareille difference entre vn homme qui n'a iamais sceu vne science, & vn autre qui la sceuë, & a qui la discontinuation d'y mediter en a vn peu obscurci les idées en l'entendement, qu'entre vn homme qui n'a iamais esté en vn pays, & vn autre qui apres l'auoir connu exactement, s'en est éloigné quelque peu d'années. L'vn à beaucoup de pêne à en acquerir la connoissance, & pour peu qu'il s'écarte de sa route, le voila desorienté. L'autre s'y reconnoist incontinent, & la moindre chose qui se presente deuant ses yeux, luy remet en la memoire

rela disposition de tout vn pays, & par maniere de dire luy repeint dedans l'esprit la carte d'une Prouince. Quant à cette premiere sorte de memoire, c'est vne faculté corporelle en nous, dequoy ie ne veux autre argument sinon qu'elle se trouue dans les bestes. Il est bien vray que comme la pluspart des facultés que nous auons communes avec les animaux, sont plus excellentes en nous, nostre memoire est sans doute plus ferme & plus capable que la leur, & nostre imagination plus pure & plus lumineuse. Mais tant y a que les chiens & les cheuaux, & les elephans, & les renards, reconnoissent vne infinité de choses par leurs figures & par leurs couleurs, & par les autres marques sensibles de cette sorte; & se void mesmes qu'ils agissent quelquesfois de simple memoire, quoy qu'ils n'ayent pas les objets deuant les sens. Partant puis que c'est vne faculté corporelle, il est à presumer que la mort a grande puissance dessus elle, lors qu'elle vient à dissoudre & à ruiner vniuersellement tous les organes du corps. Ainsi ie ne doute pas que nos ames n'oublient à leur depart vne infinité de menuës singularités & de particularités de choses

choses sensibles, dont nous nous souuenons aisément tandis que nous sommes viuans. Mais quant à l'autre, pour ce que c'est vne Puissance de l'ame mesme, entant qu'elle est doiïée de raisonnement, il faut tres-certainement qu'elle demeure. De façon qu'il ne faut nullement reuoquer en doute qu'elles ne se souuiennent qu'elles ont icy veu vn monde, & qu'elles y ont appris par la predication de l'E-uangile, que le Fils de Dieu y est venu pour sauuer les pecheurs. Il leur souuient qu'il y a vne Eglise en la terre, & qu'elles en ont esté membres, ayant creu en ce Redempteur; & generalement toutes les doctrines Euangeliques dont elles ont esté imbuës pour leur consolation & pour leur salut, leur demeurent tres-fixement imprimées en la souuenance. Et qu'il en soit ainsi il en appert par le liure de l'Apocalypse, ou le S. Esprit leur attribüé & souuenance de leurs martyres, & charité pour l'Eglise, & gratitude enuers Dieu & enuers l'Agneau, pour le benefice de leur redemption, & choses semblables. Sur quoy i'estime qu'il est necessaire de faire deux considerations. La premiere est, que si en la predication

ordinaire de l'Euangile , ou en l'estude des choses qui concernent la religion , les esprits des fideles ont reçu quelques impressions moins veritables qu'il ne seroit à desirer (comme il n'y a nul si auancé en la connoissance de cette diuine verité, qui ne se trompe en diuers rencontres) en mourant ils se deliurent de ces erreurs. Car ce qui fait que nous nous trompons maintenant en ces matieres, c'est qu'encore que nous croyions bien les principaux & fondamentaux articles de la religion, & que si nous sçauions bien tirer nos raisonnemens de ces principes, nous nous garderions assurement de ces fausses impressions, si est-ce que nous commettons diuerses fautes en la conduite de nostre raison, & que nous ioignons ensemble des creances malaccordantes, dont nous n'apperceuõs pas la dissonance & la contradiction. Car outre que naturellement il y a depuis le peché quelque foiblesse en nostre faculté de discourir, & notamment quand il est question des choses vn peu éloignées de leurs principes, nous y mettons nos passions & nos interests, & nous laissons aisément emporter à cette opiniastrété naturelle, qui nous fait re-



tenir les choses que nous auons vne fois preconceuës, mesmes sans apparence de raison. Les ames fideles donc estant deliurées, non de l'embaras du corps seulement, mais aussi de toutes sortes de vices & de passions, & doiüées par la presence de l'Esprit d'une lumiere toute nouvelle, n'ont alors aucune pêne à discerner le vray d'avec le faux, ni par consequent à se deliurer de toutes les fausses opinions dont elles peuuent auoir esté preuenues. La seconde consideration est qu'encore que nous ayons esté imbus de la creance des verités fondamentales del'Euangile, si ne les comprenons nous pas encore assés parfaitement. Il demeure toujours quelques tenebres en nos conceptions, toujours quelques restes d'incrédulité qui choquent tantost deça tantost delà les choses que la Parole de Dieu a établies en nostre creance. Au lieu que les ames separées voyent toutes ces verités si nettement, qu'il ne reste plus aucun nuage en leur connoissance. Ainsi elles perdent leurs erreurs, si elles en auoyent auparauant, elles retiennent les creances des choses certaines & veritables, qu'elles auoyent deja receuës de-

dans leurs entendemens, & ces mesmes obiets là qu'elles connoissoyent déjà, elles les aperçoient d'une veüe incomparablement plus distincte, & plus parfaite, & plus clairement illuminée.

Pour ce qui est des œuvres de Dieu, qui leur sont présentées à contempler, si elles demouroient dans l'enceinte de ce monde elementaire, il seroit à presumer que veillant & agissant, comme nous le presupposons, elles vacqueroient en grande partie à la contemplation des plus belles choses de l'Univers, afin d'y remarquer les merueilles des vertus de leur auteur. Comme ie croy qu'il ne faut pas douter que les Anges que Dieu employe deçà delà en toutes les parties du monde, n'en ayent tiré une infinité de belles & excellentes connoissances. Je ne sçay mesmes si i'oserois dire que comme l'Apostre nous enseigne que les Anges assistent en nos assemblées, à cause de quoy il veut que les femmes s'y tiennent en estat d'humilité, pour n'offenser pas leurs yeux par quelque indecence, les ames s'y trouueroient aussi volontiers pour entretenir tant qu'elles pourroient avec nous une sainte cõmunion. Mais

nous auons déjà & dit & prouué qu'elles sont recueillies dedans le ciel, & mesmes dedans ce Ciel ou est nostre Seigneur Iesus en gloire & en magnificence. Or n'est-ce pas mon intention de rechercher soigneusement comment est fait ce ciel là. Et ceux qui se laissent emporter à l'effor de leurs speculations en telle matiere, meritent beaucoup plus de blâme de temerité & de presumption, que de louange de subtilité ou de sublimité en leurs pensées. Je diray seulement deux choses qui ne peuuent estre accusées de trop de curiosité. L'une est que si comme en montant de la terre aux parties plus élouées du monde, nous trouuons qu'il se va toujours embellissant, que l'eau est plus transparente que la terre, l'air plus transparent que l'eau, le feu plus pur que l'air, les cieus plus purs & plus lumineux que le feu encore, nous nous figurons, ainsi qu'il est bien raisonnable, que cela va toujours de mesmes à proportion, assurement les cieus des cieus doiuent estre incomparablement plus beaux & d'une structure plus excellente. L'autre est, que si Dieu ayant crée ce bas monde pour estre l'habitation de l'homme, l'a neantmoins fait

si beau, que de quelque costé que nous|tour-  
nions les yeux, si nous y sommes attentifs,  
nous y trouuons suiet non de satisfaction seu-  
lement, mais d'admiration encore, assure-  
ment puis qu'il a choisi ce ciel là pour son ha-  
bitation, il faut que toute la constitution en  
soit infiniment plus glorieuse. Sur quoy ie fais  
cette consideration. Vn Philosophe Payen est  
autre fois entré en cette pensée, que si quel-  
cun auoit esté nourri iusques à l'aage de vingt-  
cinq ans en quelque cauerne ou il ne vist point  
le iour, & ou il ne peust rien apprendre ni de  
la forme du monde, ni des choses qui s'y font,  
& que tout à coup on vint à le tirer de là & à  
luy monstrier les cieux, la terre, le soleil, la  
lune, les estoiles, les nuées, la force des vens,  
& generally tout ce qu'il y peut auoir de  
particulierement reconnoissable en toutes les  
parties de la Nature, il est indubitable qu'il en  
entreroit en vne souueraine admiration, &  
qu'il s'écrieroit incontinent que c'est l'ouura-  
ge & l'habitation des Dieux mesmes. Et n'y a  
personne qui considere la chose comme il  
faut, qui ne comprenne aisément que ce Phi-  
losophe a eu raison. Car encor que l'aceoustu-

mance de voir tous ces merueilleux obiets, nous en diminuë l'admiration, si est-ce de là que toutes les Nations ont premierement appris qu'il y a vn certain Estre infini, qui par la sagesse de son entendement, & par la puissance de la main a donné l'estre à toutes choses. Que deuons nous donc penser des rauissemens que les ames des fideles sentent, lors qu'estant deliurées des liens de ce corps, & portées là haut entre les mains des saints Anges, apres auoir trauersé toute l'estenduë des airs, & passé ces grands & immenses espaces des spheres celestes, & contemplé de prés la vaste & prodigieuse grandeur, & la splendeur émerueillable du soleil & des autres astres, elles viennent à entrer en ce magnifique Palais ou Dieu & nostre Seigneur Iesus habitent en gloire? Lors que Iacob vit vne échelle qui atteignoit de la terre aux cieux, & les Anges qui montoyent & qui descendoient dessus, il s'écria que c'estoit la maison de Dieu, ou au moins certes la porte des cieux, & témoigna que ce lieu si venerable luy remplissoit l'esprit tout ensemble de merueille & de treueur. Dauid met entre ses plus ardents souhairs, celuy de pouuoir

entrer dans le Tabernacle de l'Eternel, & d'y contempler de tous les costés les merueilles qui y reluisent. Et veritablement ie ne doute pas que ce spectacle ne fust capable de combler l'esprit d'un indicible contentement, tant la matiere y auoit elle mesme d'éclat, & tant l'ouurage & le dessein y surpassoit la matiere encore. Mais neantmoins qu'est-ce tout cela au prix de ce que nous pouuons presumer des cieux des cieux, & des miracles qui de toutes parts y éclatent? Lors qu'on visite les Palais des Rois, la somptuosité de leurs bâtimens, la pompe de leurs lambris, la varieté de leurs peintures, la richesse de leurs tapisseries, la rareté de leurs statuës, & la superbe grandeur de leurs colonnes & de leurs Arcs, donne vn plaisir merueilleusement sensible à tout homme qui a des yeux, & qui n'a pas les sentimens interieurs entierement stupides ni hebetés. Ceux qui sont sçauans dans les arts, & qui entendent bien l'Architecture, la Peinture, la Statuaire, la Broderie, & les autres choses de cette nature, y prennent beaucoup plus de contentement que les autres, pourcé qu'ils découvrent toutes les beautés qui sont dedans

leurs

leurs obiets, & que les traits les plus subtils, & les gentilleſſes les plus delicates ne leur peuuent échapper. Au lieu que le commun n'y remarque que le diuers éclat des couleurs, quelque ordre & quelque agencement general, que les plus groſſiers ne peuuent ignorer, & dedans tel ou tel pourtrait quelque reſſemblance à des perſonnes qu'on a autrefois enuiſagées. S'il y a des hiſtoires & des emblemes, des enigmes & des deuifes dans les tapifferies & dans les peintures, ceux qui ſont verſés és belles lettres, & qui ſe piquent ou de viuacité d'eſprit, ou de la connoiſſance des hiſtoires & des fables, y reçoient encôre beaucoup d'auantage de ſatiſfaction, s'ils peuuent déchiffrer ce qui y eſt enueloppé, & penetrer iuſqu'au fonds ce dont les autres n'apperçoient que l'écorce. Et ſi avec tant d'autres reuelations l'Eſprit de Prophetie auoit donné à Dauid quelque intelligence des myſteres qui eſtoient voilés ſous les types & les allegories du Vieil Testament, i'eſtime qu'en la contemplation du Tabernacle, ni le prix de la matiere dont il eſtoit compoſé, ni la diuine induſtrie que Betſaleel & Aholiab y auoyent apportée, n'eſt

pas à beaucoup près tant contenté ses sens ni son entendement, qu'il eust senti de ravissement par la merueille de la sapience avec laquelle Dieu auoit conduit le deuis de toutes ces choses, pour en représenter d'autres sans comparaison plus excellentes, qui estoient encore cachées dans les tenebres de l'auenir. Figurés vous donc vne Ame, premierement déjà teinte des verités du Christianisme, & espurée de toutes les fausses impressions qu'on y peut auoir meslées, puis apres extraordinairement éclairée des lumieres de l'Esprit de Dieu, & par ce moyen renduë capable de tout ce dont peuvent estre capables les plus sublimes intelligences, estre introduite dedans ce lieu si plein de magnificence & de splendeur, & y rencontrer le corps de ce dont le sanctuaire du tabernacle d'autrefois n'auoit que les ombres. Si vous le faites, ie m'asseure que tant s'en faut que vous puissies conceuoir tout le contentement qu'elle y a, que vous ne scauriés y arrester attentiuement vostre esprit, qu'il n'y demeure englouti, & qu'il ne succombe sous l'admiration des connoissances qu'elle y acquiert, encore que vous ne les puissies pas comprendre.



Reste le troisiéme de ces objets, qui est la présence du Seigneur Iesus, & la communication avec les esprits bien-heureux & les saints Anges.

Pour commencer par là, comme i'estime qu'il ne faut pas douter que les Anges ne puissent auoir cōmunication entr'eux, aussi tiens-je pour certain que les esprits bien heureux en peuvent auoir de mesmes, & que les Ames & les Anges en peuvent encore entretenir reciproquement. Quelle est la façon de cette communication, c'est chose aussi difficile à expliquer, que la nature des Anges mesmes, & de la substance des esprits. Car telle qu'est la nature des choses, telle est la condition de leurs operations, & nul n'expliquera iamais bien l'vn, s'il n'a premierement parfaitement compris ce que ce peut estre que de l'autre. Mais encore qu'on n'en entende pas bien le *comment*, on ne laisse pas d'estre plénement assuré de la verité de la chose en elle mesme. Toute nature créée avec intelligence, est encline à la societé, cōme aussi d'autre costé aucunes choses n'ont entr'elles de vraye societé, sinon celles qui sont doiüées d'intelligence.

C'est pourquoy d'entre tous les animaux le seul homme est vrayement politique & sociable. Comme donc avec l'intelligence, mais qui est enfermée dedans vn corps, Dieu nous a donné la parole, qui est vn instrument corporel pour communiquer entre nous; ainsi aux substances separées des corps, mais douées d'intelligence pourtant, il a donné quelque faculté d'entretenir commerce & société, bien que cette faculté ne soit pas corporelle. Et ceux qui s'imaginent que ni les Anges, ni les ames ne se peuuent mouuoir sinon par l'entremise d'un corps, ni se decouvrir les vns aux autres leurs pensées & leurs sentimens, sinon par le moyen de quelque instrument corporel, pour ne rien dire dauantage, font semblant d'entendre ce qu'ils n'entendent pas. Car puis qu'ils osent determiner de la nature des facultés des esprits, & de la façon de leurs operations, il faut qu'ils se presument auoir exactement & parfaitement compris la condition des substances purement spirituelles. En ce donc qu'aux Anges, & aux esprits qui sont recueillis au ciel, le liure de l'Apocalypse attribué vne voix qui dit sans cesse, *Saint, Saint,*

*Saint, le Seigneur Dieu tout puissant, & , Seigneur tu es digne de recevoir honneur , & puissance , car tu as crée toutes choses , & à ta voloné elles sont . & ont esté créées ; & derechef, Tu as esté occis , & nous as rachetés à Dieu, de toute tribu, & langue , & peuple, & nation , & nous as faits Roys & Sacrificateurs à nostre Dieu ; il y a deux choses distinctes. L'une est la voix mesme , que S. Iean se represente comme si elle pouuoit estre ouïe des oreilles du corps : L'autre est la chose signifiée par la voix, entant qu'elle se presente à l'intelligence. Or pour ce qui est de leur attribuer vne voix, c'est vne chose symbolique , accommodée à la façon des visions des Prophetes, & qui ne doit pas necessairement estre prise, comme si reellement & de fait les Anges & les esprits bienheureux auoyent ainsi crié. Les Anges nous sont bien à la verité representés en l'Ecriture sainte , comme parlans quelques fois aux hommes , & comme formans des sons en l'air, ainsi qu'il arriua en la publication de la Loy dessus la montagne. Et il est certain qu'ils ont assés de puissance & d'actiuité dessus les corps elementaires, pour y imprimer des images & des sons quand il est expedient, & pour*

ies articuler de telle façon, que nos oreilles sont capables de les recevoir, & de les présenter à nos esprits avec intelligence. Mais il y a tres-grande apparence que toutes les choses que S. Jean nous rapporte là, sont des visions dont les idées n'ont eu de subsistance sinon autant que l'Esprit de Dieu leur en a donné dans son imagination; & non des choses si réellement arriuées, qu'elles ayent esté perceptibles mesmes à ses sens corporels. Quant à ce qui y est enoncé par la voix, il y paroist vn consentement manifeste à celebrer & la nature, & les vertus, & les operations de Dieu & de nostre Seigneur Iesus Christ. Or tout consentement de telle sorte induit necessairement que ceux entre lesquels il se trouue, ont connoissance de l'intelligence & des mouuemens les vns des autres. L'ame donc ne se contente pas de vacquer à part à la contemplation & à l'admiration des objets qui luy sont offerts, elle en communique avec ses semblables, & elles toutes avec les Anges conspirent à cette occasion à rendre à Dieu les loüanges & les benedictions qu'il a meritées. S. Paul dit, qu'en son rauissement au troisiéme Ciel il a ouï des pa-

roles & des choses qui ne se peuuent exprimer. C'est à dire, qu'il ne les nous veut pas raconter, & qu'il n'est pas permis a qui les a ouïes d'en venir ou étonner les esprits ou entretenir la curiosité des hommes. Car sans doute s'il se fust vne fois laissé aller à leur dire des nouvelles de là haut, ils eussent mis en oubli le mystere de la Croix, & se fussent tellement alambiqué l'esprit a rechercher comment est fait le Paradis, qu'ils eussent negligé l'intelligence des moyens par lesquels il y faut mōter. Pour ce donc qu'il ne dit pas ce que c'est, & que mesme il nous a voulu celer de la bouche de qui il a entendu ces merueilles, il ne nous est ni loisible de nous en enquerir, ni possible d'en auoir dauantage de connoissance que ce qu'il nous en donne. Pen veux seulement induire cela, qu'encore que Dieu ait eu vn merueilleux soin d'instruire son Eglise icy bas, & que pour cet effect il ait donné à ses Prophetes & a ses Apostres des lumieres incomparables, & qui excèdent infiniment la sublimité des pensées qui sont iamais tombées en l'entendement humain, si est-ce qu'il s'entend dans les cieux des choses encore plus rauissantes; puis que S. Paul

III DE L'ESTAT DES FIDELES  
qui nous explique les myſteres de la Religion ſi clairement, nous tient ces autres ſecrets là cachés, comme ſurpaſſans de bien loin noſtre condition de maintenant, & la capacité de noſtre intelligence.

Quant à ce qui eſt de la preſence de noſtre Seigneur, comme on ne regarde pas volontiers le Soleil directement en luy meſme, dautant que de l'éclat de ſa lumiere il éblouïroit les yeux; c'eſt pourquoy on contemple pluſtoſt ſon image en l'eau, ou ſa ſplendeur eſt de beaucoup moins brillante; ainſi ie n'oſe arreſter mon eſprit à la contemplation des idées de ſon corps, tel que nous le nous pouuons figurer eſtre maintenant là haut, & croy qu'il vaudra mieux en chercher quelque representation ailleurs, ou ſa gloire donnera moins d'ébloüiſſement & de confulion a ma penſée. Les Euangelistes nous rapportent qu'il a eſté vne fois tranſfiguré ſur la montagne en la preſence de S. Pierre, de S. Iacques & de S. Iean, & que ſa face deuint reſplendiſſante comme le Soleil, & ſes veſtemens blancs & luisans cōme la lumiere. Ce ne fut pourtant qu'un eſſay de ſa glorification, comme on fait quelques fois

vne image du Soleil dedans la nuit, par l'invention de quelque artifice. Et neantmoins S. Pierre en demeura tellement ravi en admiration, qu'encore qu'il n'y succombast pas tout à fait, si parut il bien à ses propos que son entendement chanceloit dessous, & qu'il n'estoit pas capable de soutenir le poids d'un si glorieux spectacle. Que peut ce donc estre d'un esprit parfaitement épuré des infirmités de la nature & du corps, quand il vient à contempler le Seigneur Iesus dedans le Ciel en la magnificence dont il y rayonne ? Il n'y a pas vn d'entre nous qui lisant l'histoire du S. Euangile, & y remarquant les propos du Seigneur, la douceur & la sapsience de sa conuersation, la merueille de ses actions, le recit de ses miracles, & toute cette diuine conduite dont nous auons la description dans le Nouveau Testament, n'estime ceux là bien-heureux qui ont eu l'honneur, non seulement de conuerser avec luy familièrement, comme les Disciples ont fait, mais de toucher seulement les habillemens, & voir ce visage si plein d'une incomparable douceur, & d'une auguste Majesté tout ensemble. Si est-ce qu'alors il

estoit encore environné d'infirmitez, & qu'il portoit toujours avec soy des presages de sa croix & de sa passion ignominieuse. Que peut-ce donc estre d'une ame bien heureuse, quand elle vient à se presenter deuant luy, & qu'elle se void en cét état qui conuient à celuy qui est assis à la dextre de Dieu en vne puissance infinie? Et si nous qui auons les yeux si foibles, & les entendemens si tenebreux, ne tombons point sur ces paroles, ou il est dit, qu'il est *la resplendeur de la gloire de son Pere, & la marque qui porte vne empreinte profonde & ineffacable de sa Puissance & de son autorité*, que l'éclat de ces expressions, & la splendeur des pensées qu'elles produisent en nos ames, ne nous donne d'extraordinaires mouuemens; que doit ce estre de l'aspect de cét objet si glorieux, lors que l'ame separée applique à le contempler vne intelligence si lumineuse? Là se ramenoit elle indubitablement ce que le S. Euan-gile luy en auoit appris icy bas. Là entre-t'elle en ces discours, si au moins l'effort que nous y faisons, peut atteindre à représenter quelcune de ses pensées. C'est, dit elle, celuy qui a vestu nostre nature avec les infirmités: mais qui par



sa resurrection, & par son ascension icy haut a conuertit ses infirmités en gloire. C'est celuy qui a conuerté là bas en estat contempible entre les humains, & le voila esleué par dessus la magnificence de tous les Anges. C'est celuy qui a souffert la contradiction des pecheurs, mais il reçoit maintenant les applaudissemens & la veneration de tous les habitans des cieux. C'est celuy qui a esté ignominieusement estendu dedans vne croix, mais que toutes creatures considerent maintenant avec vne tremblante reuerence. C'est celuy qui a là bas souffert la mort, mais qui tient maintenant en sa main la vie de toutes choses, & la subsistance de l'Vniuers. C'est celuy qu'on a veu couché dans les tenebres du tombeau, en comparaison de qui maintenant la splendeur du Soleil est comme vne ombre. C'est celuy qu'on a creu indigne que la terre le portast, qui maintenant marche dessus les cieux des cieux, & sous les pas de qui toute la machine du monde fléchit. C'est celuy en qui i'ay creu autrefois à la verité, mais d'vne foy toujours imparfaite, toujours tachée de quelques tenebres, toujours meslée de quelques restes d'in-

116 DE L'ESTAT DES FIDELES  
credulité, que ie voy maintenant tout à dé-  
couuert, & qu'il m'est permis d'approcher sans  
épouuamment, & de contempler face à  
face.

Après auoir ainsi tellement quellement re-  
présenté quelle est l'excellence des connois-  
sances que l'Ame fidele acquiert lors qu'elle est  
receuë dedans le ciel, il n'est pas besoin que ie  
m'arreste beaucoup à examiner qu'elle est la  
mesure de la felicité dont elle y iouit. Car la  
felicité consiste tant en l'absence des maux  
qu'en la iouissance des biens qui repugnent ou  
qui conuiennent à la nature des estres qu'on  
appelle de ce nom d'heureux. Et pour ce qui  
est des maux, il n'en entre point dedans le ciel:  
ce qui est déjà vn merueilleusement grand  
bon heur, pour vne nature sensible comme  
la nostre. Quant aux biens, quels peuuent estre  
ceux qui conuiennent à vne ame raisonnable  
& séparée du corps pourtant? Certes com-  
me le bien de l'œil consiste à voir des choses  
agreables, & le bien de l'oreille à ouïr des sons  
plaisans & harmonieux, & generalement le  
bien de tous les autres sés, a s'exercer dessus les  
objets que la nature leur a destinés, avec plai-

fir & contentement, le bien de l'ame separée consiste en l'operation conuenable de ses facultés sur les plus excellens objets qui luy peuuent estre presentés, & en la ioye qui s'en doit ensuiure. Son intelligence donc estant & si parfaitement purifiée en elle mesme, & remplie de la presence de si admirables objets, sa felicité en cet égard est proportionnée à l'excellence de son operation, & des contemplations dans lesquelles elle est continuellement occupée. Si donc ceux qui ont quelque semence de generosité, & quelque chose de beau en l'ame, estiment ceux la bien-heureux qui ont acquis quelque vñage des sciences auxquelles les hommes s'adonnent ordinairement ; & que neantmoins vn excellent Philosophe ait eu raison de dire qu'vne goutte de la connoissance de la nature des corps celestes, est plus à souhaitter à cause de la noblesse de leur estre & de l'auantage de leur vtilité, que toutes les sciences que les hommes ont formées sur les autres estres de l'vniuers, combien doit estre heureuse cette ame qui connoist si parfaitement des choses dont la dignité excelle autant par dessus le Soleil &

les autres astres des cieux, qu'ils sont plus dignes d'estre estimés que ne sont tous les autres corps de ces regions elementaires ? Et si nulle de nos facultés ne se déploye en ses fonctions d'une façon conuenable sur des sujets qui luy soyent bien proportionnés, qu'elle n'en reçoie quelque sensible volupté, quelle peut estre la satisfaction que l'ame fidele reçoit d'exercer ainsi incessamment des operations si merueilleuses ? Certes le plaisir des oreilles & des yeux est grand quand ils sont remplis de quelques obiets dont la couleur, ou la figure, ou l'harmonie & la iustesse des proportions est capable de remplir raisonnablement toute l'audivité que la nature bien réglée a mise dans ces sentimens. Car c'est en cela proprement que consiste la volupté, quand les obiets qui sont au dehors de nous viennent à se rencontrer dans nos facultés & s'appliquer à l'audivité ou à la capacité qui y est, avec tant de proportion & d'égalité, que le mouuement qu'ils y excitent n'est ni trop languide, ni trop violent, mais dans vne mesure conuenable. Le plaisir de l'esprit, quand il vacque avec succès à la contemplation des choses intellectuelles, est en-

coit beaucoup plus grand que celuy des oreilles ni des yeux ; à proportion de ce que c'est vne plus noble faculté , que les choses spirituelles sont plus excellentes que les corps , & que par consequent de leur rencontre resultent des operations plus nettes & plus exquises. D'ou s'ensuit necessairement que quand les facultés de l'ame sont paruenues à ce point de perfection auquel elles se surpassent quasi autant elles mesmes lors qu'elles estoient en l'estat de la nature , qu'en cet estat de la nature elles surpassent les oreilles & les yeux : & que les obiets qui luy sont presentés ont autant ou plus de degrés de dignité par dessus les choses intellectuelles que nous conceuons ordinairement , qu'elles en ont par dessus les obiets sensibles & corporels , il est indubitable que la ioye & le contentement qui accompagne de si diuines operations, doit exceller infiniment par dessus celle que peut donner la connoissance la plus parfaite des sciences les plus releuées. L'intelligence estant remplie de si belles connoissances , il faut necessairement que la volonté soit pléne d'vn merueilleusement ardent amour enuers les objets dont el-

les naissent. Car les belles choses attirent nos affections à cause d'elles mesmes, & meritent nostre amour par le seul respect de leur beauté. Et le contentement que nous prenons à les connoistre, fait que nous les aimons encore à cause de nous. Pource que nous nous aimons nous mesmes, nous ne pouuons que nous n'estimions en cet égard ce qui nous apporte de la satisfaction. Encore sommes nous ainsi naturellement disposés, que nous n'aimons pas seulement les objets d'où nous viennent de si belles connoissances ; nous prions encore singulierement les moyens qui nous en rendent iouïssans. C'est pourquoy quelcun a dit, que nous aimons naturellement nos yeux par dessus nos autres sens corporels, pource qu'ils nous découvrent vne plus grande multitude de choses à connoistre que les autres, & sous vne plus grande variété. Et l'expérience nous apprend que de tous les obiets visibles, la lumiere nous semble estre le plus doux & le plus beau. Ce qui ne vient pas seulement de sa propre constitution naturelle, en ce qu'il semble que c'est l'obiet qui a le plus de proportion avec la faculté de nos yeux : mais encore de ce

que


que c'est elle qui nous rend les autres choses visibles, & qui, s'il faut ainsi dire, colore les couleurs mesmes, & donne la forme & la figure aux formes & aux figures des corps. De sorte qu'il ne faut pas douter que les ames bien-heureuses ne soyent toutes allumées de l'amour & des personnes & des choses qu'elles ont là haut perpetuellement presentes aux yeux de leurs intellects. Or l'amour est de soy vne chose plene de contentement & de ioye, quand on iouït de ce qu'on aime, & qu'on sçait qu'on en est aimé. L'ame fidele donc aimant ardemment les esprits bien-heureux qui sont consacrés là haut, & pareillement les saints Anges, & estant de mesmes aimée d'eux reciproquement; & derechef aimant nostre Seigneur Iesus bien loin au delà de l'affection qu'elle a pour les Anges & pour les esprits, & estant tres-assurée qu'elle est encore plus aimée de luy; & enfin voyant dans cette sienne demeure des cieux, dans l'aspect des choses merueilleuses qui y sont, dans la compagnie des esprits sanctifiés, dans la société des Anges, dans la presence & dans la cõmunion de Iesus Christ, tant & de si irrefragables

témoignages de l'amour de Dieu enuers soy, elle se plonge & se noye, & s'engloutit toute dans l'amour qu'elle luy doit porter, & trouue en tous ces mouuemens le gouft sensible & releué d'une felicité inenarrable.



*QVE C'EST QVE LA RESVR*  
*rection ajoutera à la beatitude de l'Ame fidele.*

### TROISIEME DISCOVRS.

 E que j'ay dit iusques icy comme en bégayant de la beatitude de l'Ame fidele depuis qu'elle est séparée du corps, nous a peu faire concevoir quelque chose de sa grandeur, ainsi que par les éclairs qui nous passent deuant les yeux, nous iugeons aucunement de la quantité du feu qui est enuveloppé dedans l'obscurité des nuées. Mais bien qu'il y ait assés d'attraits dedans ce que nous en comprenons, pour en exciter le desir & l'admiration en nos cœurs, sis'en faut il beaucoup qu'elle soit venue à



son comble, tandis que l'homme demeure priué de l'autre moitié de son estre. Car le fidele, de la felicité duquel il s'agit, peut estre consideré entrois manieres. Premièrement en luy mesme. Puis apres entant que le monde a relation & liaison avec luy. Et finalement entant qu'il a relation avec l'Eglise, ainsi qu'un membre a relation à son corps. Or à le considerer en luy mesme, puis qu'il est composé d'Ame & de corps, à quelque perfection que l'Ame soit éléuée, si est-ce que tandis que le corps demeure en la mort, sa felicité n'est pas complete. A le considerer en la relation que luy & le monde ont ensemble, pour ce que le monde a esté fait pour l'homme, & qu'il a esté assujetti à vanité à cause de luy, quand l'homme auroit esté mis tout entier en vne felicité parfaite en ce qui le concerne precisément, si ne peut-il estre dit absolument & entierement heureux, tandis que le monde demeure à cause de luy sujet à cette misere, & qu'à son occasiõ il porte des marques de la malediction de Dieu. Et enfin, à le considerer en la troisieme façon, pour ce qu'il est vne partie de laquelle l'Eglise est le tout, quand il se ver-

roit parfaitement heureux en luy mesme, & quand il verroit le monde deliuré de la malediction qu'il a encouruë pour luy, si ne peut il estre dit iouissant d'une felicité acheuée, iusques à ce que l'Eglise entiere en soit iouissante de son costé. Et si Ester s'est estimée miserable, quoy qu'elle fust éléuée à la magnificence d'un grand Empire, pendant qu'elle a veu sa nation en peril de desolation, le fidele ne se doit pas reputer absolument heureux, pendant que de les freres les vns combattent encore en la terre contre les ennemis de leur salut, les autres eu égard à leurs corps, sont en la puissance de la mort & en la pourriture du sepulchre. Pour ce donc que l'Âme en cette beatitude dont elle iouit dedans le ciel, à tresbonne connoissance de toutes ces relations, il ne se peut qu'elle ne desire la resurrection de son corps, afin d'estre reünie avec luy; & la deliurance du monde hors de sa misere & de sa vanité, afin qu'il n'y ait plus rien sujet à malediction à son occasion; & la glorification de l'Eglise en vne parfaite felicité, à ce que la condition de celle avec laquelle elle a de si inuiolables liaisons, ne partage point ses senti-

mens entre la tristesse & la ioye. Or cettuy-là n'est pas parfaitement heureux qui desire & qui a sujet de desirer encore quelque chose. Il est bien vray que le desir de l'Amé en tous ces égards est sans inquietude & sans anxieté. Car ces passions naissent ou de l'impatience de nos esprits, ou de l'incertitude de l'éuenement de ce que nous desirons, ou de ce qu'encore que l'éuenement que nous attendons soit assuré, si est ce que la condition en laquelle nous sommes cependant, est fâcheuse d'elle mesme & malaisée à supporter. Or pour ce qui est de l'impatience, il n'y ena fibre quelconque dans les Ames qui sont là haut. Elles sont douïées de toutes sortes de vertus, & principalement elles sont toutes trempées dedans vn profond respect a la Prouidence de Dieu. Quant à la certitude de leur esperance, elles sont plus que tres-assurées qu'elle ne peut iamais manquer, puis que Dieu leur a promis, & que la puissance qu'il a d'executer ses conseils ne trouue nulle part, ni difficulté, ni impossibilité qui l'arreste. En fin pour ce qui regarde leur condition, ce peu que i'en ay rapporté cy. dessus la represente capable d'en-

gloutir dans la douceur de ses contentemens, tous les ressentimens qu'elles pourroyent auoir de la longueur de cette attente. Quand en l'Apocalypse le S. Esprit les nous fait entendre criant, *Jusques à quand, Seigneur, ne vangeras tu point nostre sang*, il ne faut non plus prendre cela pour vne marque d'inquietude d'esprit, que pour vn appetit desordonné de vengeance. D'autant qu'en cét endroit là elles considerent leurs ennemis comme reprouvés, & comme adiugés de par Dieu à la souffrance de la punition, elles ne sont plus obligées d'auoir de charité pour eux. Nostre charité n'a pour obiet que ceux qui peuuent auoir quelque accès à la misericorde du Pere celeste. La porte en est elle fermée à quelcun? Comme elle a esté dès le commencement aux demons, ou comme à ceux qui pechent contre le S. Esprit, ou à ceux contre lesquels Dieu a desia prononcé vn iugement irreuocable de condamnation & de mort. Nostre charité en leur égard demeure absolument éteinte. Et souhaitter l'execution de cette condamnation comme les ames fideles le font là, n'est rien si non se conformer à la volonté, & à la iustice

diuine. Tellement que ce *iusques à quand*, est purement & simplement vne saincte exhalaison du zele qu'elles ont de voir reluire la gloire de Dieu en l'execution de ses iugemens, qui ne les fait nullement sortir hors des termes du respect qu'elles doiuent à la conduite de la sapience. Neantmoins bien qu'elles soyent sans inquietude, si est-ce, que comme i'ay dit, elles ne sont pas sans desir. Or qui desire, témoigne qu'il manque quelque chose à sa condition, & par consequent n'est point accompli en toutes choses. C'est pourquoy il nous faut voir quelle sera au dernier iour la felicité des fideles en ces trois égards.

Pour le premier, il semble qu'il y a principalement deux choses à remarquer, c'est à sçauoir quelle sera la condition du corps lorsqu'il sera ressusçité; & puis quel sera l'estat de l'ame lors qu'elle y sera reiointe. Pour ce qui est du corps, il nous est sans comparaison plus aisé de dire quel il ne sera pas, que quel il sera. Car nous voyons bien clairement les choses dont il faut necessairement qu'il soit deliuré; mais nous ne voyons pas de mesmes celles dont il doit estre reuestu en cette bien-heu-

reufe iournée. Il y a en nous deux sortes d'infirmitez, dont les vnes nous font tellement naturelles, que nous y aurions esté suiets quand nous ferions demeurés en l'estat de nostre integrité : les autres sont tellement naturelles, en ce que nous y sommes suiets dès le ventre, & dès les premiers principes de nostre estre, qu'elles sont neantmoins suruenües depuis la constitution de la nature, & ne sont venuës au monde qu'en consequence du peché. Pour le regard de ces dernieres, telle qu'est la difformité des membres, la laideur du visage, la priuation ou debilitation des sens, les maladies, les playes, la mauuaise conformation de la stature, & en fin la suiectiõ à la mort, puis qu'elles n'ont point d'autre cause ni d'autre origine que le peché, il faut necessairement que le peché estant entierement & absolument aboli, toutes ces infirmités là cessent vniuersellement de mesmes. Ainsi quand nous n'aurions autre chose à attendre de la resurreccion, il faut pourtant qu'elle nous remette en vne condition qui ne soit pas moins excellente, en ce qui est de la constitution de nos corps, qu'estoit la condition d'Adam à l'heure de sa crea-

tion. Car il ne conuiendroit ni à la sagesse, ni à la misericorde, ni peut estre mesme à la iustice de Dieu; qu'ayant absous nos personnes toutes entieres de toute sorte de peché, par la iustification, & ayant deliuré nos ames de toutes mauuaises habitudes par la sanctification, il laiffast neantmoins encore dedans nos corps quelque trace de ces infirmités, qui n'y sont venuës que pour punition du peché, ou qui en sont vne necessaire & indubitable dependance. Figurés vous donc le plus bel homme de la terre, & le plus parfaitement composé, doiüs-le des sentimens les plus vifs & les plus exquis qui se puissent imaginer, affranchis-le du peril de toutes sortes d'incommodités en sa santé, rendés sa vigueur touiours égale & fleurissante, & faites que nulle suite d'années ne la puisse iamais alterer, & luy donnés en fin cette assurance qu'il demeurera ainsi à perpetuité, & vous aurés aucunement conceu les premiers commencemens de la perfection que nous attendons en la resurrection bienheureuse.

Pour ce qui est de cette premiere sorte d'infirmités qui nous sont absolument naturelles,

ne; alors ils seront agiles au delà de toute imagination. Ils sont à cette heure capables d'estre lassés: alors ils seront infatigables. Ils sont à cette heure opaques, alors ils seront lumineux iusques à tel point que l'Escriture sainte les accompare au Soleil. Ils sont à cette heure assujettis à la necessité de se vuidier & de se remplir continuellement, alors ils seront en vne constitution perpetuellement vniforme. Ils sont à cette heure en diuerses manieres defectueux en leur conformation: alors les proportions de leurs parties surpasseront toutes les iustesses de la nature & de l'art. Ils sont maintenant importunés du déboire de leurs voluptés: alors leurs contentemens estant parfaitement épurés, auront toujours vn goust exquis & eternellement agreable. Ils sont maintenant en charge & en embarras a nos esprits: alors ils aideront à la vigueur & à l'agilité de leurs operations; En vn mot ils sont à cette heure merueilleusement terriens, alors ils seront tout à fait celestes.

Quant à ce qui est des fonctions des sentimens, & des mouuemens des affections que nous auons cy-dessus dit auoir leur propre sic-



ge dans le corps, pour ce que cela regarde plustost l'estat de l'Ame quand elle y fera vne fois rejointe, qu'il ne regarde les conditions du corps mesme, ie n'en diray icy qu'un mot seulement; c'est que les objets qui leur sont parfaitement bien proportionnés, les delectent à la verité, mais les autres les offensent. De sorte que la lumiere mesme, qui de sa nature est si belle & si agreable, blesse les yeux, si elle est vn peu trop viue & trop éclattante. Au lieu que lors la trempe de nos sentimens sera telle, qu'ils seront impassibles & inalterables par la douleur, de quelque façon que soyent les objets qui leur viendront à la rencontre. C'est ce que l'Apostre nous a voulu enseigner quand il a dit, *qu'il y a corps sensuel, & qu'il y a corps spirituel.* Car par le spirituel il n'entend pas ce qui est entierement séparé de la matiere; autrement, puis qu'il l'appelle corps, son propos s'impliqueroit en contradiction. Mais il entend ce qui encore qu'il soit corps, à pourtant les qualités qui suivent la condition des esprits, comme est l'estre immortel, incorruptible, & impassible. Lors que la femme de Lot deuint statuë de sel, si cette metamorpho-

peu éleuée & genereuse. Si donc vous adjou-  
stés cela à ces autres perfections, dont ie viens  
de faire mention, vous aurés encore de beau-  
coup releué l'excellence de l'estat dont i'auois  
formé l'idée. Cependant toutes ces infirmités  
ont leur racine en ce que nous auons vn corps  
composé des elemens, de mesmes que sont les  
corps de tous les autres animaux, & en ce que  
nous y sōmes doiüés d'vne ame sensitiue & ve-  
getatiue, comme ils parlent, qui à des facultés  
toutes sēblables aux facultés de l'ame des be-  
stes, sinon que peut estre y sōmes nous au des-  
sus d'elles en quelque plus haut degré de per-  
fection. Et cette composition des elemens &  
d'vne ame sensitiue & vegetatiue en la consti-  
tution de nostre estre, fait qu'encore que la  
Prouidence de Dieu empeschast, comme elle  
faisoit en nostre integrité, que nous ne fus-  
sions iamais ni malades, ni blessés, si est- ce que  
nos corps seroient en eux mesmes susceptibles  
de l'impression des causes de toutes ces altera-  
tions, & qu'encore que Dieu nous garentist à  
perpetuité de la mort, si est- ce qu'en elle mes-  
me la constitution de nos corps seroit perissa-  
ble & mortelle. Car ce que le premier homme

eust esté exempt de tous ces mauuais accidens & immortel , s'il eust perseueré en son innocence , cela fust venu du soin de la prouidence diuine , & non de la temperature de son corps. Il faut donc qu'encore que nos corps soient ressuscités & refaits de la mesme matiere de laquelle ils sont maintenant composés , la constitution en soit neantmoins tellement changée , qu'il n'y reste rien du tout des conditions de la nature , ni de cette vie animale laquelle nous auons commune avec les creatures douïées de sentiment & destituées de raison. Opposons donc vn peu les choses qui dependent de cette naturelle complexion de nos corps , avec les qualités qui leur sont contraires , & taschons ainsi de paruenir à quelque connoissance de la perfection de l'estat que nous attendons. Nos corps sont maintenant de leur nature passibles à toutes sortes de facheux rencontres , & d'impressions qui leur causent de l'incommodité & de la douleur : alors ils ne le seront plus. Ils sont à cette heure corruptibles & mortels , alors ils seront immortels & incorruptibles. Ils sont maintenant pesans , à cause de la terre qui y predomi-

ne; alors ils seront agiles au delà de toute imagination. Ils sont à cette heure capables d'estre lassés: alors ils seront infatigables. Ils sont à cette heure opaques, alors ils seront lumineux iusques à tel point que l'Escriture sainte les accompare au Soleil. Ils sont à cette heure assujettis à la necessité de se vuidier & de se remplir continuellement, alors ils seront en vne constitution perpetuellement vniforme. Ils sont à cette heure en diuerses manieres defectueux en leur conformation: alors les proportions de leurs parties sur passeront toutes les iustesses de la nature & de l'art. Ils sont maintenant importunés du déboire de leurs voluptés: alors leurs contentemens estant parfaitement épurés, auront toujours vn goust exquis & eternellement agreable. Ils sont maintenant en charge & en embarras a nos esprits: alors ils aideront à la vigueur & à l'agilité de leurs operations; En vn mot ils sont à cette heure merueilleusement terriens, alors ils seront tout à fait celestes.

Quant à ce qui est des fonctions des sentimens, & des mouuemens des affections que nous auons cy-dessus dit auoir leur propre sie-

ge dans le corps, pour ce que cela regarde plustost l'estat de l'Ame quand elle y sera vne fois rejoincte, qu'il ne regarde les conditions du corps mesme, ie n'en diray icy qu'un mot seulement; c'est que les objets qui leur sont parfaitement bien proportionnés, les delectent à la verité, mais les autres les offensent. De sorte que la lumiere mesme, qui de sa nature est si belle & si agreable, blesse les yeux, si elle est vn peu trop viue & trop éclattante. Au lieu que lors la trempe de nos sentimens sera telle, qu'ils seront impassibles & inalterables par la douleur, de quelque façon que soyent les objets qui leur viendront à la rencontre. C'est ce que l'Apostre nous a voulu enseigner quand il a dit, *qu'il y a corps sensuel, & qu'il y a corps spirituel*. Car par le spirituel il n'entend pas ce qui est entierement séparé de la matiere; autrement, puis qu'il l'appelle corps, son propos s'impliqueroit en contradiction. Mais il entend ce qui encore qu'il soit corps, à pourtant les qualités qui suivent la condition des esprits, comme est l'estre immortel, incorruptible, & impassible. Lors que la femme de Lot devint statuë de sel, si cette metamorpho-

se se fit par degrés & peu à peu, elle fut merveilleusement étonnée de voir changer toute la couleur de sa peau, & toute la consistence de son corps; & encore plus lors qu'elle sentit tous ses membres se roidir de telle façon, qu'en fin l'endurcissement passa iusques dedans les entrailles. Si peu de temps apres elle eust veu sa constitution naturelle reuenir petit à petit, & son corps se déroidir, & sa peau se coulorer comme elle estoit auparauant, & ses membres reprendre leur soupplisse precedente, à proportion de l'horreur qu'elle auroit eüe de foy en son changement, à mesme proportion auroit elle senti du rauissement & de la ioye. Mais si incontinent apres s'estre veüe restablie en son premier estat, elle eust cōmencé à sentir vne extraordinaire force en sa personne, vne beauté Angelique en toute sa conformation, vne vigueur auparauant inconnuë es organes de ses sentimens, vne alegresse plus agile que celle des oiseaux en tous les mouuemens, & cét air de majesté qu'on s'imagine auoir esté dans les heroïnes du temps passé, semé dans tout le port de son corps & sur les traits de son visage, ni le mot de ioye, ni celuy de

de rauissement ne sont pas capables de représenter l'émotion qu'elle en auroit eüe en son ame. Or est le changement qui arriue en nos corps par la mort, pire de beaucoup qu'une transmutation en statuë de sel, & l'estat auquel ils seront reestablis en la resurrection, incomparablement plus excellent que tout ce qui nous en peut estre à cette heure imaginable. D'où il est aisé de conjecturer en quelque façon ce que deura produire en nous vn si merueilleux spectacle.

Pour ce qui est de l'Ame & de l'estat auquel elle se trouuera lors qu'elle sera reünie au corps, si de ces belles lumieres dont elle est & remplie & environnée dedans le ciel, on la ramenoit en vn corps incommodé de l'embaras qui se trouue dans les affections & dans les organes des nôtres maintenant, elle y auroit sans doute beaucoup de desauantage. Ce seroit a peu pres comme si vous rappelliés vn excellent Philosophe de dessus le sommet d'une bien haute montagne, d'où il contemplerait les cieux, & les estres qui y sont, & verroit dessous ses pieds les nuées & les broüillars, pour le faire descendre vers les racines du mont, ou

tution de nos organes, ni quelle la nature de l'operation de l'ame dessus eux, ni comment les especes des choses sensibles y seront receuës, & qui plus est ie ne crains pas qu'on me tienne pour vn ignorant à cette occasion. Au moins certes auroy-ie à partager ce blasme avec beaucoup de compagnons: car ie ne pense pas qu'il y ait homme sur la terre qui le sçache. Mais tant y a que ie sçay bien que tout cela ne se fera pas comme il se fait maintenant, la constitution des organes tels que nous les auons, & la dispensation des esprits, desquels dépendent toutes leurs operations, estant vne suite certaine de l'estat passible & corruptible de la nature. Or ce qui est naturel sera englouti par le surnaturel; comme le sensuel par le spirituel, & le mortel par l'immortalité & par la vie. Et quoy que nous ne comprenions pas la façon de laquelle l'ame sera lors iointe à son corps pour ses operations, elles n'en seront pas pour cela ni moins certaines, ni moins conuenables. Si la mesure de nostre connoissance estoit la mesure de l'existence des choses, la plus grande partie de nos obiets, de nos facultés, & de leurs fonctions souffri-



royent és conditions de leur estre de trop notables diminutions, quelques vnes mesmes seroyent absolument exterminées de la nature. Et ie ne sçay pas si nous iouyrions d'aucun de nos sens comme il faut, c'est à dire, si d'aucun d'eux on à iusqu'icy bien exactement & bien distinctement compris que c'est que l'ame fait en leurs fonctions, ce qui y est de l'operation & de l'actiuité des esprits, & finalement ce que l'organe melme y contribuë. Quoy qu'il en soit, l'organe, de quelque façon qu'il doive estre constitué, & l'ame, de quelque maniere qu'elle y opere, y exerceront si admirablement chacun ce qui sera de ses actions, qu'elles se feront sans offense, sans lésion, sans erreur, sans lassitude, avec vne vigueur & vne netteté, vne exactitude & vne perfection entierement inimaginable. En fin pour dire aussi quelque chose des appetis qui ont proprement leur siege dedans le corps, & qui, comme i'ay dit, sont renfermés sous la Colere & la Conuoitise, ce sont passions qui d'autant qu'elles sont corporelles seront tellement éteintes par la mort, que par la resurrection elles ne retourneront plus en vie. Et s'il est vray qu'il y ait des vertus

qui ayent leur siege dans ces passions, comme il semble que la Philosophie y colloque celles qui sont proprement morales, ou bien elles ne seront plus necessaires, pource qu'il n'y aura plus d'objets sur lesquels elles se doiuent exercer, ou elles ne consisteront plus en la moderation de ces appetits, mais en vne excellente & invariable temperature de l'ame & de sa volonte, qui sera lors attachée irreuocablement à toutes sortes d'excellens objets, par les lumieres de l'intelligence. Tous ces empeschemens ostés, quand il n'y auroit, autre chose, les raisonnemens de l'ame doiuent estre souverainement excellens. Car vne bonne partie des manquemens qui nous arriuent, vient ou de l'erreur de nos sens, au rapport qu'ils nous font des choses sensibles, ou des fumées de nos passions, qui offusquent nos entendemens, ou de ce que les alimens n'estans pas bien élaborés, les esprits qui se forment en partie de leur substance retiennent quelque chose de leur crasse & de leur impureté, dont ils infectent les organes qui seruent à l'usage du discours, ou de ce que dès leur premiere conformation il y a quelque vice en leur con-

struction & en leur temperature naturelle. Mais le mesme changement qui mettra toutes les autres parties du corps en vne constitution si excellente, y mettra aussi celles dans lesquelles l'intelligence de l'ame aura son siege, & ou elle formera ses raisonnemens. Ce qui se fera d'autant plustost que toutes les autres parties du corps ne doiuent estre restaurees que pour leur propre felicité à elles mesmes; celles-là sont pour seruir à ces fonctions de l'ame desquelles dépend la felicité de l'homme tout entier & de chacune de ses parties. L'ame donc estant d'ailleurs plene des lumieres de l'Esprit de Dieu, & fortifiée de sa presence bien loin au delà de la vigueur naturelle de ses facultés, & venant à estre logée dedans vn corps, dont toutes les puissances seront en vne perfection incomparable, & y apportant l'impression de tant de belles connoissances qu'elle aura de sia acquises pendant sa demeure dans le ciel, ne pourra faire sinon des productions dignes de la merueille de son estre. Et comme si pendant vne longue separation le mary & la femme auoyent egale-  
ment creu en beauté & en vertu, & en toutes

qui ayent leur siege dans ces passions, comme il semble que la Philosophie y colloque celles qui sont proprement morales, ou bien elles ne seront plus necessaires, pource qu'il n'y aura plus d'objets sur lesquels elles se doiuent exercer, ou elles ne consisteront plus en la moderation de ces appetits, mais en vne excellente & invariable temperature de l'ame & de sa volonte, qui sera lors attachée irreuocablement à toutes sortes d'excellens objets, par les lumieres de l'intelligence. Tous ces empeschemens ostés, quand il n'y auroit, autre chose, les raisonnemens de l'ame doiuent estre souuerainement excellens. Car vne bonne partie des manquemens qui nous arriuent, vient ou de l'erreur de nos sens, au rapport qu'ils nous font des choses sensibles, ou des fumées de nos passions, qui offusquent nos entendemens, ou de ce que les alimens n'estans pas bien élaborés, les esprits qui se forment en partie de leur substance retiennent quelque chose de leur crasse & de leur impureté, dont ils infectent les organes qui seruent à l'usage du discours, ou de ce que dès leur premiere conformation il y a quelque vice en leur con-

les autres parties du corps en vne constitution si excellente , y mettra aussi celles dans lesquelles l'intelligence de l'ame aura son siege, & ou elle formera ses raisonnemens. Ce qui se fera d'autant plustost que toutes les autres parties du corps ne doiuent estre restaurées que pour leur propre felicité à elles mesmes ; celles-là sont pour seruir à ces fonctions de l'ame desquelles dépend la felicité de l'homme tout entier & de chacune de ses parties. L'ame donc estant d'ailleurs plene des lumieres de l'Esprit de Dieu , & fortifiée de sa presence bien loin au delà de la vigueur naturelle de ses facultés , & venant à estre logée dedans vn corps, dont toutes les puissances seront en vne perfection incomparable, & y apportant l'impression de tant de belles connoissances qu'elle aura de sia acquises pendant sa demeure dans le ciel, ne pourra faire sinon des productions dignes de la merueille de son estre. Et comme si pendant vne longue separation le mary & la femme auoyent également creu en beauté & en vertu, & en toutes

autres sortes d'avantages, ils receuroyent vn incroyable contentement s'ils pouvoient retourner ensemble, pour y iouir longuement d'une commune felicité; l'ame se réjouira de sa reünion au corps, le corps se reiouira de la presence de son ame, & tous d'eux coniointement ne composans qu'un mesme estre seulement, seront également ravis de la felicité de leur condition, & de l'assurance qu'ils auront qu'elle deura estre eternelle.

Ce second égard selon lequel l'homme à liaison & relation avec le monde, merite vne consideration assés attentive. Plusieurs choses monstrent manifestement que le monde a esté créé pour l'homme. La dignité de sa nature, qui l'eust emporté infiniment par dessus toutes les autres creatures, s'il fust demeuré en son integrité, ne permettoit pas qu'il y tint autre lieu que celuy de fin, à l'usage de laquelle les autre choses sont destinées. L'empire que Dieu luy auoit donné dessus toutes les plantes & tous les autres animaux, lors qu'il l'établit au commencement dedans le Paradis terrestre, le confirme tres-clairement. Car Dieu n'en auoit point ainsi ordonné

donné sinon conuenablement à la disposition de la nature des choses mesmes. Mais rien ne le nous enseigne plus disertement que la misere à laquelle l'Vniuers a esté assujetti à l'occasion de nostre peché. Car c'est ce que l'Apostre a entendu quand il a dit, *Que la creature a esté assujettie à vanité, non point d'elle mesme, mais à cause de celuy qui l'y a assujettie.* Rom. 8. Et s'il est permis d'illustrer cela par vne comparaison prise des choses Payennes, le monde estoit à l'égard de Dieu comme la statue de Minerue à l'égard de Phidias, & l'homme qui estoit l'image de Dieu dedans le milieu du monde, comme l'image de Phidias au milieu de son bouelier. Ainsi donc que toutes les parties de la statue estoient tellement ajustées par leurs liaisons & par leurs iointures, qu'elles se rencontroyent toutes en cette image de l'ouurier ; de sorte que si on l'ostoit de là, tout l'ouirage s'en alloit en pieces : toutes les parties du monde aboutissoient tellement à cette image de Dieu, qu'elle ne pouuoit estre corrompue par le peché, que l'assemblage de l'Vniuers ne tombast en vne ruine épouuanteable. Tellement que s'il

eust pleu à Dieu en sa iuste seuerité abandonner l'homme en sa malediction, la destruction entiere de l'Vniuers s'en fust inéuitablement ensuiuie. Car comme quand vn sujet à commis felonnie ou crime de leze Majesté contre son Souuerain, on ne se contente pas de punir sa personne seulement, on coupe ses bois, on abbat ses maisons, en vn mot, on fait que toutes les choses qui auoyent quelque necessaire dependance de luy, portent des marques de l'indignation de son Prince; ainsi estoit il conuenable que le monde qui auoit esté fait pour l'homme, & qui par consequent dependoit de luy comme de sa fin, suiust sa condition, & & passast quasi avec luy par vne mesme condamnation. Mais aussi puis qu'il a pleu à Dieu vser de misericorde enuers l'homme, & luy promettre vne redéption, & ordonner de recueillir son Eglise de sa posterité, il a esté & de la sapience & de la misericorde de Dieu d'vser de la mesme conduite enuers le monde. Car il falloit le soustenir premierement, afin qu'il fust la demeure de cette Eglise pendant le temps qu'elle doit seiourner icy bas, & puis apres encore le conseruer pour estre aussi quel,



que iour fait participant de la condition en laquelle cette Eglise doit estre élevée. Comme apres que le Prince est reconcilié à son sujet, il ne se contente pas de témoigner qu'il a reçu sa personne en ses bonnes graces, il luy permet de remettre ses maisons en leur estat, & mesmes luy fournit de sa liberalité dequoy les faire plus belles & plus magnifiques: non seulement afin d'effacer toutes les traces de son indignation, mais mesmes afin que toutes choses puissent porter des marques indubitables de sa faueur & de sa clemence. C'est ce qui a fait que le monde a subsisté iusqu'à maintenant, & qui fera encore qu'au dernier iour il sera non seulement deliuré des desordres que l'on y void, mais honoré de la communication de la gloire de la liberté des enfans de Dieu, apres laquelle S. Paul dit qu'il a hance & qu'il soupire depuis tant de siecles. Partant vne partie de nostre felicité consistera au contentement de voir les brèches que l'ordre & la beauté du monde a souffertes à nostre occasion, magnifiquement releuées, & la resplendeur de la gloire que nous esperons pour nous, répandue vniuersellement dessus toutes les parties.

Je ſçay bien qu'il y en a eu quelques vns qui ont tenu vne opinion fort differéte, & qui ont creu que comme le monde a eſté tiré du neant, il ſera auſſi réduit à neant, afin que la maxime des Philoſophes, *que comme de rien ne ſe fait rien, auſſi nulle choſe ne peut abſolument retourner à rien,* demeure de tout point confonduë. Car ils croyent que c'eſt vne maxime preiudiciable à la gloire de la puiffance de Dieu, & qu'il faut neceſſairement que l'éuenement des choſes refute. Mais c'eſt vne opinion qui n'a point de ſolide fondement, ni dans l'Ecriture, ni ſur la raiſon. Et pour ce qui eſt de l'Ecriture, tout ce qu'elle dit eſt que *les Cieux & la terre paſſeront, mais que la Parole de Dieu ne paſſera point; que les Cieux & la terre paſſeront, mais que Dieu demeure eternellement le meſme.* Ce qui reçoit facilement deux réponſes. L'vne, que c'eſt à dire que quand les cieux & la terre paſſeroient, ſi eſt ce que Dieu & ſa Parole demeurent eternellement immuables. Et de telles façons de parler, ou des affirmations, qui ſemblent précises & abſoluës, doiuent eſtre interprétées par vne ſimple ſuppoſition, il ſe trouue des exemples ailleurs, comme au Pſeume qua-

rante cinquième. *La terre se remuera*, dit le Prophete, & *les montagnes se renuerseront au milieu de la mer. Ses eaux bruiront & se troubleront*, & *les montagnes seront ebranlées par l'elenation de ses vagues. Les ruisseaux de la riuere réuoiront la ville de Dieu.* Car c'est ainsi que ces paroles sont couchées dedans l'original. Et neantmoins on y traduit, *Encore que les montagnes se renuersassent au milieu de la mer, & que ses eaux vinssent à bruire & à se troubler*; & ainsi le reste de mesmes. Et la nature de la chose, & le but de l'auteur de ce diuin Cantique, montrent clair comme le iour que c'est de la sorte qu'il le faut prendre. L'autre reponse est, que les choses passent en deux façons: c'est à sçauoir par vn entier abolissement de leur estre, ou bien par vn si grand & si considerable changement qui arriue en toutes leurs qualités, qu'il n'y paroist quasi aucune trace de ce qu'elles estoient auparauant. Car quand les choses souffrent vne si grande alteration qu'on ne les connoist du tout plus, on peut bien dire certes en quelque faison qu'elles sont passées. Or se peuuent sans doute prendre ces passages de la sorte, & de fait il est dit au Ps. cent deuxiême.

*Que les cieux seront changés.* Ce qui montre que le S. Esprit n'a point autrement entendu qu'ils passeront, sinon en souffrant vn changement merueilleusement considerable. En effect S. Pierre, qui décrit si magnifiquement la ruine du môde laquelle se doit faire au dernier iour, adjoûte incontinent apres, *Que selon la promesse de Dieu nous attendons nouveaux cieux & nouvelle terre, esquels la iustice habitera.* Ce qui predit vn changement en meilleur estat, & non vn ancantissement de l'estre des choses. Pour ce qui est de la raison, il n'y a nulle apparence de dire, que pource que le monde est venu de neant, il faut qu'il retourne dedans le neant. Si cela passoit de la façon, il s'en ensuiuroit & pour l'Eglise & pour la nature humaine de Iesus Christ, des consequences trop étranges, & que la raison ne rejette pas tant encor, que la pieté & la conscience les abhorre. Dieu a donné des preuues assés certaines de sa Puissance infinie, en creant le monde comme il a fait, sans qu'il ait besoin de la tester par l'abolition entière & yniuerselle de son estre. Et ces miserables Philosophes, s'ils ont creu que la creation de rien, & l'ancantissement des cho-

ses à rien, surpassast la Puissance de Dieu, seront assés conuaincus & assés punis de leur erreur, sans que Dieu pour les refuter détruise & abolisse son propre ouurage. Au fonds, la gloire de sa puissance ne demeureroit pas tant illustrée quand il le reduiroit à rien, que celle de sa bonté & de sa miséricorde demeureroit obscurcie & interessée, si apres auoir donné l'estre au monde, & y auoir fait vne si particuliere consideration de l'homme, que de le punir seulement à cause de luy, il venoit puis apres à le ruiner tout à fait, quoy qu'il ait fait grace à l'homme, qui seul estoit coupable des choses qui ont attiré dessus le monde toute cette malediction.

Reste donc de voir quelle sera la constitution de l'Vniuers par ce grand & memorable changement qui doit y arriuer au dernier iour. Surquoy j'ay à faire quelques considerations generales, en suivant les traces de nos precedens raisonnemens. La premiere est, que toutes les choses qui paroissent dans le monde estre venuës en suite du peché, & n'estre pas de la premiere institution de sa creation, doivent indubitablement estre abolies. Car puis

qu'elles n'ont point de subsistance sinon dans le crime ou dans la corruption du peché, le peché estant effacé en tous egards, il ne reste plus de lieu à ses consequences. Si donc il y a quelque mauuaise influence dedans les astres, ou quelque pestilente halene dedans l'air; s'il y a quelque malediction en la terre, ou quelque desordre dans la mer; s'il y a quelque déreglement dans les autres elemens, & quelque vice dans leur melleange pour la constitution des choses; S'il y a ou quelque venin dedans les plantes, ou quelque ferocité dans les animaux, qui puisse apporter du dommage au genre humain, en vn mot s'il y a quelque déreglement dans les loix de la nature, & dans leur conduite, quand bien le monde ne deuroit point receuoir d'autre amelioration, si faudroit-il qu'il fust exenté de tout cela, & qu'il fust restitué en cette excellente constitution en laquelle il auoit esté mis en sa creation premiere. Figurés vous donc vn peu le monde se reuestir en vn instant à l'Orient, à l'Occident, au Septentrion, & au Midy, de cet air si gay & si fleurissant, & de cette façon si riante, & si pléne des assurances de la bonté de son

son Createur, qu'il auoit au commencement. Imaginés vous que le ciel n'a point d'Astres qui n'enuoyent icy bas comme à l'enuy les vns des autres de benignes influences, & de fauorables regards. Qu'il n'y a plus dedans les nuées ni de foudres, ni de tonnerres, ni d'exhalaisons veneneuses, qui menacent de leur violence ouuerte, ou de leurs secrets empoisonnemens. Que dans la terre sont éteintes les semences de toutes les plantes nuisibles, & qu'elle fournit abondamment toutes sortes de fruits agreables & delicieux pour nostre aliment. Que la mer n'a point de tempestes ni point d'autres agitations que celles de son flux & de son reflux, point de vens qu'autant qu'il en faut pour ne laisser pas languir les nauires à l'ancre, & pour fauoriser la nauigation. Que les riuieres ne débordent plus, que le feu ne fait plus nulle part de rauages, que le froid & le chaud & les autres qualités des elemens gardent par tout vne temperature bien réglée, & qui n'incommode ni de ses excés ni de ses defauts. Que les poissons & les oiseaux, & les bestes les plus farouches de la terre, ont mis a part toute leur humeur sauuage, & toute leur

ferocité, pour s'appriuoiser avec l'homme & estre prests à tous ses commandemens. Bref formés vous dedans l'esprit l'image la plus viue & la plus parfaite que vous pourrés de cet admirable Paradis ou Dieu colloqua le premier homme, & autant que c'est chose possible à la pensée, plantés ce premier Eden en tout l'Vniuers, & vous aurés conceu les commencemens de ce bel estat, pour lequel S. Paul dit que toute la Machine du monde fait des vœux ardens, avec des inquietudes & des ahans qui témoignent son impatience.

La seconde consideration est, que puis que le monde suit la condition de l'homme, & que Dieu a esté si bon enuers l'homme que de ne se contenter pas de le remettre en l'estat de sa premiere integrité, mais l'a voulu eleuer à vn estre surnaturel, il est conuenable à cette mesme bonté de Dieu, qu'il ne se contente pas non plus de redonner à l'Vniuers cette sienne constitution naturelle, mais qu'il porte la condition de son estre à vn degré plus glorieux: De sorte qu'autant que les corps des fideles resuscités doiuent estre plus excellens que n'estoit le corps d'Adam au temps de sa



creation, (or auons nous veu cy-dessus que l'inegalité y est extreme) autant doit exceller la condition du nouueau monde par dessus celle de l'ancien, quelque parfaite qu'elle ait peu estre en l'integrité de sa nature. Toutes ces alterations donc, & ces vicissitudes continuelles selon lesquelles la nature tourne incessamment à l'entour de la generation & de la corruption des choses qui se produisent de la composition des elemens, cesseront alors, & quelles que soyent les choses qui se trouueront au monde, elles auront vn estre permanent & invariable.

La troisieme consideration finalement est, que comme j'ay dit cy-dessus de la future condition de nos corps, qu'il est beaucoup plus aisé de dire ce qu'ils ne seront pas, que ce qu'ils seront, aussi est il incomparablement plus aisé de définir quelles qualités & quelles conditions ne se trouueront pas dedans le monde alors, que de déterminer quelles seront celles dont il sera reuestu. C'est pourquoy n'y ayant pas moins de temerité à dire hardiment ce que sera le monde en sa restauration, si les iours & les nuits s'y feront encore par les reuolutions

du Soleil, ou si le Soleil demeurera fixe en l'vn ou en l'autre hemisphere; si la mer aura son flux & son reflux, & si la terre sera couuerte de plantes; si elle sera opaque ainsi qu'elle est maintenant, ou si elle deuiendra lumineuse ou transparente, & choses semblables, qu'à prononcer hardiment de la future condition de nos corps en leur glorification, la modestie & l'humilité n'est pas moins requise en ce sujet icy qu'en l'autre. Partant il me suffira de dire que comme quand Adam fut créé, il fut sans doute merueilleusement émeu à l'aspect de cet Vniuers, & de toutes les merueilles qui s'y presenterent à sa rencontre, & qu'outre l'admiration de la beauté de l'ouurage, il sentit sans doute vn singulierement grand contentement quand il y fit cette reflexion, qu'il auoit esté particulièrement destiné pour luy, & que Dieu l'en auoit établi Seigneur, & auoit voulu qu'il seruist à sa beatitude. Ainsi faudra'il que le fidele soit comblé tout ensemble de merueille & de satisfaction, quand ce nouveau monde se presentera en vn estat si fleurissant & si glorieux à ses yeux, & que par maniere de dire il y pourra lire de tous costés, qua

c'est pour augmenter sa beatitude que Dieu aura voulu renouueller ce magnifique bastiment, & le reuestir d'une sans comparaison plus belle & plus auantageuse forme que la precedente.

Reste le troisieme egard auquel l'homme doit estre consideré, entant qu'il fait partie de l'Eglise de Dieu, & que la felicité de tout le corps doit accroistre le sentiment que chacun des membres a de la sienne. Or y a t'il icy sans doute diuerses choses qui porteront nostre felicité à vn merueilleusement haut point. Car pour ce que l'Apostre S. Paul escriuant aux Theffaloniens dit que ceux qui dorment ressusciteront premierement, & puis apres, que ceux qui seront trouués viuans seront transmés, le premier spectacle que le fidele ressuscité aura deuant les yeux, sera la resurrection de tous ceux qui seront morts en tous les siecles. Lors que nous lisons au trente-septieme chapitre des Reuelations d'Ezechiel, cette magnifique promesse que Dieu y fait au peuple d'Israël de sa restauration, en la representant sous la figure d'une resurrection, la seule lecture de cette diuine vision forme dedans

nos esprits vne idée qui leur donne de l'admiration, & qui leur fait aisément concevoir qu'il faut que ce soit l'Esprit de Dieu qui ait faisi celuy du Prophete. Pour ce certes que d'elle mesme l'imagination de l'homme ne peut estre capable de telles pensées. Il raconte que cét Esprit le mit au milieu d'une campagne qui estoit toute couuerte d'os. Puis il dit, qu'il le fit tournoyer tout alentour afin qu'il les considerast attentiuement, & qu'il remarquast & leur quantité, qui estoit grande à merueilles, & leur secheresse, qui estoit telle qu'il n'y restoit pas mesmes la moindre trace qu'il y eust iamais eu de vie, ni de sentiment. Apres qu'il les eut suffisamment contemplés, il luy demanda s'il croyoit que ces os là peussent reuiure : surquoy il se trouua, ce semble, perplex & balancé entre l'impossibilité qui paroissoit estre en la chose en elle mesme, & la consideration de la puissance de Dieu à qui rien n'est impossible pourtant. C'est pourquoy il respondit douteusement & modestement, *Seigneur tu le sçais*, & n'en voulut rien resoludre. La dessus Dieu luy commanda de prophetiser sur ces os, & de leur dire, comme

s'ils eussent esté doiés d'intelligence & de sentiment, *Vous os secs, Ecoutez la parole de l'Eternel: Ainsi a dit le Seigneur l'Eternel, Voicy ie m'en vay faire rentrer l'esprit en vous, & vous reuiués. Je feray naistre des nerfs sur vous & y ferai croistre de la chair, & étendray de la peau dessus, puis ie vous r'animeray d'esprit, & vous reuiués, & vous scaurés que ie suis l'Eternel.* Le Prophete ayant prononcé ces paroles en vision, il se fit incontinent vn son accompagné d'vne commotion generale de ces ossemens, qui commencerent à se trier les vns d'avec les autres, & à s'approcher chacun de celuy avec qui il se deuoit ioindre pour composer le iuste & parfait Skelete d'vn corps. Puis incontinent les nerfs commencerent à s'y étendre, & les muscles à s'y former, & la chair à couvrir toutes leurs eminences, & à remplir toutes leurs cauités, & en fin la peau enuoloppa tout ensemble, de sorte que tous les membres & tous les organes estans parfaitement composés, il ne restoit que l'esprit pour leur donner le mouuement & la vie. Ce fut lors que Dieu commanda au Prophete de prophetiser vers l'Esprit mesme, & de l'appeler en criant, *Ainsi a dit l'Eternel, Esprit vien*

dés quatre vents, & soufflé sur ces morts icy, & qu'ils retournent en vie. Ce qui ayant esté ponctuellement executé, chacun de ces corps fut animé & se leua sur ses pieds, & le nombre s'en trouua si grand, qu'il sembloit que ce fust vne armée rangée en bataille. Or si la lecture seule de cette vision saisit nos esprits de quelque admiration, il ne faut pas douter que la vision mesme ne remplist celuy du Prophete de beaucoup plus de merueille. Soit que la chose fust effectiuement representée à ses sens corporels, soit qu'elle luy fust seulement pourtraite interieurement par l'efficace de l'Esprit de Dieu dedans l'imagination, l'emprainte en estoit sans doute beaucoup plus illustre & plus vehemente, que celle que nous nous en pouuons donner à nous mesmes par l'idée que nous nous en formons. Partant il faloit aussi qu'à proportion les émotions de son Esprit en fussent de beaucoup plus grandes, tant pour l'étonnement qu'il receuoit d'un spectacle si étrange & si inusité, que pour la ioye que luy donnoit l'esperance du rétablissement miraculeux du peuple d'Israël, que cette vision predisoit, & pour qu'il le Prophete auoit des desirs

& des

& des passions extraordinaires. Neantmoins qu'est-ce de cela au prix de ce que nous verrons lors que, non plus les hommes, mais les Anges, & le son de la Trompette de Dieu, commanderont à la terre qu'elle ouvre effectivement ses tombeaux, & à la mer qu'elle rende ses morts, & à tout le reste des elemens qu'ils restituent ce que chacun en possède, & que de la poussiere des sepulcres, & de la vaine de la mer, & de toutes les parties de la Nature, sortira la matiere de nos corps pour estre rétablis en vie ? Et de combien croistra le sujet de l'admiration encor, lors que nous verrons que la puissance de Dieu les formera, non plus d'os, ni de nerfs, ni de muscles, ni de peau, semblables à ce que nous en auons maintenant, mais d'une structure si nouvelle, qu'excepté la figure humaine qu'elle nous donnera, & cette belle conformation en laquelle nous deuons exprimer l'image du corps de nostre Seigneur en la resurrection, il semblera que ce soyent, non des corps humains, mais des millions d'astres lumineux, qui se produiront de tous costés, & qui naistront des entrailles memes de la terre ?

La seconde chose qui se presentera à nos yeux sera la transmutation de ceux qui seront demeurés viuans, qui n'aura gueres moins de merueille que la precedente. Car on void quelles sont les diuerses infirmités dont les corps des hommes sont incommodés. Les vns sont nains, & les autres d'une grandeur prodigieuse & gigantesque. Les vns ont quelque membre qui leur defaut, les autres en ont de surabondans. L'un à quelque partie d'une monstrueuse conformation, & l'autre est mutilé de quelcun des sens qu'on nomme communement de la Nature. L'un à l'épine du dos voutée en arc, & l'autre tournée en serpent, & l'autre enfoncée en dedans, & l'autre à quelque autre vice en la structure ou du col ou de la teste. Vniuersellement tous ont quelque imperfection en la constitution de leurs corps, & s'il s'en void vn qui n'en ait du tout point, c'est comme vne espee de miracle. Mais quand il y auroit en nous beaucoup moins d'infirmités de la condition de celles que nous venons de reciter, toujours auons nous celles que la Nature tire necessairement apres soy, qui sont tres-grandes & tres-considerables en



elles mesmes. Quand donc par cette merueilleuse puissance qui se déployera lors de l'aduenement de nostre Seigneur, nous verrons en vn iour toutes ces incommodités corrigées, & les corps des hommes viuans se changer si subitement, qu'il ne s'en trouuera pas vn en cette multitude innumerable, qui n'ait acquis comme en vn clin d'œil, ie ne diray pas toutes les perfections qui peuuent estre souhaitables & imaginables en ce qui est de la stature & de la beauté, mais toute la splendeur & l'incorruption qui est dedans les corps celestes meismes, quel sera le transport auquel nos esprits se trouueront à l'aspect d'vne si emerueillable metamorphose?

Plusieurs recherchent icy si nous nous reconnoissons alors les vns les autres. Et comme l'amitié que nous nous portons, & le regret sensible & profond que nous auons de la perte de nos amis, nous enclinent extremement à le desirer, aussi nous portent ils pareillement à le croire. Et veritablement pour ce que Dieu nous à promis la iouissance d'vne beatitude si parfaite, qu'il ne manquera du tout rien à sa plenitude, ni à la perfection de la ioye & du

contentement que nous en recueillerons, nous pouuons bien asseuer que si cela sert à l'accomplissement de nostre felicité, nous iouïrons de la consolation de nous entreconnoître en cette iournée. Mais i'estime neantmoins qu'il y a lieu de faire icy quelques considerations. Premièrement, la reconnoissance consiste en la souuenance qu'on a des'estre veu auparauant; &, comme ie l'ay des ja dit, il y a en nous de deux sortes de souuenance. L'vne consiste en ce que les images des choses sensibles demeurent imprimées en nostre memoire avec leurs circonstances & leurs particularités; & l'autre en ce que nos entendemens demeurent imbus des idées generales des choses intellectuelles, & qui consistent en raisonnement. Or quant à cette premiere souuenance, i'ay des-ja dit que pour ce que la faculté de la memoire, dans laquelle les images des choses sensibles sont mises en reserue, est ou en tout ou en grande partie corporelle en nous, il y a bien de l'apparence que cette faculté s'esteignant avec le corps, ces images demeurent par ce moyen effacées. De façon qu'il ne seble pas y auoir beaucoup d'apparence, que nous puiss-

sions nous resouvenir en la resurrection, de la figure sensible & corporelle de ceux que nous auons veus & connus pendant la vie. Mais quand il nous en souuiendroit aucunement, la reconnoissance depend de la conformité qui se rencontre entre les qualités que vous trouués presentement dans les objets qui s'offrent à vos yeux & à vos autres sens, & les images des conditions qu'ils auoyent quand vous les aués connus autrefois, lesquelles vous sont demeurées dans la memoire. Tellement que si vous les retrouués tels que vous les aués veus, vous les pouués reconnoistre à la verité. Mais s'ils ont tellement changé qu'il n'y ait plus de ressemblance entre leurs qualités, & les idées que vous en aués autrefois receuës, comme si vous aués connu quelcun enfant, & que vous le reuoyiés long-temps apres bien auancé en aage, il vous sera impossible de les vous remettre en la souuenance. Or auons nous déjà dit qu'il se fera vn merueilleusement grand changement en toute la constitution de nos corps, de sorte que ceux qui nous auront veus icy bas, ne retrouveront du tout rien en nous de ce par quoy nous leur pourrions estre reconnoissa-

bles. Puis apres, pendant que l'estat de la nature subsiste, les affections naturelles sont & necessaires à la subsistance, & extremement belles & louïables en elles mesmes, lors qu'elles sont conduites & gouvernées avec ce iugement & cette droite raison qui doit presider dessus tous nos mouuemens. Ainsi est il souverainement conuenable que les maris aiment leurs femmes, & les femmes leurs maris, que les peres & les meres ayent de grandes tendresses pour leurs enfans, & les enfans de vehementes affections & de profonds respects pour leurs peres & pour leurs meres. Et de mesmes consequemment il conuient parfaitement bien aux institutions de la nature, que ceux-là s'entraiment cordialement entre qui elle a establi quelques telles relations. Mais quand l'estat de la nature sera changé, & que toutes choses seront mises en vne constitution surnaturelle, il y a beaucoup d'apparence que la necessité de ces affections cessant, ou bien elles s'esteindront tout à fait, ou bien certes au moins perdront elles beaucoup de leur vehemence. Et nostre Seigneur Iesus respondant à la question qui luy fut faite touchant la

femme qui auoit eu sept maris, & nous enseignant qu'au Royaume des cieux toutes ces relations là periront, nous a ce semble pareillement enseigné que les affections qui en dependent s'aneantiront de mesmes. Ioignés à cela que nous ne reconnoissons rien de plus doux ni de plus sensible en cette vie, que l'affection que nous nous entreportons, soit qu'elle vienne des sentimens de la nature, & des relations qu'elle établit entre nous, soit que la conuersation familiere, & la conformité des humeurs & des inclinations l'engendre. Selon donc que nous sommes portés à mesurer toutes choses aux connoissances que nous auons, & que nous ne conceuons quasi rien au delà, à péne nous figurons nous qu'il y puisse auoir dedans le ciel des iouïssances plus agreables que celles que nous auons en la terre. Nostre Seigneur mesme s'accommodant à ces inclinations & à cette portée de nos esprits, nous promet, comme il a esté dit cy-dessus, que nous y ferons assis à table avec les anciens Patriarches. Mais neantmoins il y a grande apparence que comme quand Saint Pierre vit la transfiguration de Iesus Christ, il

fut tellement englouti dans l'admiration de ces objets, qu'il en oublia tous ceux qu'il connoissoit ailleurs, & dit, *Il est bon que nous soyons icy*: ainsi lors que nous aurons l'ame remplie de cette charité & de cette ioye que la presence du Redempteur & la vision de Dieu mesme doiuent engendrer en nous, il ne nous souuiendra plus gueres de toutes ces tendresses d'affections que nous experimentons en la vie presente.

Je ne laisseray pourtant pas de remarquer icy deux choses qui font à cette matiere. La premiere est que l'Apostre escriuant aux Thesaloniciens, & les voulant exhorter efficacement à quelque chose d'importance, leur parle de cette sorte : *Freres, nous vous prions par l'aduenement de nostre Seigneur Iesus Christ, & par nostre recueil en luy.* C'est à dire, sans doute qu'il les conjure par ce qu'il y peut auoir de plus glorieux & de plus souhaittable pour eux en l'aduenement de nostre Sauueur, & par tout ce qu'il y doit auoir quelque iour de plus doux & de plus consolatoire en nostre sainte communion, lors que nous nous retrouvons ensemble, & que de toutes nos dispersions nous serons ramassés à l'entour de luy. Ce qui semble

signi-

signifier qu'il s'attend de iouir du contentement de leur presence, comme ils iouiront de la sienne, en la venuë de nostre Seigneur. Or est il malaisé de conceuoir que cela se puisse faire, s'il n'y a quelque reconnoissance des vns aux autres. I'estime donc, s'il est permis de dire ses sentimens en des choses dont nous auons peu d'éclaircissemens en la Parole de Dieu, que cette memoire intellectuelle laquelle est en nous, retenant la souuenance des choses generales qui luy ont esté commises, ni l'Apotre Sainct Paul n'aura pas oublié qu'il a presché l'Euangile aux Thessaloniens, ni les Thessaloniens n'auront pas oublié non plus que c'est par le ministere de Sainct Paul qu'ils ont esté appellés à la communion de l'Euangile. Si donc Sainct Paul a pour lors quelque chose de signalé, qui le fasse reconnoistre entre les Ministres de Christ, (& nous verrons tantost ce qui s'en peut dire) la souuenance pourra bien réueillir dans les Thessaloniens leurs anciennes affections, afin de s'approcher de S. Paul, & luy donner, & receuoir de luy, autant que la gloire de leur condition le leur permettra, des témoignages reciproques de leur

bien vueillance. Et pource que nostre félicité ne sera pas pour cette journée là seulement, mais pour toute vns eternité, & que cette eternité ne se passera pas en solitude, mais en vne tres-douce & tres-agreable communication, qui doute qu'en vne si longue suite de siècles il ne se presente vne infinité de rencontres, qui réueilleront en nous ces souuenances generales qui nous seront demeurées de ce que nous auons veu icy bas, & qui reanimeront par ce moyen nos affections enuers les personnes que nous auons cheries tendrement en cette vie? Mais comme vn pere qui aime également ses enfans, sent cette sienne dilection plus viuue pour quelque temps enuers celuy d'entr'eux qui reuiet de pays lointain apres vne bien longue absence, qu'enuers ceux qui ont toujours esté prés de lui; puis quand le temps à appaisé cette extraordinaire émotion, il retourne à cette egalité d'affections dont il les embrasse. Ainsi cette ioye que Sainct Paul & les Thessaloniens auront de se retrouver ensemble en l'apparition de Christ, n'empeschera pas qu'incontinent leur charité ne retourne à se partager également à tous les fideles qu'ils



verront auoir avec eux communion à la gloire du Sauueur du monde.

L'autre chose est qu'il semble que ce Saint Apôstre ne veut pas que nous doutions qu'il n'ait quelque chose de signalé à l'aduenement de Christ, qui le rende reconnoissable à ceux à qui il a annoncé l'Euangile du salut. *Vous estes,* dit il aux Philippiens, *ma ioye & ma couronne au iour de Christ ; & choses semblables.* Façons de parler qui ont donné occasion à quelques vns de penser, qu'on en pouuoit prouuer que la gloire sera inegalement partagée entre les fideles au iour de Christ, pour ce qu'il ne peut pas conuenir à tous de tenir de tels propos, & que l'Apôstre à voulu designer par là qu'il y a quelque prerogatiue d'honneur reseruée pour luy en cette iournée. Certainement si les fideles seront inegalement partagés en la iouissance de la felicité de là haut, c'est chose qui pourroit meriter vne consideration bien attentiuë. Et la diuersité des opinions des grands personages sur ce sujet, montre bien que les preunes qu'on allegue de part & d'autre, ne sont pas d'abord extrêmement euidentes. Quelle que soit l'efficace des

raisons de ceux qui tiennent l'inegalité de la gloire des cieux, si est-ce qu'il n'y a aucun de nous que l'humilité n'oblige d'auoir ce sentiment bien auant imprimé en l'entendement, qu'il ne fera pas du nombre de ceux qui doiuent estre ainsi auantagés par dessus leurs freres. Car l'eminence de la gloire est presuppôlée deuoir estre la remuneration de l'eminence des vertus, à l'occasion desquelles il ne nous est pas permis de nous estimer plus excellens que les autres. Or si ce sentiment est veritable, & confirmé par l'éuenement en chacun de nous, il est difficile de comprendre en qui se trouuera verifiée cette opinion, qu'il y en doit auoir quelques vns qui doiuent auoir de grands precipus en cet heritage. Et si quelques vns y doiuent estre plus auantageusement partagés, il faut qu'il y ait quelque notable varieté en la dispensation de la volonté de Dieu touchant la gloire & ses degrés. Car pour obtenir la gloire mesme, Dieu nous ordonne expressément de croire que nous l'aurons, & plus nous le croirons fermement, & plus est il certain qu'elle nous sera donnée. Au lieu que pour en obtenir les plus hauts degrés, il luy est plus

agreable que nous ne les esperions pas, & pour ce que l'humilité qui nous empesche de les esperer est vne des plus excellentes vertus, moins nous croirons de les obtenir, plus fera t'il certain que nostre humilité en sera remunerée. Et derechef pour nous exciter à tendre au souverain point des vertus, l'Escriture nous met le prix de la gloire deuant les yeux; au lieu que pour paruenir à ses plus hauts degrés, il faut que nous en détournions nos esprits, l'humilité, qui est celle qui nous y fera monter plus haut, ne nous permettant pas d'y attacher nostre pensée. De sorte que nous paruiendrons à la gloire comme celuy qui court en lice, qui void le but ou il tend; au lieu que nous paruiendrons à ses plus hauts degrés comme les rameurs, qui tournent touïours le dos au port auquel en fin pourtant ils arriuent. Quoy qu'il en soit, car ce n'est pas encore icy proprement le lieu de parler de la gloire des cieux, mais de celle de la bien-heureuse iournée du Sauueur du monde, ie dis qu'il est certain que Dieu mettra quelque difference au témoignage qu'il rendra à ses seruiteurs en cette iournée-là, & que ceux qui outre tant de trauaux qu'ils

ont supportés, & tant de courses qu'ils ont faites pour l'avancement du regne de Iesus Christ, ont encore, comme S. Paul, passé par tant de calomnies icy-bas, recevront ce témoignage de la bouche de leur bon maître, qu'ils ont esté seruiteurs fideles & loyaux, & qu'ils ont merité toute autre chose que les calomnies qu'ils ont éprouvées. Ce qui les fera reconnoistre alors, & ie ne doute pas que les Apostres n'y soyent particulièrement signalés entre les autres. Et s'il y a quelcun maintenant, non qui soit à égaler aux Apostres en dons & en autorité, ( car il n'y en a point eu, & n'y en aura point depuis eux ) mais qui en passant par des épreuves aucunement semblables à celles qui les ont exercés, imite en ces combats l'exemple de leur pieté, de leur zele & de leur constance, i'estime qu'il ne fait pas mal de se consoler par cette esperance, que nostre Seigneur mettra toutes choses en évidence à son aduenement. Tellement que si Athanasé, & Basile, & Chrysofome entre les anciens, si Iean Hus, & Ierosme de Prague, & Viclef, & Luther, & Caluin, & tant d'autres bons seruiteurs de Dieu, qui peuvent à l'égard

de ces premiers estre contés entre les modernes, se sont au milieu des persecutions qu'ils ont souffertes & de dehors & de dedans, attendus à cette consolation, assurement ils ne se trouveront pas trompés en leur attente. Or ont eu ceux là plusieurs amis en cette vie qui les ont connus, & qui pourront avoir retenu la memoire intellectuelle de cette connoissance. De sorte qu'il leur pourra bien arriuer ce qui arriuera à S. Paul, en gardant neantmoins avec porportion l'inegalité qui est entre les choses moindres & les plus grandes.

Mais quoy qu'il doine estre de ces particularités de nostre felicité, en general elle sera telle en cette bien-heureuse iournée, que ie n'ose entreprendre de la décrire, de peur d'en obscurcir la splendeur. Assurement ie diminuerois par la foiblesse de mes expressions, l'efficace de ce qu'en peut conceuoir qui que ce soit, qui se mettra à considerer bien attentiuement ce que ie viens de dire de l'estat de chacun de nous, de l'estat du monde, & de celuy de toute l'Eglise. Lors que nostre Seigneur apparut en son premier aduenement, comme

toute l'Eglise estoit en vne merueilleuse expectation de son apparition, aussi ceux qui le virent & qui creurent en luy, en receurent vn contentement incomparable. Simeon témoigne qu'il s'en va mourir en paix, puis qu'il a veu le salut de Dieu en ce glorieux petit enfant; Zacharie est ravi de voir son avant-coureur; la Vierge qui le conceut & qui l'enfanta en a des transports qui ne se peuent exprimer: les Anges mesmes qui l'annoncent aux Pasteurs, bien qu'ils n'eussent point de part, ni dans le besoin, ni dans l'esperance de la redemption, en conçoient neantmoins vne merueilleuse ioye. A la veuë de ses miracles, & a l'ouïe de sa predication, on crioit, *Bienheureux sont ceux qui le voyent, & qui l'entendent*, & lors qu'il entra en Ierusalem le iour qu'on celebre encore par la solennité des Rameaux, tout le peuple alloit criant, *Osanna*, avec vne alegresse inimaginable. Que sera ce donc de le voir venir alors accompagné des Anges de la puissance de son Pere, avec cri d'exhortation, & son de trompette, & voix d'Archange, faisant des nuées son chariot, & dressant vn trône dedans l'air, pour y donner des Arrests eter-

nels à tout l'Vniuers, & ratifier les esperances du salut qu'il à données à ses fideles ? Quel triomphe fut iamais à comparer à vn spectacle si glorieux ? Quelle pompe de Conquerant couronna iamais de la façon ses combats & ses victoires ? Vn bon vieillard de Lacedemone, qui passa iusques au fonds de l'Asie, seulement pour voir Alexandre apres qu'il eut vaincu Darius, disoit avec beaucoup d'emotion que les Grecs qui estoient morts en la bataille de Marathon & en celle de Salamine, estoient priués d'vn merueilleux contentement, de n'auoir point veu ce Prince assis dedans le trône de Xerxes, triompher si magnifiquement de l'orgueil des ennemis de la liberté de la Grece. A voir comme les historiens nous rapportent la proclamation faite par Flaminius en faueur de toutes les nations Grecques, & comme ils nous representent les mouuemens de ces peuples, les acclamations qu'ils luy firent, les couronnes de fleurs & les festons qu'ils ietterent dessus luy, & les demonstrations incomparables d'affection qu'ils donnerent à sa personne, on ne se peut tenir qu'on n'en sente de l'émotion, & qu'on ne participe en quelque

178 DE L'ESTAT DES FIDELES  
faïsson à leur ioye. Or qu'est-ce ou de l'assemblée de la Grece, au prix de celle de tous les Fideles del'Vniuers, ou de Flaminius & d'Alexandre, au prix du Seigneur Iesus Christ, ou de la liberté de ces peuples, au prix de celle des enfans de Dieu, ou de la deliurance de la domination des Perses, & des Macedoniens, & du tyran de Lacedemone, & des autres vsurpateurs dont ces liberateurs les ont affranchis, au prix d'estre deliuré de la puissance de Satan & de la mort, pour estre mis en la iouissance d'une vie & d'une gloire eternelle? Encore dit-on que la comparaisson de la calamité d'autruy nous aide à nous rendre plus sensible nostre propre felicité. Et de fait le Poëte dit qu'il y a du plaisir à voir de dessus le riuage de la mer vn nauire en grande tourmente; non pour ce qu'il y ait du plaisir à voir le mal d'autruy, mais pource qu'on s'en void dehors, & que les perils ou passés, ou presens, mais ou nous n'auons point de part, donnent quelque sentiment de ioye. Si ecla est, certes l'horreur de la condamnation des incredules, doit infiniment adjoûter à la ioye de nostre absolution & de nostre gloire. Christ leur monstrera vn visage seuer.



& rigoureux , à nous vn souuerainement agreable & plein de serenité. Christ remplira leur conscience de trepidation & d'horreur, au lieu qu'il comblera nos cœurs de consolation & d'assurance. Christ les mettra à sa gauche avec indignation, & nous à sa dextre avec demonstration d'affection & de paix. Christ les interroguera comme vn Iuge inflexible & implacable à leur incredulité ; & nous comme nostre Aduocat & le témoin de nostre foi. Christ leur prononcera, *Allés maudits au feu eternal ;* à nous il dira, *Venés les benits de mon Pere.* Christ effectiuement les abysmera dedans les enfers, & quant à nous il nous eleuera en la gloire eternelle de son Royaume.


*Fin du troisieme Discours.*



## DE LA FELICITE' DES FIDELES

*apres la iournée de la Resurrection.*

## DISCOVRS QVATRIESME.

 INSI sommes nous paruenus à la consideration du dernier degré de cette beatitude à laquelle nous aspirons. Voyons donc aussi brièvement ce qui nous en est reuelé en la Parole de Dieu, & n'y apportons pas moins de retenuë & de circonspection, que nous auons fait sur les questions precedentes. L'Apostre écriuant aux Corinthiens & leur parlant des mysteres de l'Euangile, dont l'Esprit de Dieu auoit donné la reuelation à luy & à ses compagnons en l'Apostolat, dit apres le Prophete Esaie, *Que ce sont les choses qu'œil n'auoit point veues, qu'oreille n'auoit point ouies, & qui n'estoyent point montées en cœur d'homme, que Dieu auoit reseruées à ceux qui l'aiment.* Paroles qu'on à accoustumé d'adapter à la gloire de ce royaume duquel nous par-

lons. Et véritablement ce n'est pas sans bonne raison. Car encore que ce ne soit pas proprement à son sujet qu'elles ont esté premièrement prononcées, si est-ce que telle qu'a esté la condition des Juifs qui ont vescu deffous l'Ancienne Alliance à nostre égard, telle est à peu pres nostre condition de maintenant à l'égard de ce que nous serons, lors que Dieu nous aura recueillis dedans les lieux celestes. Et comme en cette comparaison des Juifs avec nous ils sont comparés a des enfans, en ce qui est de la mesure de la connoissance, & nous nous sommes en l'Ecriture estimés comme des hommes parfaits; ainsi l'Apostre en se comparant luy mesme avec luy mesme, en fait different iugement. Car il dit, que maintenant il est quasi *comme un enfant, qu'il connoist comme un enfant, qu'il parle comme un enfant; mais que quand la perfection sera venue, (& nous ne l'esperons absolument qu'au royaume des cieux,) alors ce qui est de l'enfance s'en estant allé, il connoistra comme il a esté connu, c'est à dire, en vne lumiere qui ne sera meflée d'aucunes tenebres.* Car il adjoûte que maintenant nous ne voyons que les simples images des choses, comme dedans vn miroir,

au lieu que lors nous contemplerons les choses en leur propre réalité. Encore ne regardons-nous ces images que comme on regarde les enigmes, ou on n'entreuoit ce qu'ils signifient, qu'à trauers beaucoup d'obscurité; au lieu que quand le temps de la perfection sera venu, nous verrons, dit-il, *face à face*. Quand les Juifs ont autrefois voulu se mesler de commenter les oracles des Prophetes touchant les choses futures, & d'en deuiner nettement & distinctement les euenemens, ils se sont merueilleusement mécontés en leurs coniectures, & ont eu des pensées touchant le royaume du Messie, qui se sont trouuées infiniment éloignées de la nature, lors qu'il a esté manifesté. C'est pourquoy il faut que nous nous donnions garde de tomber dans les mesmes inconueniens, & que voulans anticiper les choses à venir par la curiosité de nos esprits, nous ne nous peignons en la fantaisie des imaginations, que l'euenement des choses refute quelque iour à nostre honte. Neantmoins pourueu que nous nous souuenions de la modestie qui nous conuient, la recherche de ce que ce doit estre ne nous est pas defenduë, & ne nous

sera pas inutile ; & les fautes que les autres ont autrefois commises en telles matieres , nous peuuent mesmes aider à nous empescher de tomber en de pareilles erreurs au sujet que nous traittons. Car ce qui les y a fait broncher est qu'ils ont suiui les inclinations de la chair en l'interpretation des Propheties , & qu'au lieu qu'ils deuoient mettre la souueraine perfection du royaume du Messie en la lumiere de la connoissance de la nature de Dieu & des moyens de leur salut, & en la vraye & spirituelle sainteté , que cette lumiere de connoissance deuoit produire, ils se sont imaginés des grandeurs & des dominations mondaines , & des victoires de Conquerant. Si donc nous separons maintenât nos pensées de toutes imaginations charnelles & terriennes , & qu'en suivant les traces de nostre Seigneur & de ses Apostres, nous colloquions la principale partie de ce regne en connoissance & en sainteté, nous éuiterôs le precipice dans lequel ces gens là sont tombés, & s'il nous arriue de commettre quelque faute en ce Discours, au moins ne sera telle pas de pareille consequence.

Saint Iuan recueille l'abbregé de nostre

beatitude en ce peu de mots, *Que nous serons faits semblables à Dieu, d'autant que nous le verrons comme il est.* Certainement voir Dieu comme il est, est acquerir le souverain degré de perfection en matiere de connoissance & d'intelligence; & estre fait semblable à luy, est paruenir au souverain point de vertu & de sainteté. Partant puis que le premier est la cause du second, & que de connoistre Dieu comme il est, depend necessairement nostre transformation en sa ressemblance, il nous faut examiner ce que ce peut estre que de le voir comme il est, & qu'elle est la nature de cette connoissance. Pource que Dieu est d'une essence spirituelle & entierement separée de la matiere des corps, il est absolument impossible qu'il soit veu des yeux corporels comme il est; & partant il faut necessairement rapporter par metaphore le mot de *voir*, à cette faculté de nos esprits qui consiste en intelligence. Or bien que la nature de Dieu soit merueilleusemēt vne & simple, si est-ce que selon nostre façon de concevoir, nous distinguons en lui son essence d'auec ses vertus & ses propriétés. Car quant a ses propriétés nous les conceuons sous des égards fort differens,

rens, & ne pretendons pas quand nous disons qu'il est misericordieux, engendrer en l'esprit de ceux qui nous entendent, cette pensée qu'il est iuste, ou quand nous disons qu'il est sage, donner occasion de penser à sa puissance & à sa vertu. Comme ses attributs ont des objets fort differens, aussi les comprenons nous en nos entendemens sous des idées fort dissemblables. Mais lors que nous parlons de son Essence, nous en faisons quelque espece d'abstraction d'auec ses propriétés, & la nous representons comme vne seule & simple chose, dans laquelle tous ces attributs existent comme dans leur sujet commun. Or pource qui est de ses propriétés, nous les voyons en quelque façon dès cette vie, en ce que nous entendons au moins en quelque degré quelle est la nature des operations par lesquelles elles se déployent dessus leurs objets. Car nous n'ignorons pas absolument ce que peut estre en Dieu l'inclination de pardonner les pechés aux repentans, & de punir les impenitens & les obstinés, & choses semblables. Mais quant à son Essence, il n'y a personne qui n'aduouë que nous ne la voyons du tout point en cette vie:

c'est à dire, que nous ne pouuons former aucune conception en nos entendemens, qui se rapporte aucunement à la nature de son estre. Seulement quelques vns estiment que quand nous serons recueillis au ciel, nostre souveraine beatitude consistera en la vision de cette Essence. Ce qui certes semble extrêmement difficile à s'imaginer. Car puis qu'il est icy question, non de la vision du corps, puis que Dieu est absolument inuisible de cette sorte, mais de la vision de l'esprit, nos entendemens ne connoissent aucunement icy bas les essences des choses, mais s'arrestent seulement à la contemplation de leurs propriétés : de façon qu'il ne nous est pas possible de comprendre maintenant comment dedans le ciel cette faculté de l'intelligence sera tellement changée en nous, que ne s'arrestant plus à la consideration des propriétés de ses objets, elle passera iusques à leur essence mesme. Ioignés a cela que s'il y a nature au monde dont l'essence soit incomprehensible, c'est celle de Dieu. Car toutes les autres ont au moins cette conformité avec nous, qu'elles sont créées; & par conséquent y ayant quelque correspondance entre



leur estre & le nostre, il ne seroit pas si étrange qu'il y eust quelque proportion entr'elles & les operations de nos facultés. Au lieu que Dieu estant vn estre increé, & qui existe de par luy mesme, il est plus que difficile de concevoir comment des facultés créées pourroyent atteindre à la comprehension de son Essence. Tandis que nous sommes environnés de ce corps, bien que nous soyons spirituels quant à la plus excellente partie de nostre estre, si est-ce que nous ne connoissons du tout point quelle est la nature des esprits. Et pour subtilement que nous vueillions speculer, pour precises & delicates que soyent les abstractions par lesquelles nous taschons de retirer nos esprits du commerce de la matiere en nos contemplations, si est-ce que si nous voulons former en nos entendemens quelque concept, comme ils parlent, que nous vueillions adiufter à la nature d'vn esprit, nous ne scaurions empescher qu'il ne se vienne glisser insensiblement quelque idée corporelle en nostre pensée. Or suis-je de cette opinion, qu'encore que nos Ames soyent veritablemēt spirituelles, si vous les comparés avec la nature des corps, si est-ce

qu'elles sont en quelque sorte corporelles , si vous les comparés avec la nature de Dieu. C'est à dire, qu'il y a autant de disproportion entre la simplicité de la nature de Dieu , & la condition de nos esprits, qu'il y a entre la nature de nos esprits, & la condition de cette partie qui en nous est corporelle. Et partant il y doit avoir pareille impossibilité pour nos esprits à comprendre la nature de l'Essence de Dieu, qu'il y a pour nous tandis que nous sommes revestus de ce corps, à concevoir la nature de nos propres esprits, & celle des Anges. En fin la nature diuine ne peut estre diuine, c'est à dire, doüée de la perfection qui conuient à l'excellence de son estre , que son essence ne soit infinie de tout point. Où donc cette conception de nos entendemens par laquelle nous comprendrons l'essence de la diuinité, s'égalera à toute l'étenduë de cette essence pour la comprendre entieremët, ou bien elle en comprendra seulement ce qui sera proportionné à sa capacité, & a son étenduë à elle mesme. Si elle s'égale à la nature de Dieu, elle deuiendra infinie, & nous serons conuertis en autant de Dieux. Ce qui est trop absurd & trop erroné

pour estre reçu par aucune intelligence bien réglée en ses pensées. Si elle en comprend seulement ce qui sera proportionné à sa capacité, veu que cette capacité est finie, & qu'entre le fini & l'infini il n'y a nulle proportion, il y aura toujours vne disproportion immense entre l'essence de Dieu, & ce que nous en aurons compris.

Je sçay bien qu'on allegue icy certaines subtiles distinctions, qui donnent de la pêne à les refuter, à proportion de ce qu'elles en donnent à les bien entendre. Car quelques vns disent qu'on verra bien l'essence de Dieu toute entiere, mais qu'on ne la verra pas toute entierement; à peu pres comme si on disoit que de dessus la coste on void la mer en son entier, mais non pas en toute son étendue. Car on la void en son entier en ce que c'est la mer, & qu'en toutes les parties de l'Vniuers elle n'a point d'autre nature que celle qu'elle a entre nos riuages. Mais on ne la void pas en toute son étendue, pour ce que nostre veüe ne peut pas porter si loin que s'étend tout nostre horizon, tant s'en faut qu'elle puisse voir ce qui est ou habitent nos Antipodes. Mais cela ne re-

soud pas mon argument. Car si le mot de mer ne signifie rien sinon vne certaine sorte d'eau salée dès son origine, & qui par des causes occultes en la nature à certains flux & certains reflux plus ou moins reconnoissables à tels ou à tels riuages, selon qu'il a pleu à la Prouidence diuine de les dispenser, il est vray qu'on peut voir la mer toute entiere, quoy qu'on ne la voye pas entierement. Car eussies vous couru alentour du monde toutes les costes de l'Ocean, vous n'y auriés point trouué d'autre sorte de mer que celle que vous voyés arriuer dedans nos havres. Mais si la mer signifioit toute cette étendue d'eaux qui enuironne l'Vniuers, de sorte que, comme on parle, sa definition enfermast vniuersellement toutes ses parties, & que si on venoit à la diuiser, alors elle perdist le nom & la nature de mer, sans doute cettuy-la ne verroit pas la mer, qui n'en apperceuroit sinon vn bras ou vne plage. Or est la nature de Dieu telle que son infinité entre dans sa definition, ou, pour l'exprimer encore autrement, que l'immensité est de l'estre de son essence. Tellement que cettuy-là ne void pas Dieu en son essence, qui ne le void infini, & ne

le peut voir infini, c'est à dire, connoistre tel qu'il est en cet égard, qui n'a point vne immense capacité d'intelligence.

Il y a plus. Non seulement on ne peut voir l'essence de Dieu par portions, mais quand on en pourroit voir quelque portion, ce ne seroit pas cela proprement en quoy consisteroit nostre beatitude. On ne la peut, di-je, voir par portions. Car les propriétés des choses se conçoient par certains degrés, esquels on partage en quelque fasson leur efficace. Mais les essences sont absolument indiuisibles à nostre intelligence, & si elles se pouuoient concevoir, elles ne se conceuroient que comme vn point. De sorte qu'ou bien nous ne comprendrons point celle de Dieu, ou il faut que nous la comprenions toute entiere, quand nous ne la considererions pas comme infinie. Or est-ce chose absolument impossible à nos entendemens. Ce ne seroit pas aussi en cela que consisteroit nostre beatitude. Car il est bien vray que la beatitude de nos entendemens consistera en la souueraine excellence de leurs operations, & que l'excellence des operations depend en grande partie de la perfection des objets sur

lesquels elles se déploient. Or est-il encore bien vray sans doute que l'essence de Dieu est quelque chose de souverainement parfait. Mais neantmoins cette perfection de l'essence diuine ne se reconnoist pas principalement en ce que c'est vne essence, mais en ce que c'est vne essence qui à de telles propriétés, comme qu'elle est souverainement puissante, souverainement sage, souverainement misericordieuse, qu'elle est eternelle, qu'elle est immuable, qu'elle est souverainement heureuse en elle mesme, & choses semblables. De sorte qu'afin que les operations de nostre intellect soyent aussi parfaites qu'elles doiuent estre, à ce que nous puissions estre dits heureux en ce que nous les produirons, il ne faut pas qu'elles s'arrestent dessus l'essence de Dieu entant que c'est vne essence, il faut qu'elles s'employent à la connoissance de ces vertus que ie viens de nommer, & de routes les autres qui peuuent estre de mesmes. Et de plus, afin que ces operations de nostre intelligence soyent telles qu'elles doiuent estre, il faut qu'elles produisent en nous la conformité avec Dieu. Car nous luy deuons estre rendus semblables parce que

que nous le verrons comme il est. Or nostre beatitude en cet égard ne peut pas consister à estre rendus conformes à Dieu en ce que nous aurons vne essence; beaucoup moins en ce que nostre essence soit diuine, mais en ce que nous serons saints, & bons, & iustes comme il est. Et parrant cette vision de Dieu qui nous rendra tels, doit consister en la connoissance de ses vertus & de ses propriétés admirables.

Voicy donc à peu pres que c'est que voir Dieu comme il est, & comment ces paroles de Sainct Iean se doiuent entendre. C'est que nous connoissons les vertus de Dieu dès maintenant : mais ce n'est que fort imparfaitement, tant à cause que la reuelation ne les nous découvre pas tout à nu, que principalement à cause de l'imperfection de la constitution de nostre estre. Alors nous les connoissons autant parfaitement qu'elles peuuent estre conuës par vne creature intelligente, quand elle est élevée au plus haut point de la perfection auquel elle sçauroit monter, & selon la plus excellente mesure de reuelation en laquelle elles se peuuent presenter à vne creature qui à acquis ce dernier degré de perfection en la con-

stitution de son estre. Car tandis qu'une chose ne découvre pas ses qualités & ses vertus parfaitement, quelque attention qu'on apportast à les considérer, on ne la peut pas ni voir, ni connoître comme elle est. Et quand elle les découvre parfaitement, on ne la connoît pas comme elle est, si on n'est pas en estat de les pouvoir contempler & reconnoître. Mais quand ces deux choses se rencontrent ensemble, alors la vision ou la connoissance se fait ou s'acquiert parfaitement. Voyons donc autant que nous pourrons jusques où cela se peut étendre.

La declaration que Dieu donne de ses propriétés à ses creatures, consiste ou au témoignage qu'il se rend à luy même, que telles & telles vertus sont en luy; ou en ce qu'il fait quelques ouvrages, & se déploye en quelques opérations, dedans lesquelles il en met les marques & les empreintes. Car tout effect porte quelques caractères de sa cause; & plus la cause est excellente, & son effect élaboré, & plus ces caractères sont euidens & reconnoissables. Or quant à ce qui est du témoignage, cela consiste en parole, ou que Dieu prononce luy



mesme, ou qu'il fait prononcer par les seruiteurs. Pource donc que c'est vn moyen qu'il employe d'autant que les hommes n'ont pas l'intelligence ni assés lumineuse, ni assés forte pour pouuoir apperceuoir dans les ouurages de Dieu les vertus dont sa parole atteste; lors que l'homme sera mis en tel estat que son intelligēce sera doüée de toutes les lumieres necessaires pour pouuoir connoistre dans les ouurages de Dieu la merueille de ses vertus, il est aisé de comprendre que ce moyen là doit cesser. S. Paul dit, que *puis qu'en la sapience de Dieu le monde n'a point connu Dieu par sapience, le bon plaisir de Dieu a esté de sauuer les croyans par la folie de la predication.* Quand donc le monde sera restably en tel estat qu'il pourra connoistre Dieu par sapience, & que les objets qu'il en aura dans ses merueilleux ouurages, le pourront conduire à toutes les plus hautes & plus sublimes connoissances, auxquelles le ministere de la parole les pourroit éleuer, il ne sera sans doute plus de besoin de l'employer. Ainsi nous connoissons Dieu principalement par la contemplation de ses œuures. Lors que Dieu crea l'homme il luy donna ses œuures du ciel & de la ter-

re, & de toutes les choses qui y sont contenuës, pour objet de sa contemplation. Et pource que la faculté de son intelligence estoit alors en aussi parfaitement bon estat, que le pouuoit souffrir la condition de la nature, il y pouuoit voir Dieu, c'est à dire, y connoistre les vertus dont il y auoit imprimé les caracteres. Et les principales de ses vertus estoient la bonté, qui feule le pouuoit auoir induit à créer l'Vniuers, la sagesse, qui s'estoit si admirablement reuelée en toutes les pieces dont il est composé, & la Puissance, qui paroissoit non seulement en la grandeur de l'ouurage, & en la varieté de tant de formes dont il est remply, mais encore notamment en ce qu'il l'auoit tiré du neant, & formé sans l'aide d'aucune matiere preexistente. Et cela le conduisoit à connoistre l'infinité & l'immensité de la nature de Dieu, car le monde ne pouuoit auoir esté crée de rien si non par vne puissance infinie; & vne puissance infinie ne peut resider en vne essence terminée. De l'infinité de l'essence il a peu monter à son eternité. Car il est impossible qu'une chose qui a commencé d'estre n'ait quelques bornes de sa nature, auxquelles la cause qui l'a

produite l'a nécessairement déterminée. Tellement que ce qui est infini en son essence, n'a point eu de commencement de son existence; & ce qui n'a point eu de commencement de son existence, n'en peut aussi auoir de fin. C'est pourquoy Sainct Paul dit à l'entrée de l'Épître aux Romains, que les hommes peuuent reconnoistre la *puissance éternelle de Dieu en ses ouurages*, par la creation du monde, ioignant ainsi avec la declaration de la puissance, la reuelation de son éternité. De là il pouuoit conduire ses raisonnemens vn peu plus loin, & reconnoistre encore quelques vns des principaux attributs de cette benite essence, & voir Dieu vn peu plus auant. Mais neantmoins le voir de la sorte, ne s'appelle pas encore proprement le voir comme il est. Et de cela les raisons sont euidentes. Premièrement en ce que ces vertus que Dieu a déployées en cet ouurage de la nature, pouuoient encore estre plus magnifiquement découuertes, si l'ouurage eust esté mis, comme il doit estre quelque iour, en vn estat surnaturel. Car plus, comme i'ay desjà dit, l'ouurage est excellent, plus clairement donner'il à connoistre les vertus & les proprie-

tés de sa cause. Puis apres, bien que Dieu y eust reuelé quelques vnes de ses vertus, si ne les y auoit il pas toutes monstrees pourtant. Pour ce que quant à sa iustice, il n'en auoit point donné d'autre connoissance, sinon ce qu'en pouuoit contenir cette denonciation, *Tu mourras de mort.* Or y a t'il bien de la difference entre la connoissance qu'en peuuent donner ces denonciations, & celle qui s'engendre par l'experiance de la chose mesme. Pour ce qui est de la misericorde, il n'y en auoit fait aucune declaration, & partant Adam n'en pouuoit pas auoir aucune intelligence.

Depuis le peché iusques au premier aduenement de Christ, Dieu a reuelé ces deux siennes vertus entre les autres. Car la mort & les autres sortes de iugemens qu'il a fait tomber sur les hommes, ont rendu témoignage à sa iustice; & sa misericorde s'est donnée à connoistre en la promesse de la remission des pechés. Tellement que les fideles qui les ont conneuës ont en quelque façon veu Dieu en cet égard: mais neantmoins diuerses choses empeschent qu'on ne puisse dire qu'ils l'ayent veu comme il est. L'une est que pour ce qui regarde la iu-

stice, bien que la mort & les autres iugemens de Dieu en portassent des témoignages bien euidens, si est-ce que la punition que Dieu a faite de nos pechés en la personne de son Fils Vnique, en a bien esté vne plus haute declaration, & vne demonstration plus authentique. Jusques là paroissoit bien que Dieu est iuste, mais il ne paroissoit pas qu'il fust inflexible en sa iustice & inexorable tout à fait. Mais quand il a liuré son bien aimé Fils à la mort pour la vengeance de nos transgressions, il a voulu donner à entendre que sa nature abhorre tellement le peché, qu'il est absolument impossible qu'il le souffre sans le punir d'une façon épouuanteable. C'est ce que S. Paul enseigne au troisiéme de l'Epistre aux Romains, quand il dit, *Que Dieu a établi son Fils propitiatoire par la foy, afin de démonstrer sa iustice, laquelle n'auoit pas esté assés connue pendant la tolérance des temps precedens.* Car quoy qu'il en soit, Dieu, comme dit le mesme S. Paul, auoit comme dissimulé pendant les temps de l'ignorance du Gentilisme, & permis que les hommes eussent de sa seuerité des pensées moins conuenables qu'il ne fa-  
loit a vne nature si sainte & si precise en sa iu-

stice qu'est la sienne. L'autre est que là ou la iustice n'est pas conuë iusques a son dernier point, la misericorde ne l'est non plus. Car qui ne connoist parfaitement toute la grandeur du mal, ne peut suffisamment comprendre toute l'excellence du remede. Ioignés à cela que la misericorde de Dieu a esté lors conuë par d'excellentes promesses à la verité: mais elle ne l'a pas esté suffisamment par l'expérience des effets mesmes Car la mort à toujours regné, & toujours les fideles ont esté exposés aux afflictions qui precedent la mort; & tout cela porte des caracteres de cette inclination qui sollicite Dieu à punir le peché; de sorte que toutes ces choses ont en quelque façon obscurci la splendeur de cette misericorde. La troisieme est que le moyen par lequel cette misericorde s'est fait voye pour se répandre dessus nous, n'estant point encore manifesté, la sapience de Dieu qui a accordé la iustice & la misericorde entr'elles, na pas peu estre conuë en cet effect, qui est le plus magnifique & le plus admirable de tous les ouurages qu'elle à iamais produits. Car toutes les merueilles qu'elle à si liberalement semées dedans les

cieux

cieux & dedans la terre, n'approchent point de l'Incarnation du Sauueur, par laquelle Dieu a esté rendu capable de souffrir les pénes que les pechiés des hommes auoyent meritées. L'homme connoissoit Dieu iuste par les denonciations de ses loix, & misericordieux par la douceur de ses promesses, & l'efficace dont il accompagnoit sa Parole, rendoit l'vne & l'autre de ces deux propriétés sensible à la conscience de ceux desquels il touchoit le cœur; & de plus on n'ignoroit pas qu'il est assés sage pour les accorder toutes deux ensemble. Mais neantmoins quelle sublimité de connoissances & d'entendement pouuoit paruenir à deuiener que le moyen de cet accord consistoit à faire que Dieu deuint homme, & que ce mesme homme fust Dieu, sans qu'il y eust entre les natures qui constituent sa personne, ou entre les propriétés qui les accompagnent, ni meflange ni confusion? Enfin l'homme estant non seulement en l'estat de sa nature, mais encore en celuy de sa corruption, & n'ayant receu l'esprit d'illumination sinon en quelque petite mesure alors, n'a pas peu apperceuoir toute la beauté de ces vertus, quand elles au-

royent esté beaucoup plus clairement & plus splendidement reuelées.

Depuis le premier aduenement de Christ iusques au second, les fideles sont en tel estat qu'on ne sçauroit assés exprimer cōbien leurs connoissances ont receu d'accroissement. Car la iustice de Dieu à paru en son plus haut point en la mort de Christ, sa misericorde en l'effect de sa satisfaction, sa sagesse en l'economie du mystere de nostre salut, & sa puissance en la resurrection du Sauueur, & en la conuersion & sanctification de nos esprits, iusques là que Sainct Paul dit, que nous auons creu *selon l'excellente grandeur de la puissance de la force de Dieu mesme.* Et bien que nous ne voyons pas nostre Seigneur Iesus des yeux de nos corps, si est-ce que par la doctrine de l'Euangile, dans laquelle il nous est representé si viuement, les vertus diuines qui se sont déployées en luy, nous sont mises deuant les yeux avec tant d'éclat, que nous pouuons encore dire maintenant, que qui connoist & qui void Christ, en quelque façon il void son Pere. Neantmoins il est certain que nous ne voyons pas encore Dieu comme il est. Car d'un costé l'esprit qui



nous a esté donné ne nous illumine pas parfaitement, pour pouuoir apperceuoir dedans ces beaux objets de l'Euangile tout ce qui y est, & ne se peut faire que les restes des tenebres de nos entendemens n'en obscurcissent la clarté. De l'autre les obiets mesmes ne sont pas encore venus au plus haut degré de la reuelation qui leur doit donner toute leur splendeur & toute leur gloire. Nous ne voyons encore l'amour que Dieu nous porte sinon au trauers des croix & des tribulations: nous ne voyons la merueille de sa sapience en nostre salut, sinon au trauers d'vne infinité de difficultés qui ne sont point encore démessées dans la verité de l'Euangile: nous ne voyons encore la grandeur de sa puissance sinon au trauers des ombres de la mort, & des infirmités naturelles de de nos corps, qui rendent nostre resurrection vne chose difficilement comprehensible. En vn mot Dieu se reuele bien à nous en son Euangile, & nous y pouuons contempler sa gloire en la face de nostre Seigneur Iesus Christ, mais il ya encore tant d'ombres & de nuages dessus, tât de traits obscurs & de lineamens enigmatiques, que les plus grands saints

104 DE L'ESTAT DES FIDELES  
de Dieu, & qui ont eu le plus de suiet de le  
leüer à cause de l'excellence de ses reuelations,  
ont pourtant touüjours reconnu & auoué fort  
franchement l'imperfection & l'obscurité de  
leurs connoissances.

Quant à ce qui est de l'estat de l'ame fidelé,  
lors qu'elle est séparée de son corps, j'ay déjà  
dit cy-dessus qu'elle acquiert beaucoup de bel-  
les lumieres par la mort, mais que neanmoins  
diuerfes choses manquent encore à la plenu-  
de de sa beatitude. Parce qu'elle ne void point  
encore le reel & effectif accomplissement des  
choses qui luy ont esté promises, tant pour ce  
qui est de sa rcünion avec le corps, que pour  
ce qui est de la renouation de l'Vniuers, & de  
l'entiere redemption de l'Eglise. Reste donc  
que nous taschions de voir ce que l'accomplis-  
sment de ces promesses adioutera à la con-  
noissance que nous pouuons auoir de ces ad-  
mirables vertus de Dieu.

Je ne repeteray rien icy de la constitution  
en laquelle nous serons, pour appliquer nos fa-  
cultés à la consideration des objets qui nous  
seront lors presentés, pour en profiter à pro-  
portion de leur excellence. J'ay dit icy dessus

que nos ames seront en tele estat alors, que les operations de nos intellects ne pourront estre sinon admirables en toutes manieres. Vne chose y adjouâteray- je seulement, c'est que S. Paul dit, que *Dieu sera toutes choses en tous*, lors que le Seigneur *Jesus aura remis le royaume entre les mains de son Pere*. Ce qui signifie à mon avis, que nostre Seigneur Iesus deuant exercer les fonctions de Mediateur, iusques à ce que l'œuure du salut soit paracheué, c'est par son entremise que nous receuons la grace de cet Esprit d'illumination, qui nous rend icy bas de plus en plus capables de recevoir en nos entendemens l'intelligence & la persuasion de toutes les verités Chrestiennes. De sorte que nous n'auons aucune communication avec Dieu, tandis qu'il demeure encore quelques restes du peché, ou quelque ennemi de nostre salut à surmōter, sinon celle dont Iesus Christ est par maniere de dire la boucle & la liaison. Mais quand l'œuure du salut sera paracheué, les fonctions du Mediateur venans à cesser, & la communion que nous aurons avec Dieu estant alors immediate, il nous remplira luy mesme de son Esprit, de telle sorte que toutes

les puissances des nostres en seront plénement & parfaitement illuminées. Or n'en pourront elles estre remplies de la sorte, qu'elles n'en soyent merueilleusement fortifiées en leurs operations, & par consequent que les productions qui s'en ensuiuront ne soyent souuerainement exquisés & admirables. Partant nous n'auons rien à considerer icy sinon les obiets que nous aurons à comtempler; le temps pendant lequel nous vacquerons à cette contemplation, avec les autres circonstances qui l'accompagneront; & en fin le fruit que cette contemplation produira pour nostre propre beatitude.

Or pour ce qui est des objets, ie les rapporteray tous à deux; Le monde, & l'Eglise. Et quant à ce qui est du monde, quand il demurerait tel qu'il a esté premierement créé, il porte tant de marques de la bonté de Dieu en sa creation & en la production de son estre, tant de preuues de sa sagesse en la varieté de ses formes, & en leur agencement, tant de témoignages de sa vertu en ce qu'il a esté fait si grand & si vaste, & tiré du sein du neant, & finalement tant d'argumens de toutes ses pro-

priétés en sa conseruation & en sa conduite, qu'il y en auroit assés pour éleuer des facultés telles que seront les nostres alors, à des connoissances merueilleusement sublimes & releuées. Puis donc que l'estat auquel il sera mis alors sera incomparablement plus riche en toutes sortes d'effets des vertus de Dieu, quelles pourront estre les pensées que nos ames formeront sur des objets si admirables ? Car de-formais ce ne sera plus sa bonté qui y reluira, ce sera sa misericorde, & encore sa misericorde en son plus glorieux éclat & en sa splendeur plus lumineuse. Sa sagesse y éclatera de tous costés, bien loin au delà de ce que l'estat de la nature nous en peut maintenant fournir de preuues & d'argumens : & sa puissance, qui luy aura donné vn estre incorruptible & immuable à perpetuité, rauira sans doute nos esprits en l'admiration de son infinie étendue. Et bien que cette constitution naturelle de toutes choses sera changée, la memoire n'en sera pas effacée pourtant, & l'idée que nous en aurons en nos esprits, aidera beaucoup à fournir de la matiere à nos speculations, soit que nous la regardions en elle mesme, soit que nous en

facions comparaison avec la constitution en laquelle l'Vniuers sera pour lors. En elle mesme premierement. Car pour cette heure nous ne faisons que lécher la surface des merueilles de la nature, & n'approfondissons presque rien: pour ce que la pointe de nos esprits se rebouche à la rencontre de la premiere difficulté, & que nos entendemens s'ennuyent & se lassent incontinent en la recherche des choses profondes & embarassées. Au lieu qu'alors la lumiere de nos intellects ne trouuera rien de si tenebreux ni de si perplex, qu'elle n'éclaire & ne déuolpe, & la facilité que nous aurons en nos raisonnemens, qui sera telle que nous nous pourrons attacher à toutes sortes d'objets sans aucune pêne, fera que nous vacquerons à cette contemplation, comme avec vn eternellement heureux succès, aussi avec vn contentement incomprehensible. Et si Pythagoras, ou Archimede, ou quelques autres tels renommés Mathematiciens, ont esté transportés de ioye pour auoir découuert la verité de quelques Problemes Geometriques, iusques à en sentir quelque espee de rauissement, que sera-ce de nous quand il n'y aura  
rien

rien dans tous les secrets des sciences auxquelles les hommes s'adonnent ordinairement, qui ne soit exposé à nos yeux, comme en vne pleine lumiere ? En la comparant aussi avec l'estat des choses d'alors. Car bien que toutes ces merueilles de la nature soyent souuerainement belles en elles mesmes, si est. ce que par leur comparaison elles nous feront trouuer celles de l'estat surnaturel, infiniment plus belles encor, & contribueront tant & plus à nostre satisfaction & à nostre rauissement. Et s'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, ce sera comme si apres auoir contemplé bien attentiuement toutes les beautés d'vn verre de constitution ordinaire, & fragile, & meslée de quantité de nœuds qui luy ostent beaucoup de sa transparence & de son éclat, nous le voyions en vn moment transformé en vn crystal, non seulement pur & resplendissant à merueilles, mais encore ductile au marteau, & resistant sans s'en offenser à toutes sortes de heurts. Car il ne faut pas douter que nostre étonnement ne fust merueilleusement grand alors, & que nous ne recherchassions avec vn extreme soin de quelle cause

pourroit estre procedé vn changement si memorable.

Quant à ce qui est de l'Eglise, ie ne la considere pas tant maintenant en elle mesme, comme en la Religion par laquelle elle sera paruenüe à cette gloire, & qui semble estre pour cette heure principalement composée d'histoires de choses arriuées autresfois, de prediCTIONS de celles qui sont encore à venir, de doctrines qui n'ont point de particulier rapport aux diuerses differences des temps, & de promesses dans lesquelles Dieu nous a déclaré sa bonne volonté, & les richesses qu'il nous a destinées. Toutes choses qui composent maintenant vn corps de science admirable tout à fait, tant, en l'excellence des parties dont il est constitué, qu'en la merueilleuse symmetrie qu'elles ont entr'elles, & en la belle harmonie qu'elles composent avec les ceremonies qui ont esté instituées pour confirmer les promesses de Dieu enuers nous. Or est il bien vray que pour ce qui est des ceremonies, nous ne les pratiquerons plus au royaume des cieux. Ce sont aydes pour soulager nostre infirmité presente, qui ne peuuent auoir de lieu en la perfection à ve-



nir. Nous ne considererons plus les promesses comme objets de nostre foy ; pource qu'elles seront executées , & que , comme l'Apoftré l'enfeigne , la foy fera abolie en cet égard. Nous ne regarderons non plus les prediétions des choses futures en cette qualité , pour ce que nous en aurons veu arriuer les euenemens , dont la pluspart subsisteront eternellement deuant nos yeux , & ce qui nous est à cette heure prediétion , sera deuenu histoire. Nous ne contemplerons plus mesme les doétrines qui n'ont point de particulier égard aux distinctions des temps , comme des choses dont la creance & la persuasion soit vn moyen pour paruenir à la possession de la fecilité ; car quand on est dans la iouissance de la fin , les moyens entant que moyens perdent leur recommandation & leur vſage. Mais neantmoins , & les histoires appartenantes à la Religion , que nous considerons à cette heure comme telles , & les choses contenuës dedans les Propheties , à qui nous donnons le nom de prediétions , & les doétrines que nous conceuons comme des verités eternelles , & qui ne changent point de nature en la variation des temps , & ce qui est

contenu sous les promesses, & les raisons de l'institution des ceremonies & des Sacremens, formeront en la perfection en laquelle nous les verrons, de si beaux & de si nobles obiets pour estre presentés à la contemplation de nos entendemens, & de si illustres enseignemens touchant les vertus de Dieu dont i'ay parlé cy deuant, qu'on ne sçauroit exprimer avec quelle auidité nos esprits en repaistront cōtinuellement leurs pēsées. Et ne faut pas mesurer qu'elles seront leurs émotions alors par cette tardiueté & cette stupide nonchalance avec laquelle nous nous portons à cette heure le plus souuent à la speculation de ces diuins obiets. Le peu de cōnoissance que nous auons de leur excellence, & le peu de viuacité qu'il y a pour cette nature de choses dans nos sentimens interieurs, fait que fort petit nombre de gens s'y adonnent, & que de ceux mesmes qui s'y adonnent, il n'y en a gueres qui en ayent le goust qu'il faudroit. Il le faut mesurer par les inclinations des Anges mesmes, qui trouuent en ces mysteres, quoy qu'ils ne soyent à cette heure reuelés qu'imparfaitement, tant de beautés, de merueilles, & de profondeurs, que

Sainct Pierre les represente comme panchés & se courbans dessus pour les contempler attentiuement, & pour tascher de les approfondir autant que le peut la lumiere de si belles & de si parfaites Intelligences. Que si outre cela vous venés a ioindre à la consideration des mysteres de la Religion en elle mesme, celle des images & des types que Dieu en a mises dedans la cõstitution du Monde, & dedans l'Ancien Testament, vous conceurez aisément que la recherche des rapports qui doiuent estre entre les figures & les verités, est pour occuper nos entendemens en des speculations tres-vtiles & tres-agreables. Car il ne faut pas penser que tant de belles ressemblances qui sont entre la premiere creation & la redemption du Monde, dont l'Apostre S. Paul en a obserué quelques ynes seulement, ni que tant de belles choses que les ombres de l'Ancien Testament couurent maintenant, & dont nous n'aurons que peu ou point de connoissance tandis que le monde durera, demeurent eternellement enseuëlies. Toutes les merueilles qui nous sont inconnuës & dans la Nature & dans la Religion, & qui neantmoins ont esté produites par

la Sapience diuine, afin que les creatures intelligentes fussent par elles portées à le louer & à l'adorer, seront vn iour déuoloppées des tenebres ou elles sont, afin de seruir à l'usage auquel elles sont destinées. Cette cause, à laquelle elles doiuent leur origine, est trop sage pour les auoir enfouies comme de l'or en des mines si profōdes, qu'on ne les en puisse iamais tirer. Il faut que la nature des choses ouure, par maniere de dire, ses entrailles, & qu'elle nous donne quelque iour la veuë & la iouissance des tresors inestimables que la main de Dieu y a cachés.

Or est icy le temps qui nous sera donné pour cette diuine occupation, avec les autres circonstances qui l'accompagneront, extrêmement considerable. Car il est certain que pour bien vacquer à la contemplation des choses, il faut estre d'ailleurs exempt de toutes incommodités. Pour ce que le sentiment de l'incommodité distrait l'esprit de son objet, & le r'appelle, malgré qu'il en ait, à ce qui l'importune. Or serons nous là & si éloignés de tous maux, & dans vne si grande affluence de toutes sortes de contentemens, qu'il n'est pas à craindre que

la moindre chose du monde , diuertisse tant soit peu nos esprits , ou les empesche de demeurer fixes dessus des obiets si agreables & si diuins. Il est encore certain que pour vacquer à la contemplation des choses avec plaisir & contentement, il faut auoir avec qui communiquer les connoissances qu'on en acquiert, & les satisfactions qu'on en retire. Assëurement le plus sçauant homme de l'Vniuers perdroit plus de la moitié du plaisir que luy donne son sçauoir, s'il n'auoit iamais personne à qui départir quelque chose de ses connoissances. Et ce Romain qui disoit qu'il n'estoit iamais moins seul que quand il estoit seul, auoit beau auoir l'esprit autant grand & autant fort qu'il plaira à Ciceron, pour se contenter de ses propres meditations, ce n'estoit que l'esprit d'un homme pourtant, qui a vne naturelle & irreconciliable incompatibilité avec la solitude. Ioint que quand l'esprit de l'homme le pourroit aucunement contenter de soy-mesme, sans auoir besoin de la conuersation d'autruy, si est-ce qu'il est naturellement communicatif, & plus il possède en soy de biens, plus à t'il d'inclination à se répandre. Or serons nous

là en la compagnie de tant de fideles bien-heureux, & dans vne si continuelle & si rauissante conuersation, que nous ne māquerons iamais de gens à qui nous puissions decouurer les pensées de nos esprits, & qui nous puissent decouurer les leurs à nostre commune ioye. En fin il est certain que pour acquerir des connoissance suffisamment pour répondre à cette qualité de bien-heureux que nous porterons, il faut vn long temps à l'esprit humain, qui pour excellent qu'il soit, est toujours fini pourtant, c'est pourquoy il ne sçauroit receuoir les images de toutes choses en vn moment, il faut necessairement qu'elles y entrent successiuellement & les vnes apres les autres. Car il n'y a que Dieu seul, dont l'entendement est infini, qui voye tout d'vn coup toutes sortes d'objets en vn instant, & qui apperçoie en vn mesme moment & leur fonds, & leurs bords, leur essence & leurs propriétés, leur principal & leurs dependances. Or aurons nous pour cela l'eternité, de sorte qu'il semble qu'il y ait plus de sujet de craindre que les objets ne manquent à nostre meditation, que non pas que le temps vienne à nous defaillir, pour en acquerir vne parfaite

parfaite connoissance. Et cela certes merite d'estre attentiuement consideré. Car la beatitude consistera proprement au cōtētement que nous prendrons en ces operations de nos facultés. Le contentement naist en grande partie de ce que l'operation de la faculté se fait avec agilité & avec force. Car les obiets que nous ne conceuons & ne saisissons que languissamment, ne touchent quasi pas nos entendemens, & n'y excitent aucune émotion considerable. La force & la vehemence de l'action vient aussi en grande partie de ce que l'objet nous paroist nouveau, & que par sa nouveauté il excite & réueille nos esprits, & les allume du desir de sa connoissance. D'abord que nous le connoissons, il semble que nos esprits s'alanguissent vn peu dessus, & a mesure que nous nous accoûtumons à le voir, à mesme mesure se diminuë ordinairement la satisfaction que nous en auions au commencement: tellement qu'en fin nous nous en lassons tout à fait, & cherchons d'autres objets pour seruir de pasture à cette auidité de sçauoir qui est naturellement en nos ames. Ainsi le temps que nous aurons pour vacquer à cette douce occu-

pation estant infini, & les objets de nostre contemplation ne l'estans pas, il semble qu'il y ait sujet de douter, s'il y aura dequoy tenir toujours nos esprits en ce haut goust de leur felicité & de leur ioye.

Neantmoins si nous considerons bien quelle sera la nature de cette contemplation, nous nous tirerons aisément de cette péne. S'il faut que ie me serue de ces termes de l'Ecole, cette contemplation aura deux actes, l'vn direct, qui se portera tout droit sur l'objet qui se presentera deuant nous; l'autre reflexe, c'est à dire, qui de l'objet fera reflexion sur sa cause. Car autre est, pour exemple, le mouuement par lequel nostre esprit se porte sur vne machine artificieusement composée, comme est vne montre, pour en considerer les rouës & les ressorts; & autre celuy par lequel de la montre il se tourne sur l'ouurier, pour contempler cette industrie & cette dexterité avec laquelle il a composé cet ouirage. Or quant à l'obiet, si nous nous figurons qu'Adam fust demeuré en son integrité, & que par consequent il eust vescu perpetuellement, ie dis que le seul ouirage du monde eust esté capable de fournir à



perpetuité de la matiere à ses Speculations. Et quand nous nous représenterons iusques ou il eust peu conduire ses raisonnemens sur la Logique, la Physique, la Metaphysique, la Morale, l'Arithmetique, la Geometrie, l'Algebre, l'Astronomie, l'Optique, & les autres disciplines Mathematiques, sur l'histoire naturelle des animaux, des poissons, des oiseaux, des reptiles, des insectes, des plantes, des metaux, des mineraux, de leurs qualités, de leurs propriétés & de leurs puissances, & puis apres iusques ou son intelligence eust peu aller en la connoissance de la Religion, telle qu'il la pouuoit recueillir des ouurages de la Diuinité, & qu'elle conuenoit à la condition en laquelle il estoit alors, nous trouuerons qu'il y auoit en tout cela de l'occupation pour luy iusques à ie ne sçay combien de mille siecles. Car les hommes ne voyent à cette heure que les franges de ces sciences, ni que la superficie de la sapsience de Dieu dans les suiets qui y sont expliqués. Il y a par tout de telles connoissances à sonder & a penetrer, que si nos esprits étoyent capables d'en appercevoir l'étendue, il n'y en a aucun qui ne demeurast englouti

dans le defespoir de paruenir iamais, ie ne diray pas iusques au bout, mais iusques à la moindre partie des cōsiderations qu'on pourroit faire seulement sur l'vne de ces disciplines. Et me semble que cettuy-là auoit tres-bonne raison, qui disoit, que tout ce que nous sçauons, comparé à ce que nous ne sçauons pas, & qui pourroit estre sceu pourtant, est comme si vous compariés vn petit ruisseau, qui s'asseche & se tarist pendant les chaleurs de l'esté, à la vaste etenduë & profondeur de l'Océan mesme. Et veritablement ie croy que la seule Geometrie, qui la voudroit porter partout ou peuuent aller les figures & les proportions, & la seule Chymie, qui voudroit rechercher tous les secrets, pourroit fournir à l'entendement humain dequoy s'exercer plusieurs centaines d'années. Or faut il sçauoir que comme les difficultés qui sont dedans les choses, & la péne que nos entendemens ont à les approfondir, nous oblige à cette heure à faire autant que nous pouuons des abregés des sciences, & à nous restraindre entre les bornes ou de ce que nous iugeons nous estre vtile, ou de ce que nous pouuons, la facilité que nous y

rencontrerons alors , & le succès avec lequel nous y appliquerons nostre intelligence, les nous fera étendre si loin, que le desir de connoistre ne se terminera point sinon ou se bornera l'obiet mesme de la connoissance. Nous sommes à cette heure comme ceux qui voyagent au long des costes, & qui pour la crainte qu'ils ont & des pirates, & des tempestes, n'osent s'élargir en pleine mer. Alors n'y ayant plus du tout rien à craindre dans les voyages de long cours, nous cinglerons avec assurance dessus les gouffres les plus profonds, & ne craindrons nullement de nous hasarder à découvrir de nouvelles mers & des terres inconnuës. Mais qu'est-il besoin d'aller plus loin que les obiets qui sont continuellement exposés à nos sens, pour sçavoir combien Dieu & la Nature ont préparé de matiere à la meditation des hommes? Il y a dans la production des qualités des choses qui touchent nos sentimens, & des images par l'entremise desquelles elles y parviennent, & dans la façon de laquelle nos narines, nostre goust, nos oreilles, & particulièrement nos yeux, y exercent leurs fonctions, tant de miracles que l'accoutu-

mance de les éprouver, ou le desespoir de les approfondir nous empesche de rechercher, que si nous en auions acquis la connoissance d'une petite partie seulement, nous serions également touchés de l'admiration de leur beauté, & de l'étonnement de nostre ignorance precedente. Certes ceux qui prennent vn peu garde aux choses, trouuent matiere d'admirer de quelque costé qu'ils se tournent. Et quand ie considere que nous ne sçauons pas encor quelle est ni la nature de la lumiere qui nous éclaire, ni celle du feu qui nous échauffe, ni celle de l'air que nous respirons, & qu'on nous soutient qu'il n'est point de veritables couleurs, & que c'est la terre qui se meut, au lieu que le Soleil demeure fixe, par des raisons qu'on a toutes les pénes du monde à refuter, ie dis quasi que nous serons bien loin dans les espaces de l'éternité, auant que nous ayons épui- sé tout ce qui se trouue de difficultés dans les choses sur lesquelles a peine en forme t'on maintenant aucune. Or que sera ce donc quand outre l'occupation que nous pourra donner la souuenance de cet estat naturel de l'Vniuers, nous l'aurons encore deuant les yeux

en cet estat furnaturel & sans cõparaifon plus riche & plus glorieux, & qu'outre cela nous aurons encore tant de diuins myfteres en la Religion à contempler & a connoiftre ? Certes quand ie me remets deuant l'esprit les beautés que nous trouuerons dans les verités Euangeliques, & l'admirable correspondance de toutes ces myfteres entr'eux ; les rapports qui se trouueront entre l'ancien monde & le nouveau, dont Sainct Paul nous a, comme i'ay de-ja dit cy-dessus, aduertis ; les allegories qui se trouueront dans les histoires de la Genese, dont la naissance d'Isaac & d'Ismaël, de Iacob & d'Esau n'est qu'vn échâtillon que nous ne voyons qu'imparfaitement ; les enigmes qui sont couuerts dans l'histoire du peuple d'Israël & dans les institutions de ses ceremonies, dont l'auteur de l'Epistre aux Hebreux ne nous montre sinon vne petite partie seulement ; les visions des Prophetes de l'Ancienne Alliance, en Ezechiel, en Daniel, en Zacharie, & en tant d'autres, dont à péne entendons nous maintenant la moindre bien distinctement ; & les reuelations de l'Apocalypse, qui ne seront iamais exactement expliquées, sinon apres que

nous aurons vne parfaite connoissance d'une infinité d'éuenemens que nous ne cōnoissons pas à cette heure, ou que nous ne sçauons pas appliquer aux mysteres dont ils portent l'explication, ma pensée s'engloutit en l'étonnement de ce que nous ignorons, & en la ioye de l'esperance que j'ay de voir quelque iour osté de deuant nos yeux le bandeau qui nous couure tant de merueilles. Ioignés à cela qu'encore qu'il soit vray que les operations de nos esprits deuiennent vn peu plus languissantes quand ils s'appliquent dessus des obiets qui nous sont déjà connus, si est-ce que cela n'arriue quasi sinon lors que les choses que nous contemplons ne sont pas fort excellentes en elles mesmes. Mais pource qu'il y a des obiets si excellemment beaux, qu'encore que nous les ayons veus diuerses fois, & que nous les connoissions parfaitement, si est-ce que d'elle mesme leur dignité donne du contentement & de l'admiration, d'autant que leur beauté ne diminue pas par la connoissance que nous en auons, nous ne laissons pas de retourner souuent à les contempler, & n'y trouuons quasi pas moins de satisfaction à la derniere fois qu'à la pre-

la premiere. Et ie m' imagine que si nous auions peu voir de pres le Soleil, & reconnoistre toutes les merueilles de son corps & de la lumiere, nous ne nous en dégouterions iamais pourtant, & que si la nouveauté ne nous y attireroit, la seule magnificence de l'obiet seroit capable d'y arrester fixement & nos yeux & nos pensées. Ou donc il y aura vne si merueilleuse variété de choses, dont chacune surpassera tout ce qu'il y peut auoir de plus attrayant & de plus lumineux dedans le Soleil, est il à craindre qu'il n'y ait pas assés de quoy contenter à perpetuité l'actiuité de nostre intelligence?

Quant à la cause dont toutes ces choses sont procedées, lors que nous viendrons à faire reflexion dessus, pour en admirer les vertus, à mesure que nous auancerons en la connoissance de leurs effets, nous la trouuerons si infinie en tous égards, que de quelque costé que nous tournions les yeux de nos esprits, nous nous perdrons en son étenduë. Nous mettrons nous à considerer sa bonté? Alors nous ne pourrons nous contenter d'admirer comment Dieu possedant eternellement sa propre felicité en luy mesme, & n'ayant besoin de l'exi-

stence d'aucune chose pour sa satisfaction, il a  
 neantmoins voulu donner l'estre & a l'homme  
 & a l'Vniuers. Ietterons nous les yeux sur sa  
 iustice ? Nous ne pourrons iamais assés nous  
 émerueiller ni de la droiture invariable de sa  
 conduite en toutes choses, ni de la rigueur in-  
 exorable de sa seuerité en la punition de nos  
 pechés en son Fils. Attacherons nous nos es-  
 prits à la consideration de la puissance ? Les té-  
 moignages que nous en rendront les effects  
 que nous en verrons deuant nos yeux, nous é-  
 tonneront à la verité ; mais autant que l'im-  
 mensité du vuide qui est au delà des cieux, ex-  
 cede l'estenduë des cieux des cieux mesmes,  
 autant serons nous ravis en admiration de sça-  
 uoir & de comprendre, que cette Puissance de  
 Dieu, qui peut remplir s'il vouloit ces infinis  
 espaces de mille & de mille mondes encor, ex-  
 cede ce qu'il a falu qu'il en déployast en la crea-  
 tion & en la restauration des cieux & de la ter-  
 re. Essayerons nous d'entrer dans les merueil-  
 les de sa sapience ? Ce seront des dedales agrea-  
 bles au delà de toute imagination, mais inex-  
 plicables à toute eternité. pourtant, & bien  
 qu'on ne s'y égare pas, si ne sortira t'on iamais



de ces labyrintes. L'Immensité, l'éternité, la simplicité de la nature de Dieu se présenteront elles à nos esprits à contempler ? Il n'y aura ni force, ni subtilité d'esprit qui puisse jamais atteindre à les concevoir suffisamment, & quoy que nos entendemens ne se rebuteront pas de l'impossibilité d'y réussir, & qu'ils s'affectionneront autant qu'il se pourra à s'avancer de iour en iour & de plus en plus en la connoissance de ces objets, si verront ils toujours des interualles infinis au delà de leurs pensées. Rappellerons nous de là nos esprits à la contemplation de sa miséricorde envers nous ? Ce sont abysses qui ne se pourront jamais sonder, & dont la longueur & la largeur, la profondeur & la hauteur excedera éternellement toute compréhension & toute intelligence. Par ce moyen comme l'éternité de nostre durée, consistera en ce que nous n'aurons jamais tant vescu là haut, que nous ne deuions viure encor au delà, & que les siècles à venir ne nous paroissent encore infiniment plus longs que ceux que nous aurons déjà passés ; ainsi seront nos pensées & nos connoissances infinies en ce point, que la beauté éternellement fleurissan-

te, & la fertilité eternellement inépuisable de nos obiets, nous donneront touiours nouuelle matiere de speculer, de sorte que les choses qui nous resteront à voir, nous paroistront toujours autant & plus dignes de nostre contemplation, que celles que nous aurons déjà veuës. Figurés vous donc vn homme sçauant & curieux à qui chaque vague de la mer apporte quelque belle singularité, qui à chaque pas qu'il fait sur la terre trouue entre les plantes quelque rareté, & qui a chaque fois qu'il leue les yeux vers les cieux, découure quelque nouvel astre. Faites qu'il les recueille incessamment sans lassitude, qu'il les considere l'vne apres l'autre avec intelligence, & qu'il les contemple avec admiration. Imaginés vous que tantost il jette les yeux dessus la vaste étenduë de l'Ocean dont elles viennent, puis qu'il les ramene pour regarder en gros les beautés de la terre qui les produit, & puis qu'il parcourt tout d'vn coup toute l'étenduë des cieux ou tant de merueilles sont semées. Donnés luy des amis avec qui il puisse communiquer le contentement qu'il en reçoit, & recevoir d'eux la communication de celuy que les obserua-

tions qu'ils font de leur costé leur donnent. Faites encore qu'il tournoye ainsi sans cesse alentour du monde, tantost au long des riuages, tantost parmy les campagnes, toûjours contemplant, toûjours apprenant, & ne se lassant iamais d'apprendre, toûjours en la compagnie de ses amis, sans incommodité de l'air, sans indisposition en son corps, sans inquietude en son esprit, sans crainte de mauvais rencontre. Et sur tout imaginés vous qu'il éleue sans cesse son cœur à Dieu, pour admirer & pour auoüer que sa bôté est sans aucun fonds, & sa sapience inenarrable, & vous vous serés formé ie ne sçay qu'elle ombre de cette felicité dont nous possederons le corps és lieux celestes.

Icy proprement seroit le lieu de toucher cette question de l'égalité ou de l'inégalité de la gloire des bien-heureux. Car comme il est certain que la beatitude remplira vniuersellement toutes les puissances & de nos esprits & de nos corps, aussi ne faut il pas douter que cette plenitude de felicité ne se doiué adiufter à la capacité des facultés qui la possederont, pour estre grande plus ou moins, selon que les

facultés en seront plus ou moins capables. Tellement que l'intelligence estant la partie la plus noble de nostre estre, & par consequent la plus capable de gloire & de felicité, il semble qu'il est indubitable qu'encore que toutes les autres puissances de nos ames, & toutes les parties de nos corps en auront autant qu'elles en pourront contenir, si est-ce qu'à proportion de sa nature & de sa grandeur, nostre entendement en possedera dauantage. Car c'est icy que peut auoir lieu la comparaison dont on se sert ordinairement en ce suiet, qu'encore que diuers vaisseaux que l'on plonge dans vne riuere en mesme temps, se remplissent tous également, en ce qu'il n'y en a pas vn qui ne prenne de l'eau tout autant que porte l'étenduë de sa capacité, si en prennent ils inégalement pourtant, en ce que cette étenduë de leur capacité n'est pas égale. Telle donc qu'est naturellement la proportion de l'excellence des parties dont nous sommes composés entr'elles, telle sans doute doit estre celle de la beatitude & de la gloire qui les attend. Et de plus, en vn ouurage si bien composé qu'est l'homme, & qu'il sera encore en plus forts ter-

mes par la resurrection , les plus excellentes parties, & ou l'intelligence reside, tiennent le gouvernement des autres, de sorte que les inferieures en dependent, chacune au degre de sa subordination. D'où vient que non seulement la proportion de plus & de moins doit estre obseruée en ce qui est de leur glorification, a proportion de leur excellence naturelle, mais mesmes il semble que la gloire & la beatitude de l'intelligence soit en quelque facon cause de celle des autres facultés. Si donc la gloire de l'intelligence de chacun des fideles est inegale, elle sera encore inegale en tout ce qui en depend ; si au contraire l'intellect de chaque fidele est également glorifié, ils'en enluiuera pareillement qu'ils seront encore égaux au reste de leur beatitude. Or voyons nous bien à la verité vne merueilleusement grande difference entre la viuacité & la capacité, & la force de l'esprit des hommes, tels que nous sommes maintenant. Car il y en a quelques vns que nous regardons avec quelque admiration, & comme des gens en qui il a pleu à Dieu monstrier ce qu'il pourroit faire s'il vouloit, tant ils ont & l'imagination viuë & feconde, &

la memoire vaste & constante, & les pensées subtiles & deliées, & les raisonnemens sublimes, vigoureux, & lumineux. Quelques autres paroissent stupides & hebetés, & ce semble peu eleués ou dessus de la condition des bestes mesmes. D'entre les fideles Chrestiens il ne se peut pas nier qu'il n'y en ait quantité, dont on ne scauroit parler plus auantageusement qu'en disant qu'ils sont mediocres. Mais cela vient ou de la varieté de leurs temperamens, & de la constitution de leurs organes; ou de la diuersité de leurs exercices & de leurs occupations; ou de la grande difference qu'on à mise en la façon de les instruire & en leur education; ou mesmes de la differente maniere de laquelle il plaist à Dieu agir en eux, soit par l'efficace de sa Prouidence, soit par la vertu de son Esprit de sapsience & de reuelation. Et tout cela semble estre vne dependance du peché, & vne suite de cette conduite qu'il a pleu à Dieu suiure, tant en l'établissement & au gouvernement des Republicques, qu'en la constitution de son Eglise & en son edification. Hors cela il y a grande apparence que les ames des hommes sont à peu pres toutes egales, & que s'ils fussent demeu-

demeurés en leur intégrité, comme toutes ces différences n'eussent point esté ni nécessaires ni expédientes, aussi n'eussions nous point veu entre nous de si grande inégalité. Quand donc le peché sera entièrement aboli, & toute variété de temperament & de conformation dedans les organes ostée, quand les fideles seront éternellement attachés à mesmes occupations, & qu'ils auront perpetuellement mesmes obiets deuant les yeux, quand il n'y aura rien qui les diuertisse non plus les vns que les autres de vacquer sans aucune intermission à la contemplation des belles choses, & que Dieu estât tout en tous les remplira de la lumiere de son Esprit, il est difficile de conceuoir cōment les vns serōt beaucoup plus, & les autres beaucoup moins auancés en ces connoissances. Ce n'est pourtant pas mon intention d'en rien decider icy, & il est beaucoup plus à propos de s'exercer à embrasser la Croix de Christ, par laquelle seule nous auons le droit de partager l'heritage des cieux avec luy, que de nous amuser à supputer le nombre de nos belles actions, ou à mesurer les degrés de nos vertus, pour voir quelque iour là haut aux cieux si nos re-

compensés y seront proportionnés. Reste donc que nous expliquions en peu de mots, quel fruit la contemplation de toutes ces merveilles produira, pour ce qui regarde nostre beatitude.

Nous auons en nous deux facultés absolument inseparables, l'entendement, & la volonté. Et quant à ce qui est de l'entendement, pour ce que sa felicité consiste en sa perfection, & que sa perfection gist à connoistre, & à sentir ce qu'il connoist, il ne pourra estre remply de tant de diuines lumieres, que ie vien d'essayer de représenter par mes paroles, comme si on crayonnoit le Soleil avec vn charbon, qu'il ne se sente eternellement bien-heureux, & qu'il ne gouste vne volupté incenarrable. Ceux qui pensent que le contentement que nous prenons à voir les choses, depend de ce qu'elles excitent l'operation de nos facultés, & que par l'operation de nos facultés, nous sentons que nous sommes, & que le sentiment de son propre estre donne de la ioye & de la satisfaction, disent à la verité quelque chose de fort considerable & de fort vray. Car l'estre, si vous le comparés au n'estre pas, semble estre



vn bien en quelque maniere infini , le sentiment de la iouissance duquel doit dōner beaucoup de contentement. Neantmoins pour ce que les douleurs nous donnent aussi le sentiment de nostre estre, il est besoin d'ajouter à cette pensēe, que les obiets sur lesquels nous agissons, doiuent auoir telle proportion avec les facultés dont elles excitent les operations en nous, qu'ils ne les offensent point. Autrement au lieu de nous donner du plaisir, ils nous importunent. On pourroit encore aller vn peu plus auant & dire que les belles choses ayant plus d'actiuité que les autres , excitent aussi nos operations & réueillent nos facultés plus puissamment. De façon que nous donnant dauantage de sentiment de nostre estre que ne font les communes & ordinaires, elles nous rendent la volupté qui en resulte plus sensible à proportion. En fin il me semble que comme la douleur dépend de ce que la chose qui la cause, tend à détruire la faculté dans laquelle elle produit ce fascheux & importun sentiment, aussi le plaisir & la ioye qui nous vient de la iouissance de nos obiets, dépend de ce que nos facultés s'en perfection-

ment, & s'éleuent par leur presence à vne plus auantageuse & plus noble condition. Car pour ce que la faculté est destinée à certaines operations, & que les operations ne se font point sans les obiets, tandis que les facultés sont sans obiets, & que par consequent elles n'agissent point, elles demeurent imparfaites, comme vne matiere vuide & destituée de forme, qui en appete quelcune qui la remplisse, avec vne extreme auidité. A mesme mesure donc que l'obiet est excellent, à mesme mesure croist la perfection de l'estat auquel il met la faculté, & par consequent la volupté qui naist du sentiment de la perfection de son estre. Comme si la matiere dont se forment les corps d'icy bas auoit quelque connoissance d'elle mesme, il n'y a nulle doute qu'elle ne receust incomparablement moins de contentement de se voir remplie & reuestuë de la forme d'une pierre vile & contemptible, que de celle d'un riche & precieux diamant. Et de quelque matiere, élémentaire, ou de quinte essence, que les cieux ayent esté faits, ie ne sçay si en cette brute insensibilité qu'on luy attribue, elle n'experimente point quelque chatouille-

ment de ioye, de se voir coniointe avec vne forme si pure, si incorruptible, & si lumineuse. Nos entendemens donc estans si merueilleusement remplis des formes de tant de beaux objets, & deuenans, par maniere de dire, vne mesme chose avec eux par la force de la contemplation, il ne se peut ni exprimer ni concevoir quelle sera la grandeur de leur contentement & de leur bonheur, de se voir tous transformés en ces admirables idées dont ils seront illuminés, & en l'image des vertus de Iesus Christ & de celles de Dieu mesme.

Pour ce qui est de la volonté, sa felicité consiste a aimer les choses aimables selon la connoissance que l'entendement en a, &, ce qui s'en ensuit necessairement, à sentir qu'elle les aime. Non pas seulement aussi pource que nous sentons nostre estre en sentant que nous aimôs, & qu'a mesure que les choses que nous estimons dignes de nostre amour sont excellentes, à mesme mesure réueillent elles le sentiment avec vne plus grande efficace: mais encore pource que cōme l'entendement se transforme aucunement en la nature de ses objets par la contemplation, la volonté se conjoint

tellement aux siens par la force de l'amour, qu'elle se confond avec eux, & les incorpore en elle mesme. Ainsi y ayant tant de belles choses en l'Vniuers, dont nous connoissons parfaitement l'excellence & la valeur, il ne se pourra faire que nous ne les aimions ardemment, ni qu'à proportion de nostre dilection, nous n'en sentions de la douceur & de la ioye. Il y a plus. La condition des choses que nous aimons en la terre est telle, qu'il n'y a rien en elles d'asseurément permanent. Soit donc qu'elles cessent d'estre absolument, ou qu'elles cessent d'estre aimables seulement, la crainte de ne les aimer plus quelque iour se mesle ordinairement en l'affection que nous leur portons, & tenant ainsi nos esprits en quelque suspens, elle en ralentit l'operation & l'amour, & par consequent en diminuë autant le contentement & la ioye. Et a esté bien dit par quelques vns, que cette maxime, qu'il faut aimer, comme deuant haïr quelque iour, ruine l'amitié de fonds en comble, n'estant pas possible qu'elle subsiste avec vne pensée qui répand dessus l'objet qu'on doit aimer presentement, les qualités dignes de haine dont il peut estre

reueſtu à l'aduenir. Ce qui fait qu'il donne de l'auerſion , au lieu qu'il deuroit attirer les affectionſ & la bien-veillance. L'amour donc que nous aurons pour tant de beaux objets qui ſeront aux cieux, aura cet auantage qui ne ſe peut eſtimer, que ne ſouffrans iamais aucun changement , ils ſe preſenteront toujours à nous ſous vne meſme idée , & qu'eſtans toujours conſiderés de nous d'vn meſme aſpect, ils allumeront dedans nos cœurs vne affection, dont la douce & agreable flame durera eternellement.

En fin, comme ainſi ſoit qu'il y ait de deux ſortes de choſes que nous aimons : les vnes qui ſont inſenſibles à noſtre amour, pource qu'elles le ſont en elles meſmes : les autres qui ont connoiſſance de noſtre affection, & qui y cor-respondent de leur part, la dilection que nous auons pour les premieres ne donne point de contentement qui approche de celuy de l'amour que nous auons pour les ſecondes, lors que nous ſommes aſſeurés qu'elles nous aiment reciproquement. Et la raiſon de cela eſt double. La premiere eſt, que les choſes qui ne nous peuuent aimer reſpectiuement, quelques

excellentes que d'ailleurs elles puissent estre, sont neantmoins destituées d'entendement: celles qui sont capables d'auoir vne vraye affection pour nous, en sont participantes. Or les choses douées d'intelligence sont infiniment meilleures que celles qui ne le sont pas. Si donc la satisfaction que nous receuons ou de nostre contemplation, ou de nostre dilection, croist, ainsi que nous l'auons veu cy dessus, à proportion de l'excellence de l'objet sur lequel nos facultés se déploient, l'amour que nous auons pour les choses intelligentes le doit emporter infiniment. La seconde, que comme nous n'aimons rien ardemment, que nous ne prissions beaucoup, nous ne nous pouuons sentir aimés, que nous ne nous sentions aussi prisés & estimés par ceux qui nous aiment. Or est-ce vne chose souuerainement douce & plaisante que d'estre prisé & estimé de ceux que nous croyons nous connoistre bien exactement, & que d'ailleurs nous sçauons estre souuerainement à priser & à estimer eux mesmes. Car ou bien ils nous estiment à cause de nostre valeur; comme quand nous aimons nos amis à cause de leur vertu: ou bien ils nous estiment

pour

pour ce qu'encore qu'en nous mesmes nous ne soyons pas en comparaiſon d'eux de merueilleusement grand prix , si nous ont ils faits pourtant , & c'est par eux que nous sommes ce que nous sommes. Ainsi aimons nous nos enfans , ainsi toute cause intelligente aime l'ouvrage qu'elle a produit avec quelque intelligence & quelque art. Le premier est merueilleusement doux. Car si c'est chose agreable d'estre & de ſçauoir que l'on est , combien l'est il plus de posseder vn estre accompagné de qualités recommandables ? Le second le doit estre encore plus. Car bien que nous ne nous sentions pas recommandables en nous mesmes , ce n'est pas vne petite recommandation d'estre dependances d'vne grande cause , & parties d'vn noble principe duquel nous sommes decoulés. Or en l'estat auquel nous serons au royaume des cieux , nous possederons & tous ces degres & toutes ces sortes de beatitude. Car comme nous aimerons & les Anges & les fideles qui y seront participans d'vne mesme gloire avec nous , avec des tendresses inimaginables , ainsi nous aimeront ils de leur part si cordialement , qu'ils correspon-

dront à nos affections entierement. Et de mesmes que nous les aimerons, tant de cette sorte d'affection dont on embrasse ses amis, à cause de leur sainteté & de leur vertu, que nous verrons paruenü au plus haut point de la perfection, que de cette sorte de dilection de laquelle on aime ses freres, à cause de la communion que nous aurons avec vn mesme Pere celeste; ainsi sçaurons nous tres-certainement que nous serons parfaitement aimés d'eux pour les mesmes considerations, pource que nostre vertu sera semblable à la leur, & que nostre condition d'enfans de Dieu sera toute egale. Tellement que comme par l'amour que nous leur porterons, nous nous ioindrons si étroitement à eux, que nous les aurons perpetuellement en nos esprits, ils se ioindront si étroitement à nous par l'affection dont ils nous embrasseront, qu'ils nous auront perpetuellement dans les leurs, & que nos ames seront ainsi comme fonduës & pelse-mellées ensemble. Et y aura cela de merueilleux en l'ardeur & en la sincerité de cette dilection, qu'au lieu qu'il est impossible d'auoir icy bas beaucoup de cette sorte d'amis pour lesquels nous auons de si



profondes affections, il y en aura là haut aux cieus des milliers avec lesquels nous pourrons auoir de ces liaisons indissolubles. Car icy d'vn costé, il se trouue peu de gens ou que nous ayons éprouués, ou que nous ayons peu éprouuer dignes de ce degré d'amitié; & de l'autre nos esprits en cette constitution naturelle en laquelle ils sont, ne pourroyent pas fournir à tant d'operations d'vne si grande & si extraordinaire vehemenee. Au lieu que là nous serons tres-assurés de la vertu & du merite de tous nos obiets, sans auoir besoin de les éprouuer, & nos esprits ayant acquis par la glorification vne surnaturelle & extraordinaire vigueur, seront deuenus comme des sources fécondes & inépuisables de cette sorte d'operations, d'où la charité & la dilection découlera, non comme de petis ruisseaux, ou des torrens qui se tarissent incontinent, mais comme des fleuves abondans & permanens en vie éternelle. Et derechef, comme nous aimerons le Seigneur Iesus, & le Pere celeste, tout autant que les propriétés souuerainement & infiniment aimables qui sont en eux seront reconnuës par des facultés telles que seront les nostres, c'est à di-

re, de toute l'estenduë des forces d'une creature intelligente élevée à la glorification, aussi nous aimeront ils & l'un & l'autre tout autant que de telles creatures peuvent estre affectionnées par ceux qui sont tous Charité. De sorte qu'encore que nous ne trouuions pas en nous mesmes, à quelque perfection que nous soyons paruenus, dequoy correspondre parfaitement à l'honneur d'une si ardente dilection, si ne laisserons nous pas de nous en estimer souverainement heureux, & d'en receuoir vne ioye incomprehensible. Car cette relation que nous aurons avec Dieu d'estre ses enfans, & celle que nous aurons avec Christ d'estre ses freres bien aimés, seront bien certes suffisantes pour nous donner du prix & de la valeur, & pour nous rendre eternellement les obiets, non seulement de l'amour de ceux qui seront participans avec nous d'un mesme salut, mais de l'admiration des Anges mesmes. Voila, diront-ils, ceux qui ont esté pris de la terre, élevés par dessus les cieus : ceux qui auoyent mérité vne eternelle confusion, élevés au comble de la gloire & de l'honneur : ceux qui auoyent mérité d'habiter l'enfer avec les demons, qui

ont partagé le ciel avec le Fils de Dieu : ceux qui estoient dignes autrefois que Dieu les éloignast de sa presence à perpetuité, recueillis en son propre sein, pour y iouïr de la sainte communion de son Esprit en vne vie & en vne gloire eternelle. Or a qui aura toutes les puissances de l'Ame remplies d'un si grand & si parfait contentement, que pourroit il manquer pour auoir vne beatitude souueraine & tres-accomplie ? Veu principalement que comme ie l'ay cy dessus representé, le corps sera deuenu lumineux, incorruptible & immortel, & que la iouïssance de cette felicité nous sera donnée en vne demeure eternellement glorieuse ? Car ce n'est pas pour neant que S. Iean representant la Ierusalem d'en haut, dit qu'elle est pléne de la gloire de Dieu, & que sa lumiere est plus brillante que les pierres precieuses. Que sa muraille est de iaspe, que les bastimens sont d'or pur séblable à du verre tres-clair; que les fondemens sont autant de pierrieres; que les douze portes sont douze perles; que les ruës sont pavées d'or, que le Seigneur Tout puissant, & l'Agneau qui a accompli nostre salut, est son Temple. Qu'elle n'a point

besoin de Soleil ni de Lune, pource que Dieu  
s'illumine de toutes parts, & que l'Agneau est  
le flambeau qui l'éclaire d'une lumiere eternel-  
le. Car bien que ces termes soyent propheti-  
ques & mystericux, leur sens est pourtant de  
representer vne magnificence qui ne se peut  
exprimer. Et bien que cela ait vn particulier  
égard à la lumiere de la connoissance, & à la  
pureté de la sainteté de l'Eglise de Dieu, si en-  
clost-il la condition du reste de sa felicité, &  
de la beauté de sa demeure. Or quoy qu'il ne  
soit pas inutile d'amener ainsi, par maniere de  
dire, les cieux en la terre par nostre medita-  
tion, & d'en former quelque idée imparfaite  
en nos entendemens; il est encore pourtant  
incomparablement plus auantageux, d'éleuer  
autant que nostre infirmité le peut permettre,  
la terre dedans les cieux, & de loger dès main-  
tenant nos cœurs & nos affections là haut, en  
attendant que le Seigneur Iesus nous fasse la  
grace d'y contempler reellement ce que nous  
ne voyons encor sinon dans les promesses qu'il  
nous a données. A luy, comme au Pere, & au  
S. Esprit, soit gloire, force, & empire à toute  
eternité. A M E N.

g...

0.21

51

110

f

goum...

f f

bilai

...

e  
pr  
ci  
de  
fo  
di  
tic  
er  
in  
al  
t  
a



[A blank white rectangular label is affixed to the top center of the page, containing no legible text.]